

Class **204.5**

Book **B99**

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page



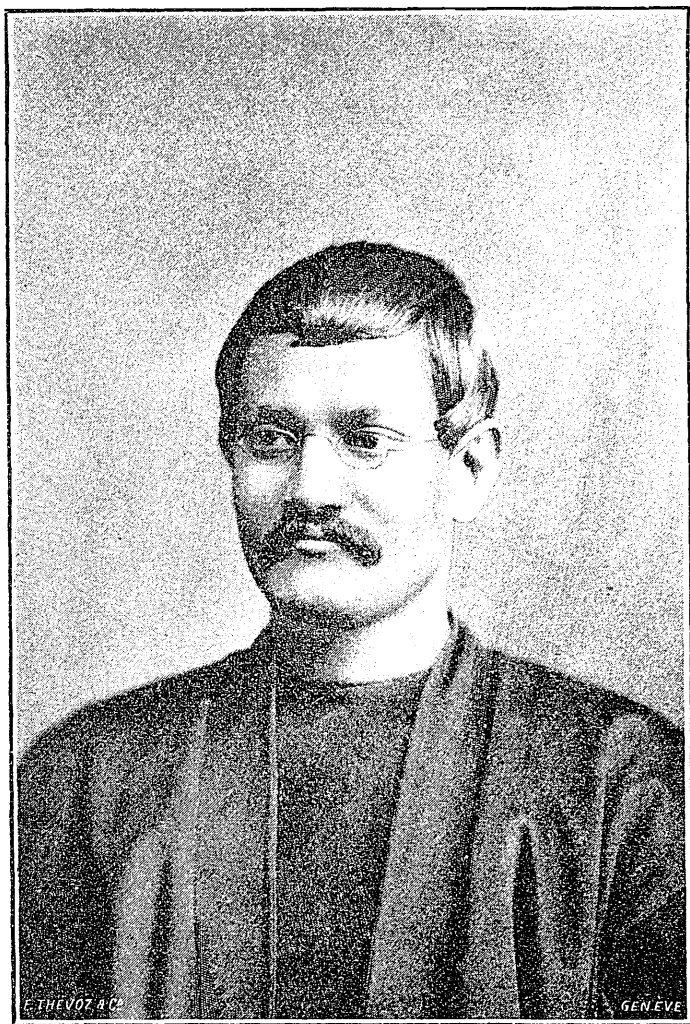
234749
chg.



Keshoub Chander Sen.

234749

chg.



Keshoub Chander Sen.

139
CHARLES BYSE

Au Bengale

Babou

Keshoub Chander Sen

UN RÉFORMATEUR

RELIGIEUX ET SOCIAL

MORT EN 1884

—
Avec portrait.

La curiosité des religions est
en ce siècle-ci un de nos senti-
ments les plus distingués et les
meilleurs. JULES LEMAITRE.

LAUSANNE

PAYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, Rue de Bourg, 1.

PARIS

LIBRAIRIE GRASSART

2, Rue de la Paix, 2.

1892

YIAO
TO

317
YIAO

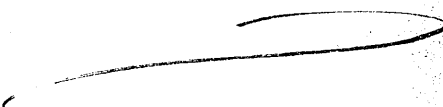
BL/2
5
K4B9

YIAO OAOHO

A M. le Prof. Goodspeed

hommage de l'auteur.

Sausanne Fevrs 1898.



Au Bengale

Lausanne. — Imp. Ch. Viret-Genton.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

(Pages 1-10.)

CHAPITRE I

Jeunesse de Keshoub.

1838—1858.

Importance religieuse de l'Inde, p. 11. — Calcutta, berceau de la réforme théiste, 12. — Sujet de ce livre, 13. — Deux convictions personnelles, 14. — Déchéance de l'hindouisme, 15. — Le Brahmo Somadj fondé par Ram Mohoun Roy, 16, compromis par sa mort, 18, restauré par Débendra Nath Tagore, 19. — Abandon de l'infailibilité des Védas. — Le Brahmo Darma. — Mouvement analogue en Europe, 20. — Keshoub Chander Sen, 22. — Deux influences opposées, 23. — Années de collège, 24. — Une faute inattendue, 27. — Caractère et progrès moraux, 30. — Il se marie à dix-huit ans, 32. — Il monte un petit théâtre, ouvre l'Ecole du soir de Coloutola et fonde plusieurs sociétés, 33. — Conversion du cœur, 35. — Choix d'une Eglise, 38. — Il refuse l'initiation hindoue, 41. — Il sort, à vingt ans, du Collège indien, 43. — Trait distinctif de sa personnalité, 43—46.

CHAPITRE II

Succès religieux et sociaux.

1858—1875.

K. C. Sen membre de l'Eglise théiste de Calcutta, p. 47. — L'Ecole des Brahmos. — Le Drame du Mariage des veuves, 49. — Place à la Banque du Bengale, 51. — Renoncement à la fortune, 52. — Moyens de propagande, 53. — Le Sangat Sava, 55. — Keshoub reçoit la charge d'Acharya (Ministre), 56. — Ce qu'il est à vingt-quatre ans. — Contraste entre lui et Débendra, 57. — Premier schisme (1865), 58. — Fondation du Bâratbarsya Somadj ou Brahmo Somadj de l'Inde (1866), 60. — Développement spirituel, 61. — Le péché. — La prière, 62. — Le Sankirtan, 65. — Le Brahmo Outsab ou Fête en Dieu, 66. — Inauguration d'un Mandir (temple), 68. — Voyage en Angleterre (1870), 71. — Activité sociale, 75. — L'Association pour la Réforme de l'Inde, 76. — Journaux théistes. — Tempérance, 77. — Opposition hindoue, 78. — Mesures pour améliorer la condition des femmes, 79. — L'Acte sur le Mariage des natifs (1872), 80. — Grande victoire, 81. — Revers de la médaille. — Le Bârat Asram, 82 ; l'Albert College, 83. — Activité dévorante. — Keshoub à l'apogée de sa gloire (1870-1875). — Le secret de sa force, 85.

CHAPITRE III

Développement du mysticisme. — Le ciel se couvre, l'orage éclate.

1875—1878.

Accusations portées contre K. C. Sen, p. 87. — Traits généraux de sa religion, 88. — Ascétisme emprunté à l'Evangile, 89. — Conférences sur Jésus-Christ et sur les Grands hommes, 90. — Le culte des héros, 94. — Doctrine de l'Adesh

ou du commandement divin, 95. — Le Bacti ou l'amour de Dieu, 97. — La Mère suprême, 98. — Le mouvement du Vairagya (1875), 103. — Objections et explications, 104. — Construction de l'Albert Hall, 107. — La fille du Ministre est demandée en mariage pour le maharadja de Couch Béhar. — Dangers de cette alliance, 108. — Conditions et pourparlers, 110. — Angoissantes péripéties, 111. — Cérémonies de la noce, 113. — Ce mariage royal est-il brahmoïste ou hindou ? 114. — Questions plus délicates encore, 115. — Soulèvement contre Keshoub, 121. — Violente lutte intestine, 122. — Second schisme (1878), 123. — Griefs des protestants. — La peine du talion, 125.

CHAPITRE IV

But, doctrine et culte de la Nouvelle Dispensation.

1878—1881.

Le Sadaran Brahmo Somadj, Eglise théiste universelle, p. 127. — Droite, gauche et centre du brahmoïsme, 129. — Keshoub sent le besoin d'un grand Réveil, 131. — Il fonde la Nouvelle Dispensation (1881), 132. — Le moins dogmatique des théologiens, 133. — Explication sympathique du polythéisme, 136. — Synthèse de toutes les religions, 138. — « Suis-je un prophète inspiré ? » 143. — Culte de la Nouvelle Dispensation, 145. — Les Brahmostabs ou Fêtes du Seigneur, 146. — Emprunts aux rites hindous et chrétiens, 148. — Pèlerinages spirituels ou subjectifs, 151. — Adaptation du baptême, 154, et de la sainte cène, 158. — Le Homa spiritualisé, 161. — Keshoub comparé au général Booth quant à la méthode, 163.

CHAPITRE V

Dernier éclat et coucher de soleil.

1881—1884.

Religion apostolique et nationale, p. 166. — Grande expédition missionnaire, 167. — Ordination des apôtres, 170. — Men-

dicité temporaire, 172. — Vœux de Pauvreté, 173, et d'Abnégation, 175. — Communauté de Sœurs, 176. — Ordre des Etudiants, 177. — Mission intérieure en musique, 178. — Le théâtre sacré, 177. — Le mélodrame : l'Harmonie des religions, 179. — La Danse Mystique, 183. — Exaltation, 185. — Du rôle des cérémonies, 187. — Rapports du Ministre avec Jésus-Christ, 190. — « La Trinité, ce merveilleux mystère, » 195. — Presque chrétien, 199. — Keshoub est-il sorti des limites du brahmoïsme ? 204. — L'orateur, 205. — L'organisateur, 208. — L'homme, 209. — Autorité magistrale, 213. — Inquiétudes, 219. — « Le message de l'Asie à l'Europe, » 220. — Maladie, 221. — Séjour à Simla sur les monts Himalaya (1883). — Le Nava Samita ou la Nouvelle Loi de la vie. — Quatre défauts des apôtres, 223. — Le Saint-Esprit est l'unique autorité, 224. — Le Yoga subjectif et objectif, 227. — Retour à Calcutta, 237. — Le Nouveau Sanctuaire, (Nava Dévalaya). — Visites au mourant, 238. — Dernières paroles, 240. — La mort, 242. — Funérailles et tombeau, 244.

CHAPITRE VI

Le Passé. — Le Présent. — L'Avenir.

Trois questions dont l'examen forme la conclusion naturelle de cette étude, 245.

§ I. LE PASSÉ.

Quel jugement porter sur Keshoub Chander Sen ? 246. — Ses talents. — Son caractère, 247. — Il se croit inspiré, mais refuse d'être appelé prophète, 248. — Nature spirituelle de son ambition, 251. — Son idéal humain, différent du nôtre, 253. — Lequel est le plus évangélique ? 255. — Pourquoi Keshoub n'est-il pas devenu tout à fait chrétien ? 256. — Témoignages rendus au réformateur, 262.

§ II. LE PRÉSENT.

Qu'est devenu le théisme indien depuis le décès de l'Acharya ? 265. — Trois branches principales. — Fédérations régionales

et congrégations isolées, 266. — Faiblesse de l'Adi Somadj. — Dissensions dans l'Eglise de la Nouvelle Dispensation, 267. — Protab Chander Mozoumdar, 268. — Impression favorable de Tyndall, 270. — Le théisme révélé, 271. — Victoire sur la tendance superstitieuse, 272. — Le Sadaran Somadj, progressif et prudent, 273. — Quelques chiffres montrant l'importance et le succès de la réforme brahmoïste, 274. — Brahmos anoustaniques, 275. — Circonstances qui rendent les résultats obtenus plus significatifs, 276.

§ III. L'AVENIR.

Que sommes-nous en droit d'attendre de ce mouvement de réforme ? 278. — Autres influences qui travaillent au relèvement social des Indiens. — Question posée par M. Barth, 280. — Qualité des membres d'une Eglise en raison inverse de leur quantité, 281. — L'esprit évangélique, 282. — Appréciations différentes du résultat des missions chrétiennes, 283. — Chances de succès du christianisme occidental et de l'éclectisme du Brahmo Somadj, 287. — Conclusions du comte Goblet d'Alviella, 290. — Deux inconnues. — Citation de miss Sophia Dobson Collet, 292. — Conditions que les Anglais ont à remplir, s'ils veulent régénérer l'Inde, 294. — Quelques conseils aux Brahmos, 296. — Leur mission providentielle, 298.

Appendice.

(Pages 301-320.)

NOTE I

Radja Ram Mohoun Roy.

(Page 301.)

NOTE II

Babou Débendra Nath Tagore.

(Page 302.)

NOTE III

Le Grand Devot Ram Chrishna.

(Page 304.)

NOTE IV

L'Immortalité d'après Keshoub.

(Page 305.)

NOTE V

Envoi des Apôtres.

(Page 307.)

NOTE VI

L'Inde demande : Qui est le Christ ?

(Page 311.)

NOTE VII

Le Nava Samita ou la Nouvelle Loi de la vie.

(Pages 316-320.)

PRÉFACE

Une fille de notre siècle, — l'histoire des religions, — excite de plus en plus l'intérêt dans tous les pays civilisés. On peut donc espérer qu'il se trouvera des lecteurs pour ce petit livre. C'est la biographie, sans prétentions d'aucune sorte, d'un théiste de Calcutta, non moins remarquable par la trempe et l'élévation de son caractère que par son intelligence des besoins actuels, ses talents de penseur et d'orateur, son ascendant comme inspirateur et directeur des âmes, son influence enfin pour la transformation de l'état social d'un grand pays.

Ce n'est pas cependant par son individualité seule que Babou Keshoub Chander Sen mérite une attention particulière : on peut dire, sans être taxé d'exagération par les observateurs impartiaux, qu'il représente et personnifie l'évolu-

tion religieuse la plus inattendue, la plus étonnante de notre époque. On serait tenté d'ajouter : une de celles qui, vu les circonstances, ont montré le plus de vitalité et de puissance d'extension.

Citons comme notre principale source une *Vie* de K. C. Sen publiée, il y a quatre ans, au Bengale¹. Mais, quelles que soient l'importance et la sincérité de cet ouvrage, il nous a été impossible de nous en contenter ; car, écrit dans un sens plus ou moins apologétique par P. C. Mozoumdar, collègue et successeur du Ministre de Calcutta, ce livre pouvait aisément fausser notre vue, nous montrer son héros sous un jour trop favorable, nous entraîner à notre tour à en faire le panégyrique.

Il nous fallait donc entendre une autre cloche. Par bonheur, nous connaissions et possédions déjà une étude absolument désintéressée sur le brahmoïsme, de la plume d'un des *leaders* du parti libéral de Belgique, M. le comte Goblet d'Alviella. Le volume dont cette étude fait partie²

¹ *The Life and Teachings of Keshub Chunder Sen*, by P. C. MOZOUMDAR. Calcutta, 1887.

² *L'Evolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Paris et Bruxelles, 1884.

est sans doute le meilleur des titres en vertu desquels on a créé pour son auteur une chaire d'histoire des religions à l'université de Bruxelles.

C'était beaucoup, mais nous souhaitions davantage. Ayant lu jadis certaines critiques fort sévères à l'adresse de Keshoub Chander Sen, nous tenions à nous mettre parfaitement au courant des griefs articulés contre lui. Vous ne sauriez croire, ami lecteur, combien nous eûmes de peine à recueillir ces renseignements, tant le souvenir du réformateur indien s'est effacé dans la presse de la Grande-Bretagne. A la fin pourtant, grâce à l'intervention très aimable et très éclairée d'une de nos auditrices du dimanche¹, nous avons été mis en rapport avec la personne d'Europe qui a suivi et raconté de la façon la plus approfondie tout le mouvement théiste de l'Inde : miss Sophia Dobson Collet. C'était précisément l'écrivain qui, nous nous en souvenions fort bien, avait vivement attaqué le réformateur bengalais. En effet, après avoir été pendant de longues années son admiratrice et son amie, miss Collet, à un moment donné, à propos du mariage de Coutch Béhar,

¹ Madame G. Monnet connaît très bien l'état religieux de l'Inde, où elle a résidé avec son mari durant plusieurs années.

cessa d'approuver sa ligne de conduite. On peut dire que depuis 1878, tout en continuant d'estimer sa personne, elle fut l'adversaire de sa tendance et de ses innovations.

Au prix d'efforts qu'il est mal aisé d'apprécier à leur juste valeur, miss Collet a longtemps écrit et publié, chaque année, à Londres, un rapport des plus substantiels et des mieux documentés, présentant avec l'impartialité la plus rare tous les faits relatifs au développement du brahmoïsme¹. Elle nous a procuré les volumes dont nous avons besoin. Elle a fait plus : en dépit des infirmités de l'âge, elle a eu l'obligeance de répondre par écrit, de la manière la plus franche, aux questions que nous lui avons posées. Ajoutons que sa longue et précieuse lettre a singulièrement confirmé la haute idée que ses livres nous avaient fait concevoir de son intelligence et de son cœur.

Nous sommes-nous montré assez prudent ? Pour nous prémunir mieux encore contre l'admiration que nous ressentions pour Keshoub,

¹ *The Brahmo Year-Book*. Brief Records of Work and Life in the Theistic Churches of India. Edited by SOPHIA DOBSON COLLET. 1876-1882. Williams and Norgate, London.

nous avons fait venir deux autres ouvrages que nous recommandait M. le pasteur Buscarlet, et qui, composés par un ministre écossais, très compétent d'ailleurs, défient le regard scrutateur de la plus rigoureuse orthodoxie¹.

Nous ne pousserons pas plus loin cette nomenclature. Ces quelques lignes suffiront pour faire voir que nous avons voulu traiter notre sujet, — délicat en lui-même et très peu familier aux Européens, — en toute connaissance de cause, et sans céder au puissant attrait d'une personnalité géniale, dans un esprit vraiment historique en un mot.

C'est ici le lieu de donner une courte explication sur deux ou trois détails. Pour être exact, nous avons distingué les mots « Hindou » et « Indien » de la manière suivante. Un *Indien* est un natif, un citoyen de l'Inde, quelle que soit sa religion ; un *Hindou* est un Indien se rattachant au culte antique et national de sa patrie, à l'hindouisme, longtemps appelé brahmanisme. Forcé de rompre en visière à la religion de ses

¹ *Hinduism Past and Present. — The Hindu Religion: A Sketch and a Contrast. — By J. MURRAY MITCHELL. The Religious Tract Society, London.*

ancêtres, K. C. Sen a cessé d'être *hindou*, mais il est resté pleinement *indien*.

L'orthographe des noms auxquels nous avons affaire offre d'insurmontables difficultés. On ne peut évidemment viser qu'à une reproduction très imparfaite des sons dont ils se composent dans les langues de l'Inde. Notre littérature les emploie ordinairement sous la forme que leur ont imposée les Anglais. Mais, comme cette forme a des mystères et prête à plus d'un malentendu pour la plupart des lecteurs français, nous avons trouvé rationnel de la modifier quelque peu, afin de la mettre plus en rapport avec nos habitudes. Ainsi nous rendons aux voyelles et aux diphtongues la valeur qu'elles ont dans notre idiome. Nous écrivons *Mozoumdar* au lieu de *Mozoomdar*, *Babou* pour *Baboo*, *Keshoub Chander Sen* pour *Keshub Chunder Sen*. Quant aux consonnes doubles, nous leur laissons leur prononciation anglaise, comme on s'est du reste accoutumé à le faire dans nos ouvrages de philologie. Dans *Keshoub* par exemple, *sh* correspond à notre *ch* des mots *chou*, *chute*, *chariot*, tandis que, dans *Chander* et ailleurs, nous demandons qu'on prête au *ch* le son plus énergique de *tch*. Il faut en outre

faire sonner la lettre finale de *Sen*, comme dans le nom bien connu de *Petit-Senn*, l'humoristique Genevois. Enfin, ne tenant pas à une exactitude mathématique, mais désireux de simplifier certains vocables dont l'orthographe compliquée effraie le regard, nous nous permettons de supprimer par-ci par-là une *h* ou un circonflexe. Les savants nous le pardonneront.

Parmi les travaux consacrés au sujet qui nous occupe par des hommes n'appartenant pas au mouvement brahmoïste, nous citerons, sans nous y arrêter : des articles remarquables dans le *Times* et dans la *Protestantische Kirchenzeitung* ; des discours du Rév. Ch. Voysey, de Londres (*Langham Hall Pulpit*) ; des conférences faites, les unes à l'université d'Oxford et, à Londres, devant la *Royal Asiatic Society* par le professeur Monier Williams, — les autres à Bâle par M. Christian Hönes, diacre de Weinsberg (Würtemberg), — à Winterthour par le pasteur Wilfrid Spinner, de Dynhard (canton de Zürich), — à Lausanne par M. Astié¹. Ajoutons-y une *Lettre-préface* de M. Ernest Naville, publiée en 1881

¹ Voir *Manifeste d'une nouvelle religion*. — *Revue chrétienne* du 5 mars 1881.

dans le *Chrétien évangélique*, avec la traduction d'un discours de K. C. Sen, et réimprimée en brochure.

Notre propre étude est beaucoup plus étendue que celles qui l'ont précédée. Paraissant plusieurs années après la mort du célèbre Bengalais, elle a, par ce fait, et sans aucun mérite de notre part, l'avantage d'être seule complète, et de donner même un aperçu du développement subséquent du brahmoïsme. Présentée d'abord, en grande partie, au public lausannois en série de cinq conférences ¹, elle a été peu remaniée ; cependant le chapitre six est nouveau. Si nous tentons de procurer à notre essai une publicité plus large, c'est dans la conviction que ces Indiens à peau sombre, si différents de nous et tourmentés pourtant par les mêmes aspirations, ont pour ceux qui voudront faire leur connaissance d'utiles et saisissantes leçons, et qu'en particulier on ne peut contempler sans joie et sans profit le spectacle d'une grande vie.

Grâce au niveau singulièrement élevé de l'instruction et de l'intelligence dans notre heureuse Suisse romande, il nous semble qu'en dehors

¹ Musée industriel, novembre et décembre 1890.

des hommes habitués à la réflexion philosophique cette biographie peut s'adresser, dans les villes et même dans les campagnes, à beaucoup de gens de toute profession. Pour y trouver du goût, pour en comprendre l'essentiel et pour en tirer quelque profit, il suffit en effet de mettre de l'importance aux questions religieuses ou d'aimer les missions étrangères.

Mais il est une classe de lecteurs que nous désirons très spécialement atteindre par cette modeste esquisse : ce sont les étudiants de nos facultés de théologie, l'espoir des Eglises protestantes, les futurs conducteurs et médecins de notre chrétienté si malade. Il y verront, non sans surprise, avec quel zèle ardent et quelle austérité volontaire de jeunes Orientaux, — théistes aujourd'hui, idolâtres hier encore, — se préparent à une carrière analogue, s'encourageant l'un l'autre à devenir, à l'exemple de Keshoub Chander Sen, les régénérateurs de leur patrie. A ces pasteurs d'un prochain avenir, comme à nos collègues actuels dans le ministère évangélique, nous voudrions dire en toute simplicité : « En écrivant ces pages, nous avons pensé à vous. Puissiez-vous les accueillir avec bienveillance,

les lire avec sérieux, et n'en pas dédaigner les sympathiques suggestions! »

Au reste, — pour terminer philosophiquement, en empruntant une parole au voyant israélite dont un hébraïsant de notre ville vient de retracer le portrait ¹: — « Qui veut écouter, qu'il écoute ; et qui ne le veut pas, qu'il le laisse ! »

Valentin, 6, Lausanne, 2 juillet 1891.

¹ *La Mission du prophète Ezéchiel*, par LUCIEN GAUTIER. Lausanne, 1891.

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE DE KESHOUB

1838-1858

*Cela se commence pendant ma vie et se finira
après ma mort.*

LUTHER

Notre christianisme est à reviser.

AD. MONOD.

*La Réformation est encore une chose à faire...
Il faudrait revoir notre théologie.*

A. VINET.

*Il faut que la Réformation recommence et
s'achève.*

CH. Secrétan.

Après la petite Palestine, patrie de Moïse et de Jésus, nul pays n'a joué un rôle aussi capital que l'Inde dans les destinées spirituelles de l'humanité. Là sont nées deux puissantes religions : 1^o l'hindouisme (ou brahmanisme), qui remonte à trois mille ans en arrière et embrasse les trois quarts de la population, soit à peu près 190 millions d'habitants sur un total de 250 millions ; 2^o le bouddhisme, réforme de la religion natio-

nale, mais réforme qui s'est propagée au loin et qui réunit aujourd'hui, dans le monde, 480 millions d'adhérents¹. D'après cette estimation, nécessairement peu certaine comme toutes celles qui concernent l'Orient, le nombre des bouddhistes dépasserait de cent trente millions celui des chrétiens de toute catégorie.

Pour en revenir à l'Inde, le bouddhisme et le mahométisme (ou islam) y sont, après le brahmanisme, les systèmes religieux les plus répandus. Ajoutez-y 84 000 Parsis, sectateurs de Zoroastre, ainsi que le prosélytisme des Anglais, devenus les maîtres de cette lointaine et riche péninsule, et vous comprendrez qu'elle doive présenter au point de vue religieux un intérêt plus qu'ordinaire.

C'est près de l'extrémité de cet immense et mystérieux pays, vers les embouchures du Gange, dans la capitale du Bengale, que je désire vous transporter. Calcutta, — cette grande cité qui, avec ses faubourgs, renferme près d'un million d'habitants, — Calcutta est en effet, depuis une soixantaine d'années, le centre d'un mouvement réformateur qui a gagné jusque dans les couches élevées de la société hindoue des adhérents zélés,

¹ M. Goblet d'Alviella dit 380 à 400 millions. Olcott, T. W. Rhys et la plupart des savants anglais vont jusqu'à 500. .

et d'où sont nées déjà un grand nombre d'Eglises locales.

Mon intention n'est point d'écrire une histoire complète et bien proportionnée de cette renaissance, religieuse et sociale, connue sous le nom général de *brahmoïsme*. Le sujet spécial qui m'a captivé, — vous verrez qu'il est encore assez vaste, — c'est la personnalité maîtresse qui a imprimé à cette réforme l'impulsion la plus énergique, qui l'a profondément marquée du sceau de son génie, et qui pendant de longues années en a été, pour ainsi dire, l'ardente et glorieuse incarnation.

Babou Keshoub Chander Sen a été fort admiré en Grande-Bretagne, les journaux anglais en ont beaucoup parlé, la Suisse même s'en est occupée. Aujourd'hui cependant son nom est presque oublié parmi nous. J'ai pensé qu'il valait la peine d'en raviver la mémoire, de vous retracer l'existence d'un des hommes les plus éminents de notre époque, d'un de ses rois intellectuels. Ce sera d'ailleurs vous donner au moins une idée de l'ensemble du réveil brahmoïste. Car la biographie du célèbre babou¹ réclame, comme in-

¹ *Babou* n'est pas un titre proprement dit. Ce mot, qui a d'abord signifié *enfant*, *maître*, *prince*, est employé par les Hindous d'une manière analogue à notre *monsieur*, au *Mr* et à l'*Esquire* des Anglais, pour désigner par politesse une personne bien élevée et ayant une certaine position dans la société.

troduction, un résumé de ce qui s'est fait dans cette direction avant qu'il se consacra lui-même à la cause théiste; elle se clora non moins naturellement par le tableau sommaire de ce que le brahmoïsme est devenu depuis 1884, année de la mort de Keshoub Chander Sen.

Quand je rentre en moi-même, j'y trouve deux sentiments principaux, profonds, absorbants. Le premier, c'est la foi en Jésus-Christ, l'assurance joyeuse que son Evangile est la grande puissance de Dieu pour la régénération de l'homme, de l'homme de toutes les races et de tous les temps. Le second, c'est la pénible conviction que notre christianisme courant a besoin d'une modification radicale pour être l'héritier légitime de la religion des apôtres; que sans cette réforme dans la Réforme, sans cette revision générale nous resterons incapables de faire brèche dans la forteresse papiste, de convertir les gens du monde, de persuader les libres penseurs, de prendre notre place à la tête de la croisade qui se poursuit en faveur de tous les opprimés, d'exécuter en un mot le mandat particulier dont nous sommes chargés par le chef de l'Eglise à l'égard de notre génération.

C'est dans cet esprit que j'ai étudié la carrière du prédicateur indien. Elle m'a confirmé dans

ces deux sentiments, et m'a suggéré quelques observations dont nous pourrions tirer parti. Aussi ne me ferai-je pas faute de passer occasionnellement de lui à nous, de souligner à l'usage des protestants de langue française les encouragements et les leçons ressortant des faits religieux et sociaux dont l'Inde contemporaine est le théâtre.

Quel qu'ait été l'hindouisme dans ses beaux jours, il est assurément tombé très bas. Ecoutez plutôt non un chrétien, — son témoignage pourrait vous être suspect, — mais un orateur rationaliste de Londres, M. Moncure Conway.

« Lorsque je visitai, dit-il, les grandes villes indiennes, elles présentaient un contraste à fendre l'âme entre l'idéal et la réalité. Parmi les myriades d'adorateurs que j'y rencontrai, je ne vis pas un homme, ni même une femme, qui, de l'ancien crédo, semblât avoir conservé la plus faible notion, la moindre ombre de spiritualité, de religion, d'idéal ou même de mythologie... Aux yeux de tous, l'idole qu'ils adoraient, — un morceau de pierre ou de bois, grossièrement taillé, — était l'authentique représentation de quelque effrayant démon, d'une puissance invisible prête à les tourmenter cruellement, s'ils ne l'apaisaient en lui offrant du beurre fondu. Quant à de la re-

ligion, au sens spirituel de ce mot, vous n'en trouverez pas trace dans le brahmanisme actuel. »

Il était naturel que, sous l'influence de l'Angleterre, mais indépendamment de la propagande évangélique, un réveil des plus nobles facultés humaines se manifestât au sein du peuple hindou. En effet, après une assez longue période de tâtonnements et de préparation¹, Ram Mohoun Roy fonda, en 1830, à Calcutta, une secte éclectique et libérale à laquelle il donna le nom de *Brahmo Somadj*.

Brahma, proprement le Suprême, est le nom ordinaire de Dieu. A parler plus exactement, *Brahma* est la première personne de la trinité védantine, et sa forme neutre, *Brahman*, sert à désigner l'Etre absolu, dont *Brahma*, *Vishnou* et *Siva* personnifient respectivement les puissances de création, de conservation et de destruction. — *Brahmo* signifie un théiste ; *brahmica* en est le féminin. *Somadj* veut dire société, assemblée ou Eglise. Le *Brahmo Somadj* est donc la Société de Dieu ou l'Eglise théiste. Ce terme, appliqué d'abord à une congrégation spéciale, a passé à tout un faisceau et plus tard à plusieurs faisceaux d'associations particulières. Le *brahmoïsme* est

¹ Il commença en 1814 à propager sa doctrine.

la religion des brahmos, c'est-à-dire le théisme, non plus abstrait et philosophique, tel que nous le connaissons dans nos froides contrées, mais chaleureux, poussant à l'adoration, et fortement teinté d'éléments orientaux et traditionnels.

Issu d'une famille brahmanique et distinguée, Ram Mohoun Roy¹, après avoir fait de fortes études et comparé la religion de son enfance avec celles du Christ et de Mahomet, en vint à repousser courageusement les erreurs de ses compatriotes et à propager une conception religieuse plus pure, mais fort élémentaire, car elle se réduisait à deux dogmes : l'unité de Dieu et la vie future. Encore ne se prononça-t-il point sur l'important sujet de la personnalité de Dieu, en sorte que ses partisans purent opter entre le panthéisme des Védas et le monothéisme importé aux Indes par la Bible et le Coran, — ou même rester indécis. L'unité divine était sa doctrine capitale ; aussi se rattachait-il à tous les prophètes qui l'avaient enseignée. Cette tendance éclectique s'affirme notamment dans son ouvrage sur les *Préceptes de Jésus, chemin de la paix et du bonheur*, où il rend hommage au christianisme, tout en contestant la divinité de son fondateur.

La congrégation théiste de Calcutta se réunis-

¹ Il naquit en 1774.

sait dans un bâtiment *ad hoc* acheté par son chef, qui malheureusement la quitta bientôt pour toujours. Envoyé en effet à Londres avec le titre de radja et une mission diplomatique, Ram Mohoun Roy fut accueilli de la façon la plus sympathique et la plus flatteuse par les hautes classes de la société anglaise¹; mais, épuisé par ses travaux et peut-être miné par le climat, il mourut et fut enterré, en 1833, à Bristol, où cinquante ans plus tard Max Müller, l'illustre professeur d'Oxford, prononça en son honneur une harangue commémorative. D'année en année, un discours du même genre est consacré par les brahmos au souvenir du radja Ram Mohoun Roy. Et c'est justice; car il a fallu la science, l'esprit pénétrant et élevé, le zèle et surtout l'abnégation de cet homme remarquable pour poser, en dépit de si grands obstacles, les bases d'une réforme générale de la religion et des mœurs aux Indes.

Gravement compromise, on le conçoit, par la mort prématurée de son fondateur, la jeune Eglise languit quelque temps; il semblait même qu'elle allât mourir, lorsqu'un sang plus chaud lui fut infusé par l'adjonction d'une société analogue, l'*Association pour la Recherche de la vérité*, que

¹ Voir *Appendice*, Note I.

Débendra Nath Tagore, âgé de vingt ans à peine, venait de constituer dans le but de travailler de son côté à la purification du culte hindou. Sous l'influence de cet élément plus novateur qui y conquiert la prépondérance, le Brahmo Somadj soumit les Védas à une critique impartiale, d'où résulta la triste certitude que, si ces livres sacrés renferment des pensées sublimes, on y trouve aussi un tissu de grossières erreurs. Fidèle à cette lumière imprévue, la société renonça franchement à l'infailibilité des Védas, sur lesquels on avait jusque-là cru pouvoir s'appuyer. C'était une condition indispensable à remplir, si l'on voulait s'affranchir de la tendance panthéiste, proclamer la personnalité de Dieu ainsi que l'immortalité humaine, et combattre efficacement la corruption du peuple.

Par cette courageuse négation de l'infailibilité attribuée de tout temps aux quatre recueils les plus vénérés des Hindous, le Brahmo Somadj rompt, au point de vue doctrinal, avec le brahmanisme ; il faisait plus, il sortait du cercle des religions positives ou révélées, pour devenir une Eglise purement théiste, assez semblable soit à nos Eglises libérales, soit aux congrégations unitaires de l'Angleterre et des Etats-Unis. Aussi Débendra Nath Tagore lui fit-il adopter, sous le titre de *Brahmo Darma* (Règle du théisme), un

crédo résumant les principes de la religion naturelle, une sorte de profession de foi du Vicaire savoyard.

N'est-il pas intéressant d'observer qu'à la même époque un mouvement d'opinion tout semblable agitait notre protestantisme ? Depuis de longues années, si une question nous préoccupe et nous divise, c'est celle de l'autorité des Ecritures. Après les travaux les plus minutieux et les plus complets, poursuivis avec toutes les ressources de la science, nos théologiens sont tombés d'accord sur un point : la distinction entre l'inspiration et l'infaillibilité. Les uns, poussant à mon avis trop loin une réaction nécessaire, en arrivent à dénier toute autorité aux livres de la Bible ; les autres, — et je suis de ceux-là, — continuent à croire, en vertu de leur propre expérience, à une inspiration divine, véritable théopneustie¹, qui place les prophètes, les évangélistes, les apôtres, au-dessus de nos meilleurs chrétiens et de nos plus savants professeurs. Mais tous, — sauf des exceptions qui ne comptent pas, — ont renoncé à la théorie du code dicté par le Saint-Esprit, par conséquent indiscutable dans son ensemble et dans ses détails. Cet affranchissement du joug de la

¹ Dans le sens de l'apôtre Paul, et non dans celui de M. Gaussen.

lettre, ce retour à l'esprit de l'Eglise primitive ne doit point effrayer les simples, car il nous ouvre des perspectives nouvelles de force et de sanctification, en nous soumettant plus directement à l'influence et à l'autorité du Christ.

Par la mesure décisive que je viens de rapporter, le Brahmo Somadj prit conscience de lui-même, tira de ses principes fondamentaux la conséquence la plus urgente et la plus féconde, s'établit solidement sur son vrai terrain ; c'était beaucoup. Pourtant il lui manquait un élément essentiel : la flamme, « cette ferveur, prête à tous les sacrifices, qui, mal réglée, aboutit trop souvent à l'intolérance, mais qui n'en est pas moins indispensable au succès de toute grande réforme.¹ » Les brahmos formaient une école plutôt qu'une Eglise, ils professaient une philosophie spiritualiste plutôt qu'une religion vivante ; c'étaient des gens éclairés, bien intentionnés, supérieurs à leur milieu, mais non des témoins et des apôtres.

Aussi, en 1847, n'avaient-ils pas atteint le chiffre d'un millier, et paraissaient-ils incapables d'exercer autour d'eux une action quelque peu puissante. Que dis-je ? La communauté était menacée de dissolution par des discordes intestines, quand l'homme dont je vais esquisser l'histoire

¹ GOBLET D'ALVIELLA.

lui apporta l'appoint inattendu de ses facultés peu communes, de sa dévotion contagieuse et de sa dévorante activité.

Babou Keshoub Chander Sen appartenait à une famille orthodoxe, que nous pourrions appeler aristocratique, car elle a donné jadis des souverains au Bengale et elle fait partie de la caste des Vaidyas. Cette caste, — dont les membres, généralement au-dessus de la moyenne par leur culture et leur intelligence, s'adonnent avec prédilection à la médecine, — occupe encore le premier rang après les brahmanes dans la hiérarchie indienne.

Keshoub naquit à Calcutta en 1838. Son grand-père (Ram Camal Sen), né pauvre, était arrivé par ses talents et ses qualités à une assez haute position : il fut trésorier de la Monnaie et directeur de la Banque du Bengale¹. — Le père de Keshoub mourut jeune. Sa mère, restée veuve à vingt-cinq ans, — elle vit peut-être encore, — paraît être une femme distinguée dans son genre. Malgré sa grâce et sa beauté, elle accepta courageusement les privations de toute sorte que la coutume hindoue impose au veuvage féminin, se consacra sans réserve à la piété, aux bonnes

¹ Il gagna jusqu'à 2000 roupies par mois, environ 50 400 fr. par an.

œuvres, à l'éducation de ses enfants, et se montra toujours digne du fils éminent que le ciel lui avait donné.

L'enfance de K. C. Sen paraît avoir été heureuse. « Je fus élevé, dit-il, par un père et un grand-père riches. Le luxe et l'opulence m'entourèrent pendant les premières années de ma vie; mais, à mesure que je grandis, je sentis se développer en moi l'esprit de pauvreté. »

Dès que son âge le permit, il fréquenta le Collège Indien fondé à Calcutta par les Anglais, et se trouva ainsi journellement exposé à des influences très différentes de celles du foyer domestique. C'était certes une grande chose pour les jeunes Hindous d'être mis pour la première fois au bénéfice de la science et de la civilisation européennes; aussi le niveau intellectuel des natifs de cette génération devait-il dépasser singulièrement celui de leurs prédécesseurs. Cependant ce subit amalgame de nos méthodes logiques et critiques avec les tendances spéculatives, mystiques et superstitieuses de l'Orient n'était pas sans inconvénient, sans danger.

Dans ce conflit entre deux façons si divergentes de comprendre le monde, le point de vue occidental pouvait remporter une victoire trop complète. L'enseignement européen risquait de développer exclusivement les facultés intellectuelles, en détrui-

sant dans l'âme des élèves les germes de foi, de stricte moralité, de patriotique enthousiasme. Il en fut malheureusement ainsi pour un certain nombre des contemporains de Keshoub. Quant à lui, il sut avec une rare sagacité tirer parti des deux sources de connaissance. Doué d'une tête assez forte et d'un cœur assez large pour s'inspirer également du génie des deux races mises pour la première fois en contact intime, il s'éleva au-dessus de toutes deux, et en fit, pour ainsi parler, la synthèse en sa personne, s'assimilant leurs éléments légitimes et salutaires, rejetant leurs éléments exagérés et pernicioeux.

Au Collège Indien où il entra en 1845, à l'âge de sept ans, Sen fit preuve d'une intelligence ouverte, active et réellement exceptionnelle. S'intéressant à toutes les branches d'études, il remportait, aux examens annuels, les deux uniques prix qu'il fût d'usage d'accorder : celui de mathématiques et celui d'anglais. De bonne heure, remarquant les riches facultés de l'enfant, son application incessante et systématique, ainsi que les rapides progrès qui en furent la conséquence, son grand-père, le perspicace Ram Camal, disait de lui : « Il sera seul capable de soutenir la réputation de notre famille. »

Mais le jeune garçon brillait encore dans un domaine tout différent et moins sérieux. Vive-

ment frappé par des représentations de magie blanche données par un habile Indien sur le théâtre du Collège, il découvrit les secrets du jongleur et apprit à répéter ses tours. Il osa même annoncer, à treize ans, une séance publique de prestidigitation, qu'il donna à Coloutola (faubourg de Calcutta) dans la maison de sa famille, et à laquelle il avait invité tous les garçons du voisinage. Elle réussit à merveille et ne contribua pas peu à sa gloire enfantine.

Keshoub était d'ailleurs convaincu de sa propre importance. Bien qu'il fût alors de petite taille et assez timide, il se sentait pourtant supérieur à ses condisciples et trouvait tout naturel de leur commander. S'il avait déjà, comme il l'assure, « l'esprit de pauvreté », cette vertu intérieure ne produisait pas encore des fruits très apparents. Il s'habillait avec élégance, sans rien du reste qui ne convînt à son rang social ; il aimait les coffrets précieux, ainsi que tous les objets artistiques, et ne paraissait pas content lorsqu'on touchait à ses petits trésors. Pendant les récréations, on le voyait ordinairement à l'écart, se bornant au rôle de spectateur des divertissements collectifs. Si par aventure il se joignait à ses camarades, c'était pour leur proposer quelque jeu nouveau ou du moins peu connu, pour lequel il s'attribuait ingénument, et sans contestation, le

premier rôle. C'est ainsi qu'il devenait, selon l'inspiration du moment, tantôt un médecin placé à la tête d'un dispensaire, tantôt le chef d'un orchestre européen, tantôt l'administrateur général des postes. Il trouvait un plaisir tout particulier à organiser des *jatras*, scènes à demi théâtrales, sorte d'opéras familiers, de tout temps très populaires au Bengale.

A cette époque, Keshoub ne manifestait encore aucune piété personnelle. Mais, sans être positivement religieux, il était déjà très moral. Par la pureté de sa conduite, il tranchait sur une génération qui, dès le collège, était, hélas ! singulièrement corrompue ; aussi ses condisciples le regardaient-ils comme un saint. Nous n'irons pas si loin. Nous pouvons dire cependant que, malgré ses défauts, notre jeune Hindou frappait, en somme, par la droiture de son caractère, l'élévation de ses idées, la noblesse de ses sentiments.

Par malheur son oncle, qui dirigeait alors son éducation, lui fit quitter le Collège anglo-indien, où le garçon se développait d'une façon si harmonique et si heureuse, pour le placer dans un établissement rival qui ne le valait pas, le Collège Métropolitain de Calcutta. On admit Keshoub dans une classe trop élevée pour ses forces, où, s'il profita des cours littéraires, il lui fut impos-

sible de saisir les mathématiques supérieures, fait qui le découragea et nuisit à la suite de ses études. Le Collège Métropolitain, entreprise particulière, ne se soutint d'ailleurs que deux ans. Vers 1854, Keshoub rentra donc au Collège Indien, mais il n'y rentra pas tel qu'il en était sorti, et ne put plus travailler avec le même succès qu'autrefois. L'équilibre de son intelligence était en quelque sorte rompu. L'esprit surchargé par des lectures au-dessus de sa portée, il fut dès lors un écolier médiocre. Assez avancé en anglais, passable en histoire, il aimait la chimie, consacra même beaucoup d'argent à l'achat d'instruments pour ses expériences, se distingua dans la philosophie, mais resta faible pour les mathématiques dont on l'avait totalement dégoûté. Malgré toute la peine qu'il se donnait pour sonder les mystères de la trigonométrie et des sections coniques, malgré le goût dont il faisait preuve en copiant les formules de sa plus belle main, et en dessinant artistiquement les figures et les diagrammes, il lui fut impossible de réussir. Que n'a-t-il franchement manqué son examen ! Il fit plus mal.

En ce moment pénible et solennel, un professeur, qui surveillait les élèves, le vit comparant son travail avec celui d'un condisciple. Keshoub saisi en flagrant délit de tricherie, quelle sur-

prise et quel désappointement ! Je ne chercherai point à l'excuser en disant qu'on ne sut jamais si c'était lui ou son voisin qui avait commencé. Ce détail ne touche pas au fond des choses. Ce qui nous intéresse, c'est le jour que cette tromperie jette sur le caractère du futur réformateur. Quelque exceptionnelle, quelque unique qu'elle nous paraisse dans sa carrière, elle relève d'abord, par le plus frappant contraste, la véracité, la sainteté de cet enfant palestinien à qui ses contemporains, ses camarades, ses frères, n'eurent aucun péché à reprocher, quand plus tard il se présenta comme le Seigneur et le Sauveur du monde, et qui purent croire à sa divinité précisément parce que, depuis sa naissance, il n'avait rien fait, rien dit qui fût indigne d'un fils de Dieu. K. C. Sen est pécheur, il ne l'oubliera pas ; aussi jamais il n'aura la prétention de sauver les autres par sa propre puissance, jamais il ne songera à s'égaliser au Christ.

Mais faisons un pas de plus. Demandons-nous comment le jeune Sen, généralement si droit, si honorable, a pu être entraîné à une faute dont je ne veux pas exagérer la gravité, mais dont nous serions profondément peints de voir l'un de nos fils se rendre coupable. Il est facile, me semble-t-il, de nous représenter la tentation à laquelle il fut exposé. S'il avait peur d'é-

chouer, c'était sans doute dans l'intérêt de ses études ; mais probablement il craignait surtout de déchoir dans l'opinion de ceux qui l'entouraient, parents, maîtres et élèves. Dans un moment d'embarras, de trouble, d'angoisse, il laissa l'intérêt personnel parler plus haut que le devoir, il chercha la gloire qui vient des hommes plutôt que celle qui vient de Dieu. Ce qui, je n'en doute pas, prépara, détermina sa chute, ce fut son désir de briller, de dominer, ce que l'on pourrait appeler en lui l'amour de la royauté intellectuelle. Nous soupçonnions déjà que c'était là son défaut principal. La régénération seule pourra l'en corriger, et peut-être lui en restera-t-il toujours quelque chose.

Keshoub fut, cela va sans dire, sévèrement réprimandé : on lui interdit de continuer ses examens, et de hautes influences empêchèrent seules qu'il ne fût définitivement renvoyé. Il resta donc, mais ne se présenta désormais à aucun examen, abandonna les mathématiques (ce que précédemment on n'avait pas voulu lui permettre) et passa tristement ses deux dernières années de collège.

Le fâcheux incident que j'ai raconté ne laissa pourtant pas, à ce qu'il semble, des traces bien profondes dans le cœur des condisciples de Keshoub, car ils continuèrent à l'entourer de leur estime et de leur affection. Quant à lui, il travail-

lait toujours avec ardeur, s'occupant avec prédilection de questions philosophiques ; cependant il passait par une crise intérieure dont ses actes portaient le reflet. Il avait toujours été sérieux : il devint austère. La secte dans laquelle il était né (1) s'abstenait de viande, mais avait le droit de manger du poisson : il y renonça. Il aimait à jouer du violon : il brisa son instrument et en jeta les morceaux. Il avait une faiblesse pour les cartes : il cessa de s'en servir, et proscrivit cette habitude comme décidément immorale. Il ne savait pas chanter, mais il montrait une véritable passion pour les représentations musicales et dramatiques connues sous le nom de *jatras* : pendant un certain temps, il s'en abstint également et les condamna. Notons, en passant, cette tendance ascétique, si étrangère à nos usages, mais qui, librement choisie et suivie avec persévérance, me paraît dénoter, surtout chez un adolescent, un sincère désir du bien et une remarquable énergie. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Evidemment Keshoub devient meilleur : son ambition s'épure ; il apprend à mettre la conscience au-dessus du qu'en dira-t-on ; il réfléchit, arrive à des principes et n'hésite pas à les appli-

(1) Celle des Vaishnavas. — MOZOUMDAR, p. 94.

quer ; il modifie sa manière de vivre, sacrifie ses goûts naturels, ses plaisirs les plus vifs, pour être fidèle à l'idéal qu'il a conçu. Qu'y a-t-il de plus respectable, de plus digne de la sympathie de tous ceux qui comprennent les luttes de l'âme et les triomphes de la foi ? Dans cette période décisive, Keshoub sentait qu'il lui manquait quelque chose, et il cherchait avec ardeur. Sombre, ne riant jamais, souriant rarement, lisant des sermons protestants, ceux de Chalmers par exemple, composant des maximes, des prières, des exhortations pour son usage personnel ou des avertissements pour les passants, il travaillait à sa conversion morale, avant de trouver la religion qui devait lui apporter la paix et la force. Cependant, alors déjà, il croyait au rôle capital de la prière, et implorait ardemment d'en haut les lumières dont il avait besoin.

L'humiliation de sa chute fut probablement le point de départ de cette crise salutaire, dont il sortit maître de lui-même et résolu à servir Dieu. Cette expérience de sa faiblesse lui fit sentir le besoin de la grâce, réveilla sa conscience, qui parla désormais plus haut que la simple raison. Vous le voyez, pour lui comme pour nous, la repentance est la condition nécessaire à l'éclosion de la vie nouvelle.

A l'époque dont nous parlons, K. C. Sen était

déjà marié, dans le sens que les Hindous attribuent à ce mot. En effet en 1856, par une nuit d'orage, dans un village des environs de Calcutta, on lui avait fait épouser, selon l'antique usage du pays, une fillette de neuf à dix ans. Il devait lui-même en avoir dix-huit. Ce mariage était arrangé par ses tuteurs : il s'y soumit comme à un devoir. Il n'en continua pas moins pendant plusieurs années à vivre comme un célibataire, sans s'occuper beaucoup de sa petite épouse. « Ma lune de miel, écrivit-il, se passa au milieu des austérités dans la maison du Seigneur. » Cet anachorète ne semblait guère capable de jamais rendre sa femme heureuse ; mais il se trouva qu'elle était assez intelligente pour entrer dans ses vues, et que, de son côté, il parvint par ses réflexions à un idéal remarquablement élevé des relations conjugales. Il en résulta que leur vie domestique finit par devenir un modèle pour tous, un type nouveau visiblement supérieur à l'ancien, et qui inspira l'envie de l'imiter.

Malgré ce que l'on nous dit de la taciturnité de Keshoub et de son amour pour la solitude à cette époque, nous le voyons pourtant s'unir déjà à d'autres jeunes gens plus ou moins sérieusement disposés. C'est ainsi que, secondé par trois *clergymen* qui avaient exercé sur lui une bonne influence, il fonda une petite association

à laquelle il donna ce nom pompeux : la *Société de l'Inde britannique pour l'étude de la littérature et des sciences*. On y discuta quelquefois des sujets religieux. Dans ces occasions, deux des honorables ministres, l'un très orthodoxe, l'autre unitaire, différant d'ailleurs autant par leur physique et leur tempérament que par leur point de vue théologique, ne manquaient pas de se prendre aux cheveux, — je parle au figuré, — au grand amusement, si ce n'est à l'édification de la galerie.

Amateur passionné de Shakespeare, qui était fort à la mode alors dans le monde cultivé de l'Hindoustan, Keshoun, non content de le lire, voulut le jouer. Il monta dans ce but un petit théâtre, où bientôt on put représenter *Hamlet*. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il remplissait lui-même le rôle du prince de Danemark ? On assure qu'il paraissait fait pour cela.

La mention de cette entreprise dramatique a lieu de vous étonner, après ce que nous avons dit de sa rupture avec les divertissements mondains. Qu'il nous suffise d'indiquer ici qu'il faisait une exception pour le spectacle. Ce trait est caractéristique, et nous serons amenés plus tard à nous y arrêter davantage.

Une institution plus sérieuse et plus philanthropique fut l'*Ecole du soir de Coloutola*, ou-

verte dès 1855 par nos jeunes Hindous dans l'intérêt de leurs compatriotes moins instruits, habitant ce quartier ou les quartiers voisins. On y enseignait toute sorte de choses ; Keshoub donnait des leçons de littérature anglaise, dirigeait l'œuvre, et parfois prononçait une allocution religieuse. Ses associés et lui mettaient une grande importance au caractère moral de l'enseignement. Chaque année, ils avaient une solennité pour la distribution des prix, et invitaient alors quelque Anglais plus ou moins éminent à parler à l'assemblée et aux élèves.

Vous seriez-vous attendus à rencontrer cette activité bienfaisante chez des Bengalais, de dix-sept à dix-huit ans, qui ne se donnent point pour chrétiens et n'ont pas même répudié formellement le paganisme ?

Cette école du soir prospéra pendant deux ou trois ans, et ne disparut que pour céder la place à des institutions plus importantes. Elle existait encore, quand, avec le secours de ses collaborateurs et de leurs élèves les plus avancés, K. C. Sen établit une autre société, directement religieuse, la *Fraternité des gens de Bonne Volonté* (Goodwill Fraternity), où la théologie marchait de pair avec la dévotion. Il y parlait fréquemment, soit en bengalais, soit en anglais, avec une grande ferveur ; il y lut les discours de Chalmers sur

l'Enthousiasme et de Théodore Parker sur l'Inspiration.

Protab C. Mozoumdar rapporte avec émotion un des souvenirs les plus sacrés de sa jeunesse : c'est un conciliabule intime, une petite réunion de prière (comme nous dirions aujourd'hui) qui, avant la formation de la Fraternité, prépara Keshoub avec quatre ou cinq autres jeunes gens, à la fois ses parents et ses amis, à l'œuvre qu'ils devaient accomplir. « Un soir, dit le narrateur, nous nous assemblons dans une chambre assez obscure de la vaste maison de la famille Sen. Nous fermons les portes, et, à la clarté douteuse de la lampe, chacun de nous répand devant Dieu, par une prière sincère, les pensées les plus secrètes de son cœur. Une ineffable solennité, un sentiment poignant d'adoration remplit nos âmes ; l'Esprit éternel nous paraît pour la première fois une réalité présente. Keshoub parle : tous alors nous fondons en larmes et nous mettons à pousser des cris. — Quelles étonnantes conséquences devait avoir pour notre patrie cette première réunion d'édification ! »

Tout inexpérimenté qu'il était, Keshoub impressionna vivement par ses improvisations chaleureuses ses auditeurs de la Fraternité. Les paroles et les sentiments sortaient par torrents de sa bouche. Il parlait haut et longtemps ; aussi se

trouvait-il souvent enrôlé et épuisé à la fin de sa harangue. Son enthousiasme était contagieux. Déjà on sentait en lui l'orateur de race et le directeur des esprits. Un jour, le chef du Brahmo Somadj, Débendra Nath Tagore, vint assister à une séance de la Fraternité, dont les membres ne l'avaient jamais vu. Il était grand, majestueux, à l'apogée de son talent et de sa réputation ; il entra accompagné de domestiques en livrée, suivi de massifs et robustes brahmos, qui portaient de longues chaînes d'or et avaient l'air impénétrable. « Jeunes comme nous l'étions, — conclut P. C. Mozoumdar, — une pareille visite nous honora extrêmement, et nous encouragea tous à poursuivre avec un nouveau zèle notre carrière religieuse. »

Keshoub Chander Sen devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans à l'époque de sa conversion (1856 ou 1857). Si ce mot *conversion* vous étonne ici, en dehors du christianisme résolument professé, je vous prierai de remarquer deux choses. D'abord Keshoub s'applique à lui-même ce terme, qui répondait donc à son expérience personnelle¹ ; secondement la transformation que nous avons constatée paraît assez profonde pour

¹ Il dit « ma conversion », l'appelle une « conversion du cœur. »

mériter ce titre. Jugez-en par ce fragment d'auto-biographie, extrait d'une des conférences qu'il a données en Angleterre :

« L'éducation anglaise ébranla mon esprit et y laissa un vide. J'avais abandonné l'idolâtrie, mais je n'avais aucun système de foi positive à mettre à la place. Or comment vivre sur la terre sans une religion positive ? Enfin il plut à la Providence de se révéler à mon cœur. Je n'avais pas un seul ami qui pût me parler de religion, de Dieu, d'immortalité. Je risquais de passer du paganisme à la mondanité la plus complète. Toutefois par la grâce divine je soupirais après quelque chose de plus élevé, la conscience du péché était éveillée en moi, je sentais au fond de mon âme la réalité du péché dans toute son énormité et toute sa noirceur. N'y avait-il aucun remède ? La vie devait-elle continuer à n'être pour moi qu'un fardeau ? Le ciel me répondit : « Non. Il y a pour toi, pécheur, une espérance. » Alors je tournai mon regard en haut et je reçus une claire révélation. Je sentis que je ne tâtonnais pas dans les ténèbres comme un petit enfant incapable de tout, abandonné par ses parents dans un affreux désert. Je sentis que j'avais un Ami céleste, toujours proche et prêt à me secourir. Dieu me dit ces choses ; ce ne fut pas un livre, un docteur, mais Dieu me parlant lui-même dans le secret le plus

intime de mon cœur. Il me donna la clef de la vie spirituelle : la *prière*. C'est à la prière que je dois ma conversion. Je me mis tout de suite à composer des formules de prière pour le matin et le soir ; j'en faisais usage tous les jours, bien que je ne fusse encore membre d'aucune Eglise terrestre, et que je n'eusse aucune idée distincte du caractère et des attributs de Dieu. Je sentis profondément, par ma propre expérience, l'efficacité de la prière. Je grandis en sagesse, en pureté, en amour. »

Keshoub est assurément entré dans la voie étroite. Le voilà humilié, repentant, croyant, apaisé, réconcilié avec Dieu, manifestant par ses actes et ses paroles la vie nouvelle dont le germe vient d'être déposé dans son cœur par un contact personnel avec le Père des esprits. A l'âge où dans nos pays on est à peine membre actif de l'Union chrétienne, il a déjà formé avec quelques camarades une petite Union dont il est l'inspirateur, le président naturel. Mais ce cercle restreint d'amis ne lui suffit pas ; son cœur s'étant ouvert et dilaté, il désire les lumières, les forces, les douceurs de la communion fraternelle. Il éprouve donc le besoin d'une Eglise. Mais à laquelle s'adresser ? Question embarrassante en présence des deux ou trois cents dénominations qui se rattachent à la Réforme. En effet, d'après une statis-

tique récente, nos sectes sont, en Angleterre seulement, au nombre de deux cent quarante.

Sans doute K. C. Sen ne connaissait directement que quelques-unes de nos Eglises de langue anglaise, quatre ou cinq peut-être, mais c'en était assez pour constater la pluralité protestante; et cette pluralité, avec les rivalités et les dissensions qui en sont partout la conséquence, devait produire sur son esprit si libéral l'impression la plus désagréable. Ajoutez-y les défauts propres à chacune de ces « dénominations », — le formalisme, et le cléricalisme des anglicans, l'intellectualisme et la sécheresse des unitaires, ici une orthodoxie byzantine et intolérante, là le manque de ferveur ou de charité, — et vous comprendrez que le jeune chercheur ne se soit senti attiré par aucune.

Dans ces dispositions d'esprit, il apprit à connaître le Brahmo Somadj par une brochure qui en exposait les doctrines. « Quand je lus le chapitre intitulé: *Qu'est-ce que le Brahmoïsme?* je reconnus que cette religion correspondait exactement à mes convictions les plus intimes, à la voix de Dieu dans mon cœur. J'ai toujours été persuadé que tout livre extérieur doit être subordonné à l'enseignement intérieur de l'Esprit, — que, quand Dieu parle dans une âme humaine par son Esprit invisible, les docteurs terrestres

doivent faire silence pour qu'elle reçoive en toute humilité et avec vénération ce qui lui est révélé d'en haut. Je me décidai donc sans hésitation à me joindre au Brahmo Somadj, Eglise théiste de l'Inde. »

Il le fit d'une manière peu apparente. On ne lui demanda pas, — comme on le faisait d'ordinaire, — une profession de foi orale et publique à la fin du service mensuel du matin. On se contenta d'une déclaration écrite, par laquelle il acceptait solennellement les principes du Brahmo Darma. C'était en 1857.

Dans cette période de sa vie, Keshoub avait coutume de passer ses journées, de onze heures à six environ, dans la grande bibliothèque de Calcutta, Metcalfe Hall. Il dévorait sans beaucoup de méthode les poètes et les prosateurs qui lui tombaient sous la main, donnant la préférence aux ouvrages de théologie et de métaphysique. On cite, parmi ses auteurs favoris, Shakespeare, Théod. Parker, miss Cobbe, Emerson, sir W. Hamilton. Il étudiait Victor Cousin. Trait caractéristique, il détestait les romans de toute espèce.

On se demande ce que serait devenu le jeune Bengalais, s'il avait suivi dans une de nos universités un cycle complet d'études, et si d'autre part le christianisme lui avait été présenté par des

penseurs alliant à une foi véritablement évangélique la connaissance des résultats de la critique et la sympathie pour les aspirations de notre siècle. Les dogmes spécifiquement chrétiens ne devaient pas lui être inconnus ; il est probable même qu'ils lui furent occasionnellement expliqués par les pasteurs ou missionnaires avec lesquels il était en rapport : ils paraissent pourtant n'avoir pas fait grande impression sur lui, du moins à cette époque décisive.

A ces paisibles études devait se joindre la tentation. *Oratio, meditatio, tentatio faciunt theologum*, a dit Luther.

La première lutte extérieure, et l'une des plus douloureuses que le nouveau théiste dut livrer pour sa foi, eut pour occasion un rite païen que l'intraitable coutume imposait à K. C. Sen comme aux autres jeunes gens de son pays. Je veux parler de l'*initiation* hindoue, engagement qui n'est pas sans analogie avec notre ratification du vœu du baptême. En Inde chaque famille orthodoxe a un *Gourou*, brahmine sacrosaint et pour ainsi dire déifié, quelles que soient l'indignité patente et souvent la perversité du personnage. C'est lui qui initie la jeunesse, absout les vieillards, préside aux cérémonies, sert à tous de père spirituel, de directeur de conscience. Lors donc que le gourou de la famille Sen de

Coloutola, s'adressant à Keshoub, lui demanda s'il voulait recevoir à son tour le sacrement traditionnel de l'initiation, il eut pour réponse un *non* prononcé avec douceur, mais d'un ton qui manifestait clairement une décision inébranlable.

Pour comprendre le courage moral dont Keshoub fit preuve à cette occasion, pour mesurer toute la portée de ce scandaleux refus, il faut nous rendre compte qu'aucun jeune homme de bonne famille n'avait encore apporté son concours à Débendra Nath Tagore, président du Brahmo Somadj, — que pareille révolte contre la tyrannie de la religion nationale était chose absolument inouïe, — qu'enfin l'oncle et tuteur de Keshoub était bien connu pour sa sévérité et sa violence. On craignait donc de sa part une terrible explosion de colère : il se contenta cependant, et la victoire remportée par son neveu fut moins disputée qu'on n'aurait osé s'y attendre. Ainsi la hardiesse des novateurs approuvés d'en haut fait souvent tomber devant eux les murailles qui semblaient devoir arrêter leur marche. Quelle n'est pas la puissance d'une conviction rationnelle et courageuse ! Dès cette première attaque, l'orthodoxie brahmanique est battue en brèche par le futur réformateur. Il en sera de même dans tous les conflits subséquents : le champion du spiritualisme et du progrès restreindra sans

cesse, dans sa patrie, le domaine de la routine et du matérialisme religieux.

Une fois associé au noble Débendra Nath Tagore, qui en fit son bras droit et son confident, Keshoub eut devant lui un champ d'activité digne de son esprit entreprenant et de ses talents variés.

Il n'a que vingt ans, lorsqu'il sort, en 1858, du Collège Indien de Calcutta. Nous sommes au bout de ses études académiques et de la première phase de son existence.

Le voilà prêt pour sa carrière publique, pour ce ministère spirituel et national dont le caractère se dessinera de plus en plus nettement à ses yeux, en même temps que ses propres forces intérieures se développeront rapidement par un intense et constant exercice.

Une réflexion seulement pour terminer ce premier chapitre. S'il est un trait qui, dès ses jeunes années, me paraisse prédominer dans l'individualité de Keshoub Chander Sen, c'est le sérieux, un sérieux profond, exceptionnel. Le futur réformateur n'est pas seulement sérieux dans son travail et ses lectures, il l'est dans toute sa façon de concevoir la vie.

Comme nous tous, hélas ! il a commencé par céder plus ou moins à ses défauts naturels : il a pu

être égoïste, fier, dominateur, ambitieux, mettre l'honneur mondain au-dessus de l'approbation de Dieu ; nous l'avons vu manquer de droiture. Mais il est rentré en lui-même, il a pris de bonne heure l'habitude de s'examiner, il a pleuré sur ses péchés, il a tâtonné dans les ténèbres, il a prié, il a cherché ce qui manquait à son âme, il a lu les ouvrages de nature à l'éclairer, il a mis toute son énergie à la poursuite des biens invisibles dont il se sentait dépourvu, et que son entourage païen était incapable de lui fournir. A l'âge où l'amour du plaisir est si violent, où les passions s'éveillent et réclament avec tant d'ardeur satisfaction, non seulement il est resté chaste et délicat au milieu de condisciples sans scrupules, mais il s'est abstenu des jouissances légitimes. A quatorze ans, il devenait végétarien, entrant ainsi spontanément dans la voie de l'ascétisme. Il disait aux divertissements les plus excusables, au monde tel qu'il le connaissait : « Tu es le péché, tu es Satan. » Il disait à la convoitise : « Tu es l'enfer ; ceux qui te touchent tombent dans la gueule de la Mort. » Il disait à son corps : « Je te dominerai, sinon tu me conduirais à la perdition. » A dix-huit ans, lorsqu'il se maria, il se dit : « Mon âme est chose précieuse ; ne la sacrifions ni à ma femme, ni au monde. »

Il écouta donc sa conscience et lui obéit. Avant

d'avoir une religion, et pour en trouver une, il eut la volonté de devenir moral, de mettre sa conduite et ses sentiments en accord avec l'idéal qui s'imposait à lui dans le sanctuaire de son âme. En tout ceci, il agit sincèrement, personnellement, isolé et sans directions humaines, mais dans l'esprit et déjà sous l'influence de l'Évangile. C'est grâce à cette méthode expérimentale, c'est par ce chemin royal de la repentance, de la lutte contre les mauvais penchants, disons le mot : de la conversion, qu'il rencontra le Dieu vivant, inconnu de ses compatriotes, — qu'il trouva une religion spirituelle, consolante, sanctifiante, — qu'il aboutit enfin à une Eglise où il se sentit entouré de frères en la foi et capable de travailler utilement à l'éducation de son peuple. Voilà, n'est-il pas vrai ? un assez beau résultat accordé aux efforts d'un jeune Indien de vingt ans ! Voilà une préparation singulièrement sérieuse et bénie, qui se termine au moment où nos fils viennent à peine de s'asseoir sur les bancs de l'université !

Nos fils, nos jeunes hommes, ils ont joui dès leur naissance de privilèges religieux refusés à l'enfance de Keshoub, de ressources et d'exemples qui leur auraient manqué dans beaucoup d'autres lieux de la chrétienté protestante. Ont-ils profité de ces avantages ? Sont-ils nombreux ceux qui travaillent à leur salut avec crainte et tremble-

ment, ceux qui crient à Dieu avec le sérieux de Keshoub ? Combien y en a-t-il qui, à vingt ans, aient déjà passé, à n'en pouvoir douter, par cette « conversion du cœur » dont on sort armé pour la lutte contre le mal du dedans et le mal du dehors ? Combien, parmi nos étudiants en théologie eux-mêmes, — pour ne pas dire parmi nous, chrétiens de tout âge, — combien, la main sur la conscience, peuvent se rendre le témoignage qu'ils sont aussi séparés du monde, aussi morts à leurs propres convoitises, aussi sérieux au point de vue religieux et moral que l'était, au sortir du collège, le jeune brahmo de Calcutta ?

Sans doute, je ne l'oublie point, sa foi était très incomplète, sa théologie discutable, sa vie spirituelle avait à se compléter, à s'harmoniser ; à ces divers égards, je ne saurais vous le donner absolument pour modèle. Mais il se distinguait déjà par une qualité rare en tout pays, qualité sans laquelle il n'est pas de grand caractère, ni de soldat puissant des bonnes causes : la fidélité à la voix intérieure, ou — plus simplement — la conséquence. Puissions-nous, sur ce point capital, n'être pas inférieurs à Keshoub Chander Sen !

CHAPITRE II

SUCCÈS RELIGIEUX ET SOCIAUX

1858-1875

La foi n'est pas une chose qui puisse nous être donnée ; elle est un résultat, auquel nous devons atteindre par l'action combinée de la raison, du cœur et de la volonté. TH. MUNGER.

*D'un si rude combat si je n'ai pas le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*
CORNEILLE.

Ad majora natus sum.

Devenu membre de l'Eglise théiste de Calcutta, Keshoub Chander Sen y trouva la satisfaction de ses besoins les plus intimes, et l'amitié du noble Débendra Nath Tagore, président de l'association. Il y resta huit ans (1857-1865).

Dès 1859, la fondation de l'*Ecole des Brahmos* lui fournit l'occasion de communiquer à ses compatriotes les idées et les sentiments qu'il venait de s'assimiler ; car, comme le remarque son bio-

graphie, « il semblait qu'il se fût joint au Brahmo Somadj non pour apprendre, mais pour enseigner ». Il était évidemment né docteur. Il eut à prononcer une série de discours anglais sur la philosophie du théisme, tandis que Dëbendra Nath en exposait la théologie dans la langue du pays, le bengali. Les auditeurs étaient surtout des jeunes gens, fournis en grande partie par deux institutions dues déjà au zèle organisateur de Keshoub, l'*Ecole du soir de Coloutola* et les *Frères de la Bonne Volonté*. La parole sérieuse, trop métaphysique sans doute, mais ardente et incisive du jeune homme ne pouvait demeurer sans effet. Non seulement les notions fondamentales du monothéisme brahmoïque se fixèrent et apprirent à s'exprimer, mais il se forma, autour des deux réformateurs, un noyau d'Hindous instruits et zélés qui se consacrèrent à la propagation de la foi nouvelle. Quelques-uns d'entre eux sont encore aujourd'hui missionnaires du brahmoïsme.

Dans le magnifique édifice de Chitpore Road où l'Ecole des Brahmos, qui avait commencé très modestement, put bientôt se transporter, Keshoub trouva une occupation inattendue. Connaissant son goût et son habileté pour les représentations théâtrales, un club dramatique le chargea de faire composer et jouer une pièce ayant

pour but de rendre sensibles les graves inconvénients de la loi cruelle qui condamnait les veuves hindoues, souvent si jeunes, à un éternel célibat, et de frayer ainsi les voies à l'une des réformes sociales dont l'opinion publique commençait à se préoccuper.

Sous l'inspiration de Keshoub, le *Drame du Mariage des veuves*, dont nous ne savons pas l'auteur, fut rapidement écrit et préparé. Voici quelles en étaient les données. Une veuve hindoue, menant selon la coutume une ennuyeuse et misérable vie au fond de la *zénana*¹, se lia, dans sa solitude, avec un jeune voisin qui l'entraîna au péché. Les dernières scènes dépeignaient ses souffrances, son suicide, sa confession, et appelaient tous les patriotes à mettre un terme au célibat forcé de ces malheureuses, dont un certain nombre sont encore à tous égards des enfants.

Les représentations successives de ce drame social produisirent, à Calcutta, une véritable sensation. L'auditoire, considérable et brillant, fut ému jusqu'aux larmes. On y vit entre autres, plusieurs fois, le *pandit*² Ishvara Chandra Vi-

¹ Appartement des femmes dans les habitations de l'Inde.

² Les *pandits* sont des savants ou docteurs hindous, appartenant à la caste des brahmanes et voués à l'enseignement.

dyasagar, premier chef de cette généreuse croisade en faveur des femmes restées veuves.

Au reste, malgré les compliments qu'il reçut en sa qualité de directeur de théâtre, K. C. Sen était trop profondément religieux pour conserver longtemps une position pareille ; aussi l'année n'était-elle pas achevée qu'il tournait déjà son activité vers des entreprises plus en harmonie avec la vie spirituelle qui avait pris possession de son cœur. Il valait, pensons-nous, la peine de noter, en passant, la façon large et sympathique dont le théâtre fut envisagé par un réformateur non seulement scrupuleux à l'extrême en fait de moralité, mais porté à s'imposer à lui-même et à recommander aux autres des mortifications que toutes les fractions du protestantisme trouveraient, d'un commun accord, exagérées. Nous ne prétendons pas approuver Keshoub de s'être aventuré dans cette voie semée assurément de périls de diverse nature ; on reconnaîtra cependant qu'il s'est montré essentiellement moderne, et en même temps bien courageux, en tâchant de purifier et d'utiliser une des formes les plus corrompues et les plus puissantes de l'art contemporain.

Rendons-nous compte qu'à côté de son théâtre Keshoub avait, à cette époque, trois autres sociétés dont il était l'âme : l'Ecole du soir, la Fraternité, l'Ecole des Brahmos. Il ne suffisait à ces devoirs

variées que par des prodiges de travail et d'énergie. S'il était devenu grand, sa santé n'était pourtant pas très bonne : pâle, anémique, sujet au vertige, les pieds souvent enflés, il soutenait ses forces en prenant, par ordonnance du médecin, de l'huile de foie de morue et du vin de Porto. En dépit de cette faiblesse physique dont il devait triompher, le jeune homme de vingt ans roulait dans sa tête de vastes projets. Un obstacle, prévu sans doute, en retarda quelque peu l'exécution.

Il est de règle dans l'Inde qu'au terme de ses études tout fils de bonne famille se montre capable de gagner sa vie par un travail professionnel. Loin de s'opposer à cette tradition, ainsi qu'à la volonté de ses tuteurs, Keshoub accepta, à la Banque du Bengale, dont son grand-père avait été directeur, une très humble place, marche-pied d'où il serait probablement parvenu très haut, s'il l'avait désiré. De 1859 à 1861, il travailla consciencieusement à son bureau, faisant preuve d'un esprit de soumission dont il faut savoir gré à un caractère tel que le sien. Il se fit remarquer et aimer de ses supérieurs par sa franchise et son intelligence ; aussi monta-t-il rapidement en grade.

Mais ces fonctions d'ordre matériel lui prenant le meilleur de son temps, de ce temps qu'il désirait consacrer tout entier aux intérêts religieux

de sa patrie, il se demanda s'il ne devait pas renoncer à ses appointements, — qu'on avait doublés au bout d'un an, — et à toute perspective de fortune. S'y sentant appelé, il donna sa démission. Ni les remontrances de ses parents et de ses amis, insistant sur la grandeur du sacrifice qu'il faisait, ni les espérances et les regrets exprimés par les autorités de la Banque du Bengale ne réussirent à l'ébranler un seul instant. Il maintint sa résolution et ne la regretta jamais.

Une seule fois plus tard, en 1867, il consentit à occuper, pour un ou deux mois, une position salariée à la Monnaie de Calcutta. Il le fit non dans son intérêt personnel, mais pour transmettre à l'un de ses parents une charge de confiance, remplie depuis plusieurs générations par des membres de la famille Sen.

En renonçant ainsi à la fortune et aux avantages qui en résultent, Keshoub faisait, sans qu'il s'en doutât, une chose extraordinaire, inouïe même dans le cercle où il avait été élevé. Ce sacrifice lui paraissait tout naturel ; c'était, en effet, un pas nouveau dans cette voie d'ascétisme où il était entré dès l'âge de quatorze ans ; c'était, en outre, la rançon de son indépendance, la condition *sine quâ non* d'un apostolat tel que le sien. Sans doute, une profession séculière peut fort bien s'allier à la piété monothéiste ou même

chrétienne ; mais certains ministères sont de leur nature exclusifs et réclament leur homme tout entier. Keshoub comprit cette nécessité et s'y soumit sans hésiter. Sachons admirer une abnégation dont le Christ a donné le parfait exemple, mais que très peu de chrétiens ont aujourd'hui le courage de pratiquer, même sous la forme mitigée de la carrière pastorale, quand ils appartiennent à la classe opulente et aristocratique de la société. Keshoub agit ici par la foi. Conformément aux recommandations de l'Évangile, il résolut de ne pas s'inquiéter du lendemain, mais de servir de toutes ses forces le Dieu dont la providence promettait de prendre soin et de lui et de tous les siens. Comme nous le verrons, le renoncement de Keshoub ne resta pas sans effet sur son entourage ; ce fut un précédent que suivirent bientôt quelques-uns de ses plus actifs collaborateurs.

Indiquons rapidement les moyens auxquels K. C. Sen eut recours, dans cette période de sa vie, pour répandre parmi ses compatriotes les « vérités vivantes » dont son âme se nourrissait.

D'abord il publia treize traités, dans lesquels il reproduisait en substance les discours prononcés par lui dans l'Ecole des Brahmos. Puis il fonda un journal anglais, l'*Indian Mirror*¹ (1861),

¹ Le Miroir Indien.

revue semi-mensuelle dont il confia la rédaction à un homme compétent, le capitaine Palmer. Entreprise plus difficile encore, il ouvrit le *Collège de Calcutta*, qui, au bout de cinq à six ans, dut être fermé faute de fonds.

Un voyage qu'il fit à Krishnagar fut le commencement d'une activité missionnaire qui devait être une des forces du Brahmo Somadj. Ses chaleureuses improvisations excitèrent un tel enthousiasme parmi la jeunesse et dans les hautes classes de cette ville que les missionnaires anglais, dont elle est un des boulevards, s'en émurent, et que l'un d'eux attaqua la nouvelle doctrine dans quelques séances publiques. Keshoub répliqua d'une façon qui fut jugée victorieuse par les habitants de Krishnagar. Les pandits orthodoxes le remercièrent d'avoir triomphé d'un étranger qu'ils considéraient comme l'ennemi commun de tous les Indiens. La controverse ainsi commencée entre les chrétiens anglicans et le réformateur théiste eut pour résultat non l'hostilité réciproque, — comme on aurait pu s'y attendre, — mais un accroissement de sympathie : fait qui honore les deux parties, et que nous jugeons trop rare pour ne pas le relever en passant.

Après une courte visite à l'île de Ceylan, Keshoub revint à Calcutta avec une santé fortifiée.

C'est alors qu'il poussa le Brahmo Somadj dans la voie de la bienfaisance. A propos d'une famine qui sévissait dans l'Inde supérieure, un service solennel accompagné d'une collecte fit abonder les dons en espèces et en nature. Riches et pauvres rivalisèrent de générosité ; on vit des femmes donner jusqu'à leurs bijoux et leurs manteaux. Les années suivantes, on célébra des services analogues et l'on organisa des comités pour soulager les victimes de la peste.

A la charité pratique s'alliait la plus fervente dévotion. A cette période, en effet, se rattache la fondation d'une petite société qui, sous le nom de *Sangat Sava*¹, réunit la quintessence de l'Ecole des Brahmos et de la Fraternité. Elle avait pour objet des entretiens familiers, propres à développer la vie spirituelle de ses membres. Les jeunes gens qui la composaient se lièrent d'une étroite amitié et devinrent l'élite de leur Eglise. Ils s'assemblaient souvent, mettaient à nu le fond de leur cœur, confessaient leurs défauts, réclamaient des conseils et travaillaient à la réforme de leur caractère. Insensibles à la fatigue et à la faim, il leur arrivait de passer toute la nuit dans la chambre de Keshoub, faisant pénitence de leurs péchés, prenant de sérieuses résolutions,

¹ Association pour la conversation religieuse.

répandant leur âme dans la prière. Ainsi le feu sacré brûlant dans la poitrine du jeune apôtre se communiquait à ses compagnons.

Appréciant pleinement, sans mélange de jalousie, les services rendus par Keshoub à la cause brahmoïste, Débendra Nath Tagore se sentit appelé d'en haut à créer, pour son jeune collaborateur, la charge d'*Acharya* (Ministre) du Brahmo Somadj. Investi de cette honorable fonction dans une cérémonie joyeuse (13 avril 1862), K. C. Sen s'en montra fort reconnaissant, en comprit toute l'importance et y vit une vocation de Dieu même. A ce titre d'*Acharya* le président du Brahmo Somadj ajouta, dans son admiration pour son collègue, l'appellation de *Brahmananda* (celui qui se réjouit en Dieu). Pour le distinguer de Keshoub, on le désigna lui-même, dès ce moment, par le nom de *Pradan Acharya* (Ministre principal).

K. C. Sen avait vingt-quatre ans. De taille haute et élancée, beau, plein de dignité, doux et énergique à la fois, il alliait la dévotion mystique et grave de l'Orient à l'esprit entreprenant et organisateur des Anglo-Saxons. Au courant du mouvement actuel des idées, instruit surtout pour un homme de sa race, maniant l'anglais avec autant de facilité au moins que les idiomes indigènes, doué d'une parole abondante, lumi-

neuse, persuasive, convaincu enfin, malgré son humilité, qu'il avait à remplir une mission divine, Keshoub exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un extraordinaire ascendant. Grâce à lui, un véritable *réveil* avait éclaté dans le Brahmo Somadj, et cette société, jusqu'alors rationaliste et tiède, présentait le phénomène d'une intensité de vie spirituelle dont nos Eglises évangéliques s'attribuent volontiers le monopole.

Par malheur, quel que fût l'accord fondamental des deux Acharyas (Ministres), quelle que fût leur mutuelle affection, ils ne purent demeurer longtemps associés. Plus jeune, K. C. Sen était plus audacieux, plus préoccupé des questions sociales, plus résolu de combattre l'esprit de caste, plus *progressif* en un mot. D'un certain âge déjà, d'un caractère différent, d'une piété plus semblable à celle des anciens Hindous, Débendra Nath Tagore ne pouvait aller ni si vite, ni si loin. Il désirait se limiter aux réformes religieuses, dans l'espoir que l'opinion publique, insensiblement transformée, nécessiterait tôt ou tard une amélioration de l'état social. Les mesures révolutionnaires préconisées par son bouillant collègue éveillaient ses scrupules et lui causaient une véritable angoisse. Il va sans dire que l'un et l'autre capitaine avait derrière lui une armée de soldats exagérant son point de vue. Ainsi, par la force

des choses, ces deux tendances s'accrochèrent si fortement, se heurtèrent avec une telle violence, qu'une séparation parut à Keshoub indispensable pour sauvegarder la liberté de son action. Il se retira donc avec plusieurs centaines de partisans (1865), et consumma le schisme en constituant le *Bâratbarsya Somadj*, ou Brahmo Somadj de l'Inde¹, par opposition au Brahmo Somadj de Calcutta, qu'on appela dès lors *Adi Somadj*².

Que penser de cette première scission, qui ne devait pas être la dernière ? A la distance où nous en sommes, il serait téméraire de prétendre l'apprécier en dernier ressort, et définir exactement le rôle des divers facteurs qui l'ont produite. Ce qui nous paraît certain, c'est qu'aucun motif basement personnel ne saurait être reproché à l'un ou l'autre des chefs de file. Ils agirent tous deux selon leur tempérament et leurs lumières ; aussi ce douloureux divorce ne les empêcha-t-il nullement de se respecter jusqu'à la fin. Il est incontestable que Débendra venait de faire un pas en arrière³, qu'il était trop attaché aux usages na-

¹ *Bârat* est le nom de l'Inde.

² *Adi* signifie premier, original, ancien.

³ Il avait été décidé que nul ne pourrait officier dans le culte du Brahmo Somadj, s'il portait encore le fil sacré qui distingue

tionaux qui contredisaient ses principes, trop imbu de l'esprit de caste, trop timide à l'endroit des innovations sociales, pour être le réformateur dont l'Inde avait besoin. K. C. Sen put craindre avec raison que, en restant subordonné à un président encore si conservateur et si craintif, il n'entravât sérieusement l'œuvre rénovatrice dont il se sentait la responsabilité¹.

La plupart des observateurs impartiaux me semblent avoir approuvé sa conduite : je n'oserais donc l'en blâmer. Je me demande cependant s'il n'eût pas mieux fait de contenir sa légitime impatience, de se borner pour le moment aux réformes compatibles avec la position secondaire qu'il occupait au sein du Brahmo Somadj, tout en s'efforçant de faire prévaloir par la persuasion, dans cette société tout entière, les idées progressives dont il était le représentant. A-t-il compris assez clairement combien une minorité religieuse se discrédite et perd de sa force d'attraction par le morcellement ? Pour ma part, profondément

les brahmanes. Revenant sur cette résolution, prise pourtant sous sa présidence, Débendra Nath Tagore fit prêcher, dans sa propre demeure, deux *Opacharyas* (Ministres assistants) déposés précisément parce qu'ils avaient refusé de renoncer au cordon brahmanique. Une pareille inconséquence favorisait toutes les lâchetés, et n'allait à rien moins qu'à confondre les deux religions.

¹ Voir *Appendice*, Note II.

humilié de nos divisions protestantes, je ne puis m'empêcher de déplorer que l'unité du brahmoïsme ait été si tôt rompue, et probablement pour toujours.

On voulut naturellement porter K. C. Sen à la présidence de la société nouvelle : il refusa obstinément cet honneur, fit même voter la résolution que le *Brahmo Somadj de l'Inde* n'avait pas d'autre chef que Dieu. Il se contenta d'en être le *Secrétaire*. Sous ce titre modeste, auquel s'ajoutait celui d'*Acharya* ou de *Ministre* de la congrégation de Calcutta, il fut néanmoins, cela va sans dire, la véritable tête de la fédération.

Keshoub Chander Sen est donc sorti en 1865 du Brahmo Somadj primitif (Adi Somadj), après en avoir été membre ou Ministre pendant huit ans. En 1866, il fonde le Brahmo Somadj de l'Inde, — *Bâratbarsya Somadj*, — et va déployer jusqu'à la fin de sa vie toutes les ressources de son génie religieux, sans être entravé par les théistes tièdes et timorés qu'il a laissés en arrière. Suivons-le d'abord dans une période de quatre années, qui aboutit à son voyage en Angleterre.

Mais avant de retracer ses œuvres, rappelons-nous ce qu'il était lui-même. Il importe de suivre ici l'ordre chronologique ; car, si l'on peut dire

de l'homme en général qu'il n'est pas, mais qu'il *devient*, jamais cette parole n'a été plus vraie que pour Keshoub. Dans sa vie spirituelle, il s'est incessamment développé, et cette croissance intérieure s'est manifestée par une transformation correspondante de son activité. Ajoutons pourtant que, quant à l'essentiel, Keshoub est toujours resté le même depuis sa conversion.

Ainsi, en 1866, le Secrétaire du Bâratbarsya Somadj, le chef des brahmos *progressifs*, — comme on appela son parti par opposition à celui du *conservateur* Débendra, — était avant tout un spiritualiste religieux, un monothéiste convaincu et fervent. Nous lui ferions tort en le confondant avec nos théistes indifférents ou nos protestants libéraux avancés. Sa religion était plus profonde, plus exigeante et plus efficace.

Il avait pour le *péché* une véritable horreur. Ce n'est pas qu'il en donnât une définition particulièrement juste. Il ne croyait pas au péché originel, même dans le sens des théologiens qui le regardent comme une tendance héréditaire au mal, et ne paraît pas avoir vu dans la transgression un acte d'ingratitude envers Dieu, une révolte qui blesse son cœur paternel ; je ne vois pas non plus qu'il se soit préoccupé de la sanction de la loi divine, du châtement réservé aux rebelles dans l'autre monde. Mais, quoi qu'il pût

manquer à l'idée, le sentiment du péché était en lui très vif. Il jugeait ses actes, ses paroles, ses intentions avec une rare sévérité, dont il se félicitait d'ailleurs, certain que le moniteur invisible, en le flagellant sans pitié, le faisait avancer dans la voie du progrès infini.

Son arme principale, le ressort de son activité, la source de sa paix était la *prière*. Dès sa jeunesse, une voix lui dit : « Prie ! Prie ! » Il ne savait pas encore ce qu'il devait demander, mais il obéit. Il comprit bientôt quelle est la prière agréable à Dieu. Écoutez-le plutôt : « Celui dont l'extérieur et l'intérieur ne sont pas d'accord, qui parle trop et n'est pas le maître de ses pensées au moment de la prière, celui-là est un imposteur. La prière est un acte difficile. Celui qui ne se rappelle pas l'après-midi pour quelle bénédiction il a prié dans la matinée, ou qui a oublié le lundi matin ce qu'il avait demandé le dimanche, celui-là est un imposteur. Prier pour la fortune, pour les honneurs ou d'autres biens terrestres, — je vais plus loin : demander quinze parts de piété et une demi-part des choses du monde, tout cela est d'un imposteur. Efforcez-vous donc de présenter à Dieu des prières pures. Ne lui demandez que les trésors célestes : le reste ne vous en sera pas moins accordé. »

Keshoub croyait à l'exaucement et en faisait

l'expérience. Lorsqu'il avait à choisir entre deux possibilités, il priait et discernait clairement son chemin. Grâce à la prière, l'obscurité se changea pour lui en lumière. « L'aube, dit-il, devint le matin ; le soleil s'éleva sur l'horizon ; les objets d'alentour, d'abord plongés dans les ténèbres, furent de plus en plus éclairés. Par la pratique de la prière, j'acquis la force d'un lion, une force irrésistible, illimitée. Vraiment je n'avais plus le même corps ni le même esprit. Ma volonté était inébranlable. Je faisais le poing au péché ; j'opposais une résistance invincible au mal, au doute, à l'incrédulité, à la tentation. Tous mes ennemis spirituels s'enfuyaient, quand je menaçais de prier. » — « Par l'effet de la prière, mon intelligence fut illuminée comme si j'avais passé des dizaines d'années à étudier, dans une université, la logique, la philosophie, les sciences les plus abstruses. »

Ces citations suffiraient pour nous convaincre que Keshoub est avant tout un homme pieux, et non un philosophe. Il emploie sans doute, à l'occasion, les termes de l'école, mais il n'est jamais préoccupé de donner une explication de l'univers, de formuler un système : son but constant est d'apprendre lui-même et d'enseigner aux autres à servir le vrai Dieu.

Nous devons cependant en croire P. C. Mo-

zoumdar : la religion de l'Acharya avait été jusque-là affaire de pensée plutôt que de sentiment. Ce manque de joie, d'espérance, d'émotion le tourmentait et enrayait son action sur les âmes. Mais, dès 1867, le chagrin que lui causa sa rupture avec Débendra, des difficultés financières à propos de son œuvre, des germes de division qu'il remarquait parmi ses propres partisans, ces diverses épreuves, l'humiliant d'une façon salutaire, le rapprochèrent d'une part de Jésus et du christianisme, d'autre part d'un des plus récents prophètes hindous, Chaitanya. Sous cette double influence, le Ministre entra dans une nouvelle phase de sa vie intérieure. La lacune dont il avait souffert, et qui l'empêchait d'être populaire, se trouva comblée. Ses croyances semblaient être descendues de sa tête dans son cœur. Ses prières publiques eurent plus d'onction, ses discours devinrent plus pathétiques et plus émouvants, son apparence même était changée. Sa longue mélancolie avait fait place à l'heureuse sérénité d'une âme qui se sent en communion avec Dieu. Sa noble figure, quelque peu impassible naguère, était parfois inondée de larmes ou rayonnante d'extase ; d'habitude elle exprimait la paix et l'amour.

C'est alors que Keshoub établit dans sa maison un culte journalier auquel il invita ses amis, et

que, pour donner essor aux émotions nouvelles de son âme, il recourut à un fort ancien usage des classes inférieures du pays. Il introduisit dans les services du Brahmo Somadj des hymnes exprimant toute la gamme des sentiments religieux, depuis la tendresse la plus mystique et la plus délicate jusqu'au plus sauvage enthousiasme. Ces cantiques étaient accompagnés par le son monotone de l'*ectara*, sorte de harpe à une corde, par les roulements d'un tambour nommé *cole* et par les éclats du *caratal*, larges cymbales de cuivre, ainsi que par le violon et, pensons-nous, quelques autres instruments européens. Cet élément musical, emprunté essentiellement au culte *vaishnava*, reçut le nom de *Brahmo Sankirtan*. Il donna à l'œuvre de Keshoub une popularité qui lui manquait.

Notons, sans nous y arrêter, un rapprochement qui s'impose. Nombre de protestants de nos jours ont passé, comme notre réformateur, par une crise mentale dont ils sont sortis avec une vie spirituelle plus intense et plus communicative, avec une joie et une force dont ils se sentaient auparavant dépourvus ; en outre, ce réveil a eu pour résultat, comme celui de Calcutta, une importance nouvelle donnée à la musique, un rajeunissement du chant sacré, et cette musique plus simple, plus gaie, plus entraînante a

rapproché de nous le peuple qui fuyait les églises. Je me borne à rappeler le nom de Pearsall Smith, le mouvement de sanctification par la foi, la publication des *Hymnes du Croyant* et des *Chants évangéliques*, enfin le succès de ces recueils et de cantiques analogues dans la Mission intérieure et la Société de Tempérance. Ainsi, sous tous les cieus et avec des crédos différents, la piété sincère fait des expériences semblables. Et même, — coïncidence singulière ! — plusieurs années (sauf erreur) avant que le chanteur américain Sankey vînt, avec l'évangéliste Moody, réveiller les masses en Angleterre, un Indien théiste doué d'une fort belle voix et d'un vrai talent d'improvisation poétique, Trylokya Nath Sanyal, assistait puissamment dans ses tournées Béjaï Krishna Goswami, le premier missionnaire du brahmoïsme. L'apôtre poète et musicien composa plusieurs de ses hymnes (mélodie ou paroles) sous l'inspiration immédiate des prières et des discours de K. C. Sen.

En novembre 1867, l'établissement du *Brahma Outsab* (Fête en Dieu) marqua le point culminant de cette nouvelle phase. Pour la première fois, le Ministre répandit en public des torrents de larmes, et on l'entendit chanter à plein gosier, en dépit de sa timidité naturelle. Ajoutons que, jusqu'à cette époque, il avait montré fort peu de

goût pour cette musique populaire. Sous l'empire de cette excitation, il officia depuis le grand matin jusqu'à neuf heures du soir, sans donner le moindre signe de fatigue.

Un des plus ardents désirs de Keshoub était de réunir et de fortifier les quelques groupes de brahmos qui existaient déjà dans le pays, d'en faire surgir de nouveaux et d'étendre sur l'Inde entière le mouvement réformateur. Déjà, dans une grande expédition missionnaire faite en 1864, il avait été chaleureusement accueilli à Bombay et à Madras, et on avait emporté l'espoir qu'un Somadj se constituerait bientôt dans chacune de ces deux populeuses cités : ce qui eut lieu ¹.

Après la sécession, K. C. Sen traversa le Bengale oriental, accompagné de deux de ses collaborateurs, prêchant les doctrines du brahmoïsme. Le succès fut tel que les Hindous orthodoxes, prenant l'alarme, formèrent une société pour la défense de leur foi.

Cependant il manquait encore à la congrégation de Calcutta un temple convenable : Keshoub lui en fournit un. Avec de l'argent emprunté sous sa responsabilité personnelle, il acheta un terrain et construisit un *Mandir* (lieu de culte ou chapelle), dont la première pierre fut posée so-

¹ Aujourd'hui Bombay en a 2, Madras 3.

lennellement le 24 janvier 1868. Il introduisit à cette occasion une belle liturgie, adoptée dès lors par presque tous les Somadjs. J'en dirai autant d'une coutume empruntée au vaishnavisme, le *Nagar Sankirtan*, procession religieuse parcourant en chantant les rues de la ville; Keshoub et ses amis y prirent part, nu-pieds et la tête découverte, au milieu d'une foule émue. Le soir du même jour, il improvisa sa remarquable conférence sur « la Foi qui régénère, » et put voir dans son auditoire les plus éminents représentants de la Grande-Bretagne, notamment le vice-roi des Indes.

L'inauguration du *Brahma Mandir* fut célébrée l'année suivante (22 août 1869), en présence d'une assemblée enthousiaste. L'Acharya lut une déclaration de principes, large et élevée, dont le manuscrit fut enterré sous la chaire du nouveau temple.

Voici la traduction de ce document :

« Aujourd'hui, par la grâce divine, le culte public de Dieu est institué dans ce local à l'usage de la communauté brahmoïste. Chaque jour, chaque semaine au moins, on y adorera le Dieu unique et sans second, le Parfait et l'Infini, le Créateur de tous, omniprésent, tout-puissant, omniscient, souverainement miséricordieux et saint.

» Nul homme, nul être inférieur, nul objet matériel, rien en un mot ne sera adoré ici comme identique à Dieu, ou semblable à Dieu, ou incarnation de Dieu ; de même, nulle prière et nulle hymne ne seront présentées à un autre qu'à Dieu. On ne conservera ici aucune image sculptée ou peinte, ni aucun symbole ayant servi ou pouvant servir à une secte quelconque pour faire acte de culte ou commémorer un évènement particulier. On n'y sacrifiera aucune créature. Il ne sera permis en ce lieu ni de manger, ni de boire, ni de se livrer à aucune espèce de divertissement ou de plaisir profane. Aucune créature et aucun objet vénérés par une secte ne seront ridiculisés ni décriés au cours de l'office divin célébré ici. Nul livre n'y sera regardé ni révééré comme la parole infail-
lible de Dieu ; toutefois nul livre considéré comme infail-
lible par une secte quelconque n'y sera ridiculisé ou décrié. Aucune secte ne sera vilipendée, tournée en ridicule ou haïe. Les prières, cantiques, sermons et discours que l'on entendra ici ne soutiendront ni n'encourageront jamais, sous une forme quelconque, l'idolâtrie, le sectarisme ou le péché. Le service divin sera conduit ici de manière à permettre à tous les hommes et à toutes les femmes, sans distinction de caste, de couleur et de condition, de s'unir pour former une seule famille, d'éviter toute espèce d'erreur

et de péché, et de progresser en sagesse, en foi et en vertu.

» La congrégation du *Brahma Mandir de l'Inde* rendra son culte à Dieu dans ce local conformément aux principes exposés ci-dessus.

» Paix ! Paix ! Paix !

» KESHOUB CHANDER SEN ».

Je ne vous arrêterai pas sur une tournée que Keshoub poussa jusqu'à Bombay à travers les provinces du nord-ouest, ni sur le réveil religieux qui, sous son influence, éclata dans l'antique cité de Monghyr, sur les bords du Gange, — si ce n'est pour dire que ce *réveil*, marqué par la plus véhémentement excitation, semble avoir laissé des traces plus profondes et plus bénies que certains mouvements locaux auxquels nous donnons trop aisément ce titre.

En somme, la propagande théiste eut, en peu de temps, des résultats inespérés : jamais on ne lui en avait vu de pareils dans les Indes, ni probablement en aucun autre pays. Aussi avec quel douloureux étonnement n'apprit-on pas que Keshoub, l'âme de toute cette activité, allait visiter l'Angleterre, — pour s'y instruire, disait-il modestement. Dans plusieurs autres cas, Keshoub agit comme il le fit alors : mûrissant dans le secret le plus absolu un plan auquel ses amis se seraient opposés, et ne le dévoilant que lorsqu'il

eût été trop tard pour en empêcher l'exécution. Ainsi font les hommes d'action, moins confiants en l'opinion d'autrui qu'en leur inspiration personnelle. Tel fut César Borgia, l'astucieux mais grand politique. Jamais, — dit M. Edouard Rod dans la *Nouvelle Revue*, — « jamais il ne devait avoir de confident, et ses actes les mieux préparés, les plus longuement mûris, éclataient toujours avec une soudaineté d'orage. »

Parti de Calcutta en février 1870, K. C. Sen, précédé par sa renommée, déjà universelle, d'orateur et de réformateur, muni d'ailleurs de hautes recommandations, fut reçu à Londres avec une rare sympathie par les gens de toute tendance et de tout rang, et devint, on peut le dire, le lion de la saison. Au cours de sa visite en Grande-Bretagne, il prononça soixante-dix discours, soit dans les salles de Hanover Square et de St-James's Hall, soit dans le Tabernacle de Spurgeon et dans diverses églises. Partout il s'exprima avec autant de franchise que d'éloquence, ne se donnant pas pour chrétien, mais disant qu'il désirait étudier de près la vie chrétienne dans ses diverses manifestations, et réclamant la collaboration des Anglais en faveur de ce qui se faisait aux Indes pour l'abolition de l'idolâtrie et des castes.

Les anglicans les plus orthodoxes, cela soit dit à leur louange, se montrèrent aimables envers le réformateur indien ; mais, comme on devait s'y attendre, il noua des relations plus intimes avec les représentants principaux des tendances dogmatiques plus libérales : le doyen Stanley, Stopford Brooke, Ch. Voysey, le Dr Martineau. Notons, parmi ses meilleurs amis, Stanley¹, Max Müller, et deux femmes distinguées avec lesquelles il était déjà en correspondance : miss Carpenter et miss Collet. Il reçut la visite de John Stuart Mill, déjeuna chez M. Gladstone et fut invité très gracieusement par la reine à Windsor.

Pendant son séjour en Angleterre, aucune classe de gens n'accueillit Keshoub Chander Sen avec autant d'enthousiasme que les *Tempérants*, réunis à St-James's Hall pour obtenir la suppression du commerce des liqueurs dans l'Inde. A la fin de son discours, le vaste auditoire se leva, chacun agitant son chapeau et saluant l'orateur de trois hourrahs d'une énergie toute britannique. Keshoub n'oublia jamais cette manifestation, dont il n'avait pas encore été l'objet ou le témoin. Des centaines d'hommes et de femmes, se précipitant de son côté, lui secouèrent si vigoureuse-

¹ Ne pas confondre le célèbre doyen de Westminster avec son homonyme américain, devenu plus célèbre encore comme explorateur de l'Afrique.

ment les mains que le doux Acharya n'était point sûr de sortir avec ses deux bras de ces chaleureuses étreintes. Au moment de le voir disparaître, ces braves gens fourraient leur tête dans sa voiture, criant de tous leurs poumons : « Dieu vous bénisse ! » De pareilles démonstrations amusaient, ravissaient Keshoub, non sans l'effrayer parfois quelque peu. C'est ainsi que la métropole géante met souvent, pour une saison, un héros quelconque sur le pavois. Avouons pourtant que cette faveur est très rarement octroyée à un réformateur social ou religieux.

Malgré sa reconnaissance et son affection pour les Anglais, K. C. Sen eut le courage de leur faire entendre quelques reproches mérités. Il critiqua, par exemple, l'attitude du gouvernement à propos du trafic des spiritueux dans l'Inde. On fut d'abord très froissé de cette hardiesse, mais on la lui pardonna bientôt vu l'évidente pureté de ses motifs.

En somme, l'imposant Indien, à la fois si méditatif et si ardent, si moderne et si oriental, si aristocratique de manières et si démocratique de principes, si large d'idées et si austère de religion, impressionna à un rare degré tous ceux qui l'entendirent exposer ses convictions et ses projets. On en jugera par ces quelques lignes d'un article consacré par le *Spectator* à la dernière confé-

rence qu'il donna dans Londres : « Passant à la piété anglaise, particulièrement au christianisme, il énonça une série de pensées et de points de vue qui montrèrent l'intense spiritualité de sa nature, la richesse et la profondeur de son théisme, et révélèrent, mieux que tout ce qu'il avait dit jusqu'alors, le pouvoir transcendantal de sa parole. »

Grâce à sa réceptivité de cœur et d'esprit, Keshoub jouit et profita plus qu'on ne saurait le dire des six mois qu'il passa en Angleterre, au milieu d'une civilisation si avancée, en rapport avec tant d'institutions admirables, nouvelles pour lui, et de personnages éminents à divers égards¹.

Il regarda dès lors l'Inde et la Grande-Bre-

¹ De Bristol, où miss Carpenter lui donna l'hospitalité dans sa célèbre *Red Lodge House*, Keshoub fit un pèlerinage à Stratford sur Avon, patrie de Shakespeare. On se rappelle l'admiration constitutionnelle (pour parler avec P. C. Mozoumdar) qu'il avait toujours témoignée pour ce prophète de la vraie poésie. Il disait fréquemment : « Avec ma Bible et mon Shakespeare, je me sens au-dessus du monde. » La vue des lieux qu'avait contemplés l'auteur de *Hamlet*, l'humble *cottage* où il vint au monde, la table grossière sur laquelle il écrivit peut-être plusieurs de ses chefs-d'œuvre, — quelles émotions tous ces souvenirs n'éveillèrent-ils pas dans l'âme sensible de Keshoub ! Il s'agenouilla respectueusement dans la pauvre chapelle, devant la tombe du grand écrivain dont les puissantes créations avaient de tout temps fasciné son âme chaste et noble.

tagne comme les deux demeures de la vaste maison du Père céleste ; à sa *patrie orientale* il associa dans son amour sa *patrie occidentale*.

De retour à Calcutta en octobre 1870, K. C. Sen eut hâte d'utiliser les expériences et les observations qu'il rapportait d'Europe. Jusque-là, sans doute, il ne s'était point montré indifférent à la lutte engagée depuis peu contre les usages séculaires dont souffrait sa patrie. Nous avons mentionné le drame qu'il représenta dans le but de frayer la voie à une amélioration du sort des veuves. Ajoutons qu'en 1868 il travailla de nouveau dans le même sens. Lord Lawrence, alors vice-roi de l'Inde, lui fit l'honneur de l'inviter à passer quelques mois avec sa famille à Simla, résidence d'été du gouverneur, située assez haut dans la chaîne grandiose de l'Himalaya¹. Pendant ce séjour, profitant de ses rapports journaliers avec le vice-roi et les autres représentants de la Grande-Bretagne, il discuta tout à loisir avec eux la réforme dont il sentait si vivement le besoin et leur communiqua ses désirs. En conséquence de ces entretiens, un bill sur le mariage des veuves fut proposé sans retard au Conseil du Gouverneur général.

¹ Il lui donna même 500 roupies pour défrayer son voyage. La roupie vaut actuellement 2 fr. 10.

Pourtant, à l'exception de ces démarches préliminaires, le Ministre n'est pas encore sorti du domaine de la religion. Son œuvre est restée purement spirituelle : elle va devenir en même temps sociale. Certes, comme il le souhaitait, il a beaucoup appris en Angleterre. Il y a vu une société libre, forte, progressive, pénétrée par le double courant de la philanthropie chrétienne et des idées contemporaines. Il en revient avec une généreuse ambition : mettre son pays natal au bénéfice de tout ce qui fait la prospérité matérielle et la grandeur morale du peuple anglais.

A peine rentré au Bengale, Keshoub dévoila la nouvelle direction de son activité et l'étendue de ses plans en fondant l'*Association pour la Réforme de l'Inde*. Elle avait cinq sections s'occupant des objets suivants : Littérature à bon marché, Charité, Amélioration du sort des femmes, Education et Tempérance.

Outre l'*Indian Mirror*, il existait deux journaux théistes en bengali, le *Darma Tatva* (la Vérité religieuse) et le *Bamabodini Patrica*, ce dernier destiné aux femmes ; mais aucun n'était de nature à exercer une large influence sur la multitude ignorante. Pour combler cette lacune, Keshoub lança un journal populaire, écrit en bengali et paraissant chaque semaine : les *Nouvelles à bas prix* (Soulouv Samashar). Jamais

pareille entreprise n'avait été tentée dans toute l'étendue de l'Inde : la sensation fut profonde, le succès inespéré. Beaucoup de gens qui n'avaient jamais lu un journal achetèrent la nouvelle feuille, qui se vendit bientôt à trois ou quatre mille exemplaires. Aussi l'impulsion donnée fut-elle suivie dans toutes les provinces. Dès lors, en moins de vingt années, la presse indigène est devenue une véritable puissance, avec laquelle les représentants de l'Etat sont forcés de compter.

Sans m'arrêter à toutes les branches de l'Association, je dirai quelques mots de la section de *Tempérance*. Elle s'efforça d'une part d'inspirer à la génération grandissante l'horreur des boissons alcooliques ; elle prépara d'autre part une réforme de l'impôt, en montrant par des faits et des chiffres les funestes résultats de la législation concernant la production et la vente des liqueurs. Un journal mensuel de Tempérance, des traités, des conférences, une circulaire envoyée à tous les hommes en fonction, un mémoire adressé au gouvernement, telles furent les armes employées dans cette bonne guerre. L'agitation se propagea, les enfants eux-mêmes s'enrôlèrent en grand nombre dans la *Band of Hope* (Troupe de l'Espérance). Ce mouvement ne fut pas sans effet. Malgré l'opposition du Comité des Revenus, on diminua le nombre des débits de boissons eni

vrantes, et, lors de la revision du tarif des droits pour le Bengale, en 1876, quelques modifications favorables furent apportées aux lois sur la matière.

Mais j'ai hâte d'en venir à la campagne entreprise par Keshoub, en sa qualité de président de l'Association réformatrice, contre l'oppression subie par les femmes hindoues. Cette cause lui tenait fort à cœur, ainsi que la question des castes. Il l'avait montré dès 1862, lors de son installation comme Acharya du Brahmo Somadj. Il voulut, en effet, que sa jeune femme (elle devait avoir quinze ans) prît part à la cérémonie et au festin qui la suivit. Il la conduisit donc dans la maison de Débendra Nath Tagore, au grand scandale de tous les siens. Non seulement il les choquait en faisant paraître sa femme dans cette sorte d'agape, imitée des premiers chrétiens, mais il les humiliait profondément en s'asseyant, lui membre de la noble race des vaisyas, à la table d'un pirali. Pour cette transgression des règles des convenances et de la hiérarchie, il était condamné à perdre sa caste, à se voir expulsé de sa demeure et privé de sa fortune. Quelques années plus tôt, avant que l'influence britannique eût affaibli les préjugés nationaux, une pareille infraction du code brahmanique n'aurait pas simplement fait passer le coupable dans la caste

immédiatement inférieure à la sienne : elle l'aurait précipité, au-dessous des soudras, dans cette tourbe de gens sans caste qui ne comptent pour rien dans la société indienne, si rigoureusement organisée.

Ne pouvant rentrer dans la maison de Coloutola qui abritait toute la famille Sen, Keshoub dut accepter, avec sa femme, l'hospitalité du Pradan Acharya. Par bonheur, dans sa disgrâce encourue avec tant de désintéressement par fidélité à ses convictions, le jeune Ministre rencontra la sympathie de ses concitoyens les plus éclairés. Quelque temps après, il tomba dangereusement malade ; il en résulta un rapprochement. Sa famille lui pardonna, le réintégra dans ses droits patrimoniaux et lui rouvrit les portes de l'habitation commune. C'est là qu'il célébra, comme en triomphe, le *Fat Carma*, service brahmoïste d'actions de grâces, pour la naissance de son premier enfant.

Par ce que le réformateur souffrit et risqua en cette occurrence, nous comprenons combien il tenait à élever sa femme jusqu'à lui, à l'associer à sa religion et à son œuvre, contrairement à toutes les traditions de son pays. Nous allons voir ce qu'il entreprit non seulement pour affranchir les veuves, mais pour transformer la position des femmes, le mariage et la vie domestique.

Peu de mois après son retour d'Angleterre, Keshoub établit une *Ecole normale pour les Dames indiennes* (février 1871). Près de cinquante femmes, appartenant à des familles distinguées, se mirent immédiatement à en suivre les cours. Le gouvernement témoigna sa sympathie par un subside annuel de 2000 roupies (4200 francs), et l'on vit plus d'une fois à la distribution des prix le vice-roi, accompagné des dames de sa cour.

A cette institution s'ajouta bientôt la *Société dans l'intérêt des Femmes* (Bama Hitaïsini Sava), dont les membres lisaient des compositions et en discutaient les idées sous la présidence du Ministre. Ces réunions, où le public n'était point admis, se tenaient modestement dans l'enceinte de la zénana.

Mais la conquête la plus importante du brahmoïsme progressif fut l'*Acte sur le Mariage des natifs*, passé en mars 1872, après une agitation de quatre années¹. Résumons aussi brièvement que possible l'histoire de cette réforme.

Ne voulant pas se soumettre aux restrictions concernant le mélange des castes et aux cérémonies nuptiales des Hindous, les brahmos avaient, depuis 1862, célébré plusieurs mariages avec les rites de leur culte. Ces alliances n'étant pas stric-

¹ On l'appelle souvent l'*Acte III* de 1872.

tement légales, ils demandaient qu'elles le devinssent. Il semblait que le gouvernement dût accorder sans difficultés cette autorisation, que d'autres dissidents, les Gonds et les Santhals, avaient déjà obtenue. Elle rencontra néanmoins une énergique opposition, fondée sur des arguments dans le détail desquels vous me dispenserez d'entrer. En fin de compte, l'esprit libéral l'emporta. La nouvelle loi établit le mariage civil pour toutes les personnes qui repoussaient les usages idolâtres, pourvu que la législation ne leur eût pas donné précédemment des privilèges particuliers, comme c'était le cas pour les chrétiens.

On conçoit avec quels transports K. C. Sen accueillit cette grande victoire, due avant tout à ses vaillants efforts. Par cette mesure officielle, l'alliance entre gens de castes différentes devenait légitime, les veuves pouvaient se marier, toutes les familles, à la condition d'en témoigner le désir, étaient protégées contre le paganisme, la bigamie, la polygamie, les mariages d'enfants, — le mari devant avoir au moins dix-huit ans et la femme quatorze.

Cependant, pour si brillante qu'elle fût, la médaille avait un revers. Ce bill obligeait ceux qui voulaient en profiter à rompre avec le culte de leurs ancêtres, les époux étant tenus de déclarer

« qu'ils ne professaient aucune des religions hindoue, mahométane, chrétienne, parsi, bouddhiste, sikh et jaïne. » Keshoub ne fit pas sans douleur le sacrifice de ce nom d'*hindou*, auquel il croyait avoir droit, non seulement par sa naissance et son éducation, mais par son amour pour les traditions de sa patrie et par le caractère spécial de sa piété et de son œuvre.

Quels que fussent les inconvénients de cette clause, il n'en regarda pas moins la proclamation de l'Acte sur le Mariage des natifs comme le principal triomphe de sa carrière réformatrice. Ce pas décisif n'était d'ailleurs à ses yeux qu'un commencement. Il nourrissait de beaux et vastes projets pour la régénération de l'Inde.

Je ne puis guère que mentionner, comme appartenant à cette époque (1872), la fondation du *Bârat Asram*, communauté religieuse analogue aux phalanstères essayés en divers pays, ou plus exactement encore à l'établissement socialiste établi par Gustave Werner à Reutlingen (Wurtemberg). Les missionnaires brahmoïstes en formèrent le noyau, et les familles qui en firent partie s'élevèrent au nombre de vingt-cinq environ. Keshoub s'y joignit lui-même pendant quelque temps avec sa femme et ses enfants. L'expérience était généreuse, mais d'une exécution fort difficile; si elle ne put durer que cinq ans, elle servit

pourtant à resserrer les liens de la fraternité entre les brahmos les plus dévoués, qui en conservèrent un doux souvenir.

Ajoutons que, l'*Ecole des garçons de Calcutta* ayant été affiliée à l'Association pour la Réforme de l'Inde, Keshoub en prit la direction, qu'il passa bientôt à l'un de ses frères. Cette école prospéra dès lors et devint l'*Albert College*.

Il m'est impossible de donner une impression suffisante de l'activité extraordinaire déployée par notre réformateur dans les différents domaines de son ministère. A l'époque dont nous parlons, de 1870 à 1875, il est arrivé à la plénitude de ses facultés et à l'apogée de sa gloire. Sa vigoureuse intelligence s'est développée brillamment dans les directions les plus diverses. Il s'est montré à un haut degré créateur et organisateur. Sa parole pleine de pensée et d'originalité, profonde et simple à la fois, s'est élevée à une mâle et pathétique éloquence : Keshoub est assurément un des prédicateurs les plus incisifs et les plus puissants du dix-neuvième siècle. A une piété ardente, spirituelle et profondément personnelle il joint un caractère noble, généreux, enthousiaste, une vie austère et désintéressée, un zèle intrépide pour les causes humanitaires, un ascendant naturel qui en fait un inspirateur et un chef reconnu au milieu de ses compatriotes dégoûtés de

l'idolâtrie et ouverts au progrès. Comme initiateur religieux et réformateur social, il a vu déjà d'immenses résultats. Sa réputation a fait le tour du monde.

Nous avons vu comment il fut accueilli, en 1870, par l'impératrice Victoria et par les hommes les plus éminents de l'Angleterre. Au Bengale, trois vice-rois de l'Inde lui témoignent successivement la plus flatteuse bienveillance. Le dernier d'entre eux, lord Northbrook, pousse l'amabilité jusqu'à lui rendre visite à Coloutola, dans l'antique maison de la famille Sen, et à se faire présenter les parents et les collaborateurs de l'Acharya.

Ces honneurs extraordinaires n'enivrent point Keshoub, ils ne diminuent point en lui la cordiale préoccupation des opprimés et des petits ; mais ils le réjouissent et l'encouragent, en lui prouvant que ses intentions sont comprises, son ministère reconnu, ses combats et ses sacrifices estimés autour de lui par les esprits impartiaux et compétents. Son cœur plein de reconnaissance, et faisant remonter à Dieu toute la gloire des progrès déjà réalisés, s'épanouit sous la bénédiction d'en haut, et se livre aux plus magnifiques espérances pour l'avenir de la patrie indienne.

Comment le jeune Bengalais a-t-il pu s'élever si haut ? Comment a-t-il si rapidement dépassé en véritable grandeur, en puissance spirituelle,

en influence sociale, la plupart des hommes qu'on admire le plus dans nos pays christianisés? — Par la foi. Il possède ce bien qui manque, en général, à nos sociétés européennes si instruites, si délicates, si artistiques, si critiques et si matérielles, — ce bien dont la jeunesse de nos écoles paraît recommencer à sentir le besoin : une foi vivante. Keshoub y est parvenu par une recherche personnelle, angoissée, énergique. Il croit en homme qui a douté, qui a été convaincu, et qui a tout exposé pour sa foi. Il croit en Dieu : c'est beaucoup dans le milieu à la fois superstitieux et incrédule où il est né. Il croit en un Dieu de justice et d'amour, qui se révèle et se communique aux hommes de bonne volonté. Il a consacré tout son être à ce Dieu paternel, dont il se sent aimé et dirigé. Voilà le secret de sa force.

Mais quelle position a-t-il prise à l'égard de Jésus? Nous réservons pour plus tard ce sujet d'une si capitale importance. Disons seulement ici que, si Keshoub n'a pas professé d'être complètement chrétien, il a parlé du Christ en termes dont la précision, la beauté, l'enthousiasme, auront lieu de vous étonner. Surtout il s'est soumis à ses préceptes, réglé sur son exemple, pénétré de son esprit dans une mesure très rare, il faut l'avouer, au sein même de notre chrétienté protestante. Lequel de nous, en effet, en présence de

la vie privée et publique du Ministre de Calcutta, ne se sent à la fois humilié et stimulé? Notre crédo est peut-être plus orthodoxe, plus complet que le sien : est-il os de nos os et chair de notre chair? Notre foi est-elle bien à nous? Chacun de nous a-t-il conquis la sienne à la sueur de son front? Est-elle devenue pour lui une certitude, une lumière, un puissant ressort d'activité, de sanctification et de dévouement? Servons-nous, par l'emploi de tous nos biens et de toutes nos forces, le Dieu que nous prétendons adorer? — Si notre conscience, troublée par ces importunes questions, nous empêche d'y répondre joyeusement par l'affirmative, nous avons encore beaucoup à apprendre du réformateur bengalais.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DU MYSTICISME — LE CIEL
SE COUVRE, L'ORAGE ÉCLATE

1875-1878

*Une fois mise en contact intime et immédiat
avec un pouvoir divin, l'âme ne se trouve jamais
abandonnée à elle-même.* J. LEWIS-DIMAN.

Deus robur meum.

Nous avons laissé Babou Keshoub Chander Sen à l'apogée de son génie, de son ascendant et de sa gloire. A partir de 1875, on l'accuse de rétrograder sous l'influence des antiques traditions de l'hindouisme, et en 1878 il aggrave le mécontentement par un scandale, qui porte à la cause brahmoïste un coup terrible et peut-être fatal. C'est à cette période, — très courte, mais remplie, agitée et particulièrement importante, — que je dois me borner dans ce chapitre. Je dirai d'abord brièvement quels furent à cette époque les sentiments et les efforts du réformateur bengalais; je raconterai ensuite les péripéties et le résultat immédiat du mariage de sa fille aînée.

Pour nous renseigner sur les sentiments de K. C. Sen, nous recourrons à ses discours, à ses actes, à l'état de l'Eglise ou plutôt de la fédération d'Eglises dont il est l'inspirateur constant, l'autorité vivante. Rarement, en effet, la vie spirituelle d'un homme s'est reflétée aussi fidèlement, avec ses particularités et ses fluctuations, dans une grande communauté; plus fréquemment sans doute, mais trop rarement encore, on a constaté chez un homme autant d'harmonie entre la parole et l'action, les croyances et la conduite. Cela vient de ce que, loin d'avoir comme nous appris et reçu sa religion, Keshoub l'a découverte, conquise, élaborée. Ses doctrines, librement choisies au moment où il en éprouvait le besoin, sont ainsi le produit de ses expériences, la forme intellectuelle de sa vie intérieure. Les détails mêmes de l'organisation du Bâratbarsya Somadj et les cérémonies qu'il introduit dans le culte de cette association nous révèlent, de période en période, les préoccupations et les émotions dominantes de son esprit à la fois passionné et mobile, persévérant et progressif, logique et créateur.

Avant de pénétrer plus avant dans le cœur de Keshoub, rappelons les traits fondamentaux de la religion qu'il professe, avec tous les brahmos.

Il est spiritualiste, par conséquent opposé à

l'idolâtrie, ainsi qu'à toute valeur accordée, dans le culte, à des éléments matériels.

Il est monothéiste. Il adore le Dieu unique, personnel et vivant, un Dieu qui, quant à ses attributs essentiels, se confond avec le Dieu des chrétiens. Il répudie donc également le polythéisme et le panthéisme, ces deux erreurs fondamentales des Hindous.

Il est éclectique. Il s'efforce de prendre à toutes les grandes religions ce qu'elles ont de vrai, de bon, de beau.

Il est universaliste ou catholique. Il ouvre sa communauté aux hommes et aux femmes de toute nation, de toute langue et de toute couleur.

Il est apostolique. Non seulement il a un tempérament d'apôtre, mais dès le début de sa carrière il s'est entouré de compagnons de son âge, et ces amis une fois préparés à une pareille tâche, il les établit missionnaires du brahmoïsme, en leur conférant l'apostolat.

Il est ascétique. Il a renoncé à toute perspective de fortune, à tout gain assuré. Ses apôtres, à son exemple, se condamnent à la pauvreté, et, comme les officiers salutistes, trouvent dans cette faiblesse même une arme puissante pour la conquête spirituelle des peuples.

Cet ascétisme, Keshoub le tient directement de Jésus. Il nous reste à voir de plus près quel rap-

port unit notre héros au divin fondateur du christianisme. Il commence à s'expliquer là-dessus en 1866, dans une conférence intitulée : *Jésus-Christ, l'Europe et l'Asie*. Le Ministre de Calcutta sait admirablement rapprocher Jésus de ses compatriotes, le leur faire apprécier et aimer. Il leur montre en lui un fils de l'Asie, un prophète qui, en honorant l'espèce humaine, a spécialement glorifié la race asiatique. « Envoyé, dit-il, par la Providence pour réformer et régénérer l'humanité, le Christ reçut d'en haut la sagesse et la puissance nécessaires pour cette grande mission. » Dans son admiration, Keshoub va jusqu'à s'écrier : « En vérité, Jésus était au-dessus de l'humanité ordinaire ! »

On croit déjà que Keshoub s'apprête à passer au christianisme : il n'en est rien. Cinq mois plus tard, il le fait bien voir dans son discours sur *les Grands hommes*¹. Il s'y prononce contre ce que nous appelons l'incarnation, quand nous appliquons ce terme à Jésus-Christ. Il admet non pas « Dieu fait homme », mais simplement « Dieu dans l'homme, Dieu manifesté dans l'humanité. » — « Les grands hommes, ajoute-t-il,

¹ Cette conférence fut donnée dans le *Town Hall* de Calcutta. « Pour la première fois, dit P. C. Mozoumdar, il apparaissait dans notre principal édifice municipal, où tant de milliers de personnes entendirent dès lors ses discours annuels. »

sont au-dessus de l'humanité habituelle. Nous voyons en eux une étrange et mystérieuse combinaison de la nature terrestre et de la nature céleste. Ils sont, à la fois, humains et divins. Il est aisé de distinguer un grand homme ; il est malaisé de le comprendre. »

C'est assez clair. Quelque divin qu'il soit, Jésus est rangé parmi les sages, les législateurs, les prophètes, les initiateurs religieux ; peut-être en est-il le plus saint et le plus génial : il n'est pas le Messie, le Maître, le Rédempteur que nous présentent les Evangiles synoptiques, le Verbe du prologue de Jean.

Plus les Anglais ont eu de joie à l'idée de la prochaine « conversion » de l'Acharya, plus leur déception est amère. Ils l'accusent alors de faire un pas en arrière dans la crainte de perdre sa popularité. Il dédaigne de se défendre, et pendant treize années, — sauf dans son séjour en Angleterre, — ne reparle publiquement ni de Jésus ni des grands hommes.

A propos de sa conférence sur *Jésus-Christ*, Keshoub donne à son ami Protab C. Mozoumdar d'intéressantes explications. « A moins, dit-il, que je puisse en quelque mesure vivre Jésus, je ne suis pas capable de parler de Jésus. Je ne saurais non plus entreprendre de prêcher Jésus à mes concitoyens avant d'être pleinement per-

suadé que l'heure est venue pour une pareille prédication. En d'autres termes, je dois être préparé et notre génération doit être préparée pour que je puisse brandir l'épée que ce prophète inspiré a apportée avec lui dans le monde. J'ai, cela va sans dire, mes idées particulières sur le Christ, mais je ne suis pas tenu de les exprimer en toute forme jusqu'à ce que les circonstances du pays, graduellement modifiées, les fassent sortir de mon esprit. Jésus est identique avec le sacrifice de soi, et, comme il a vécu et prêché dans la plénitude des temps, il doit aussi être prêché dans la plénitude des temps. Plus il y aura dans l'Inde le besoin et la réalité du sacrifice, plus Jésus y trouvera un *home*. J'attends donc patiemment, espérant que je me développerai avec le siècle et la nation, et que l'esprit de sacrifice du Christ se développera en nous. »

Le réformateur était en ce moment sous le charme du brillant ouvrage du professeur Seeley : *Ecce Homo*¹. Mais, après avoir beaucoup admiré ce livre, il cessa d'en parler, et considéra le Christ d'un point de vue différent, en rapport avec

¹ La sensation que ce livre a faite en Angleterre peut être comparée à celle que la *Vie de Jésus*, de M. Renan, a produite en France. Son auteur, d'abord inconnu, qui ne donnait pas sa conclusion, s'est prononcé plus tard dans un ouvrage intitulé : *Natural Religion*.

l'idéal religieux des peuples orientaux, et qui convenait mieux soit à son propre génie, soit à ses expériences spirituelles.

Nous aurons à revenir sur l'importance extrême qu'il attachait au rôle des prophètes et des hommes inspirés. Cette tendance perça déjà lors du réveil que sa prédication fit éclater à Monghyr. Dans leur gratitude et leur naïf enthousiasme, les nouveaux convertis le comparaient à Chaitanya, à Gautama, aux plus puissants hommes de Dieu ; le rapprochaient du Christ, voyant en eux le fils aîné et le fils cadet du Père céleste ; l'appelaient Maître, Seigneur et Sauveur ; avaient des visions à son sujet ; se prosternaient à ses pieds et le célébraient par des cantiques.

Keshoub fut peut-être trop indulgent pour ces extravagances, qui sans doute ne l'enivrèrent point, qui bien plutôt l'embarrassaient et l'humiliaient, mais qu'il ne voulut pas réprimer brusquement, de peur de nuire à la piété de ces simples et chaleureux néophytes. Un pareil accueil dans une ville bengalaise lui parut même un encouragement providentiel, une preuve que son heure était venue, sa mission reconnue et consacrée. Restant lui-même très modeste et faisant remonter à Dieu toute gloire, il ne songea pas un instant que ses partisans courussent le danger de lui accorder les honneurs divins ; il donna

cependant à entendre que cette exaltation pouvait être mal interprétée.

C'est ce qui eut lieu. Un certain nombre de brahmos, très choqués de voir le « culte des héros », — caractère habituel des religions orientales, — faire son apparition dans leur Eglise, exagérèrent la gravité du fait, se plaignirent dans les journaux, émurent l'opinion publique. Il y eut dès ce moment, au sein du Brahmo Somadj de l'Inde, deux courants toujours plus marqués, qui devaient finir par se séparer tout à fait : l'un poussant à vénérer à l'excès K. C. Sen, à le traiter à peu près en pape infaillible ; l'autre tendant à le déprécier, à suspecter ses motifs, à contester les droits de son ministère. Quel fut le premier résultat de ce dissentiment ? Le Ministre, à son tour, réserva au parti docile et respectueux les témoignages de sa confiance, accusant de rationalisme et d'incrédulité le parti récalcitrant. C'était fâcheux, mais bien naturel et presque inévitable.

Il est juste d'ailleurs de mettre en regard de cette critique le témoignage suivant de Max Müller : « Comme tous les grands hommes, Kes-houb Chander Sen avait de chauds amis et des ennemis acharnés. Il était fier des uns et des autres ; et, quoiqu'il fût persuadé de la grandeur de l'œuvre qui lui était confiée, et qu'il eût parfaite-

ment conscience de sa valeur et de sa dignité propres, il protestait bien plus fréquemment contre la louange exagérée que contre le blâme immérité. »

On comprendra mieux encore l'autorité ou du moins l'indépendance à laquelle Keshoub prétendait, quand on connaîtra sa doctrine de l'*Adesh*, c'est-à-dire du commandement divin ou de l'inspiration.

Nous limitons d'ordinaire l'inspiration divine, — et en cela nous avons tort, — aux porteurs de l'antique révélation conservée dans nos livres saints. K. C. Sen lui assigne un domaine beaucoup plus vaste, soit dans l'espace, soit dans le temps. Il l'attribue aux auteurs de toutes les Bibles, aux prophètes des religions les plus différentes ; il la tient, en outre, pour une loi perpétuelle du gouvernement des êtres moraux. Quand nous demandons sa lumière, Dieu se plaît à nous l'accorder, à nous manifester sa volonté : cette réponse d'en haut, c'est l'*adesh*.

« La prière et l'inspiration sont les deux extrémités de l'axe autour duquel se meut la vie spirituelle de l'homme. Elles forment les deux côtés d'un seul et même acte. »

« La voix de Dieu est une claire communication de sagesse, une influence vivifiante, une impulsion décisive, une étrange combinaison d'évé

nements d'où ressort pour nous une leçon dont nous avons besoin ; c'est, par exemple, le soudain réveil de l'âme tout entière au sentiment d'un devoir spécial, ou l'intelligence de signes et d'avertissements qui nous sont adressés par la nature. » — « O Seigneur, la conscience est évidemment ta voix. »

Jusqu'ici ce n'est assurément que de l'excellente mystique, qu'on ne saurait condamner sur le terrain de la foi en un Dieu vivant. Mais, quelque vraie que soit cette théorie, il est dangereux de l'exagérer ; aussi lui donnons-nous pour contre-poids l'autorité de l'Evangile écrit. Même avec cette norme extérieure, et bien plus encore sans elle, il est facile au fidèle de mettre sur le compte de Dieu tous les mouvements intérieurs dont il est agité. Nous aurons l'occasion de nous demander si Keshoub ne heurte pas plus tard contre cet écueil, que nous entrevoyons déjà sous les paroles suivantes, d'ailleurs si belles :

« Par l'inspiration, l'homme de Dieu sent sa propre personnalité faire place à la vie divine. Le vieil homme meurt et disparaît ; c'est un homme régénéré qui lui succède. Mais l'inspiration va plus loin : non contente de dépouiller le vieil homme et de revêtir l'homme nouveau, l'âme alors *aspire à revêtir la divinité*. Oui, je le déclare avec l'humilité la plus profonde, nous pou-

vons revêtir la divinité. Cela a lieu quand notre *moi* est totalement absorbé dans la conscience divine, quand nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes, quand nos pensées, nos paroles, nos actions, sont toutes pénétrées du souffle de l'Esprit saint. C'est le spectacle que nous présentent les grands prophètes des anciens jours : ils se sentaient forts de la force de Dieu, purs de sa pureté ; c'est à lui qu'ils faisaient remonter tout honneur et toute gloire. »

Vous vous souvenez, ami lecteur, du moment où la piété de l'Acharya descendit de sa tête à son cœur : ce progrès s'accomplit sous l'influence d'une doctrine ou, si vous préférez, d'une expérience de Chaitanya, réformateur hindou du seizième siècle. Je veux parler d'un *amour de Dieu*, d'une passion sainte connue d'ancienne date sous le nom de *Bacti*. Le récit suivant de la plume de Keshoub vous en donnera quelque idée.

« Au début de ma carrière, je n'avais pas d'amour pour Dieu ; à vrai dire, je ne ressentais guère d'amour ni de passion d'aucune sorte. J'avais la foi, la conscience, l'ascétisme, lorsque je descendis dans l'arène de l'action. Quelque précieux et rares que soient ces dons, ils ne laissent pas d'être secs. Les sables du désert volaient de tous côtés autour de moi. Où trouver

une eau rafraîchissante ? J'avais la satisfaction de la conscience, mais non la joie de l'amour. Je n'avais pas même l'espérance d'entrer dans la compagnie des joyeux adorateurs. Quelques amis avaient beau me donner le titre de Brahmananda (Celui qui s'égaie en Dieu), je sentais que je n'en étais point digne. Livré sans cesse à mes préoccupations austères, je me disais : « Renonce à ceci, abandonne cela, mortifie tes sens, déploie ton énergie, prêche le monothéisme, combats l'idolâtrie. » Avec cela, je n'avais pas encore goûté la douceur de la vraie paix, le nectar de l'amour de Dieu. Je levais mes yeux vers le Père, mais la demeure de la Mère, le sanctuaire le plus intime ne m'avait pas été ouvert, et nul ne savait alors m'en montrer le chemin. A cette époque, aucune poésie ne fleurissait en mon cœur, où tout était dur et aride... Mais dès que le moindre sentiment de *bacti* s'y manifesta, je fus conduit devant l'autel du Dieu d'amour. Alors s'accomplit un grand changement : j'obtins ce qui jusque-là m'avait manqué. Maintenant je ne saurais dire ce qui prédomine en moi : la conscience ou le *bacti*, l'ascétisme ou la joie. Je sens que l'amour est devenu ma nature. »

Quelle est cette *Mère* que K. C. Sen place au-dessus du Père céleste ? Retournerait-il au polythéisme, en associant au Dieu unique des brah-

mos une déesse quelconque? Vous pourriez le craindre, surtout en sachant que c'est bien à l'hindouisme qu'il emprunte cette expression. Cette crainte pourtant serait chimérique. Keshoub veut simplement relever, en la personnifiant, une face de la nature divine. Dieu est, à ses yeux, l'idéal de la femme en même temps que l'idéal de l'homme; son être réunit, à leur plus haute puissance, les deux sexes séparés dans l'humanité; nous devons par conséquent adorer en lui aussi bien la Mère miséricordieuse et tendre que le Père juste et tout-puissant¹.

En faisant du culte rendu à la maternité de Dieu un trait essentiel de sa réforme, en cédant ainsi, même sans infidélité, à l'influence hindoue, le Ministre s'attira la désapprobation de ses amis européens; il vit en revanche sa popularité s'en accroître au milieu de ses compatriotes.

Pour être chronologiquement exact, je dois ajouter que cette doctrine de la Mère suprême, dont j'ai été conduit à parler à propos de l'introduction du bacti, ne s'est accentuée que quelques années plus tard dans l'esprit de K. C. Sen. J'en dirai autant d'une autre doctrine, d'une pratique spirituelle du plus haut intérêt, — le *Yoga*, — qui se rattache également au « mouvement du bacti, »

¹ Voir *Appendice*, Note III.

comme on désigne la période à laquelle nous sommes arrivés. Le yoga n'atteignant son point culminant que tout à la fin de la vie de Keshoub, j'attendrai ce moment-là pour le faire connaître.

Pour en revenir au bakti lui-même, et donner une idée plus complète du service que Keshoub rendit à la cause théiste en réalisant et propageant cet état d'âme, je me borne à reproduire, en français, le jugement de miss Collet¹ :

« Les premières phases du Brahmo Somadj furent marquées par le sérieux de la pensée plutôt que par la vivacité du sentiment. La piété de Ram Mohoun Roy était profonde et tranquille ; les enseignements de Débendra Nath Tagore respiraient une haute et méditative spiritualité, qui semble avoir exercé sur ses disciples une influence très salubre. Mais chez aucun de ces deux *leaders* nous ne remarquons un développement quelque peu proéminent du côté augustinien de la religion : profond sentiment du péché, besoin de régénération, ardente soif de Dieu comme Sauveur et Consolateur. Selon toute apparence, cet élément fut importé dans le Brahmo Somadj par K. C. Sen, et manifesta sa puissance lorsque le schisme de 1865 eut déchiré la jeune Eglise, jetant les brahmos progressifs au milieu de per-

¹ *The Bhakti Movement*, dans le *Brahmo Year-Book for 1877*, p. 17.

plexités de toute espèce, comme une faible barque livrée aux flots tumultueux de l'océan. Leur religion avait perdu son appui extérieur, on ridiculisait leur témérité, de tous côtés l'affliction et l'angoisse les assaillaient ; la plupart d'entre eux étaient reniés par leurs familles. A cette heure si sombre, c'est la prière qui leur apporta les premiers rayons de lumière. En s'unissant de tout leur cœur à Dieu, ces hommes si gravement éprouvés et troublés se sentirent rassurés et vivifiés en leur esprit. Cette communion grandit et se développa au point de transformer toute leur manière de voir, et d'imprimer au brahmoïsme lui-même un caractère plus marqué de largeur et d'élévation. »

« Il est hors de doute que le *mouvement du bacti* fit jaillir dans l'âme des théistes de l'Inde les plus profondes sources de la vie religieuse, et que ce réveil spirituel, éclatant à ce moment précis, sauva le parti progressif, et par là le Brahmo Somadj tout entier, d'une dissolution finale. Il était dans la nature des choses qu'un mouvement aussi passionnel, au sein d'une race aussi impressionnable, eût ses excès, son côté faible ; mais ses extravagances accidentelles ont bientôt disparu, tandis que ce qu'il avait de bon demeure et fructifie. »

On peut apprécier diversement les emprunts faits par Keshoub à la religion nationale, dans la période où nous sommes parvenus ; mais on est, en tous cas, forcé de constater un changement dans la direction de son activité. Après avoir consacré, pendant cinq années, le meilleur de son temps aux questions sociales, il les laisse de nouveau sur le second plan, pour travailler plus énergiquement à l'édification de son troupeau.

Accuserons-nous l'Acharya de versatilité ? Ce serait oublier que sa mission était avant tout religieuse ; qu'il se sentait appelé à instituer, comme il le disait, une « religion de la vie » par opposition aux religions dogmatiques ou cérémonielles ; qu'il devait par conséquent faire passer la spiritualité des brahmos avant les réformes sociales, quelque importantes qu'elles fussent. Or il se rendit compte que ces perpétuelles préoccupations, ces absorbantes luttes d'ordre extérieur attiédisaient la dévotion de ses plus fidèles partisans et menaçaient de mondanser son Eglise. En pasteur vigilant, il s'efforça dès lors de ranimer cette piété, qui ne pouvait le satisfaire qu'en conservant un très haut degré de ferveur.

Péniblement affecté par l'alanguissement dont ses yeux perspicaces découvraient les signes autour de lui, K. C. Sen retomba tout à coup dans son ancienne mélancolie. Taciturne, impénétra-

ble, on le voyait parfois passer toute une journée assis sur une chaise de bois, à raccommoder de vieux vêtements. Il s'imposa même pendant quelque temps la fatigue et l'ennui de préparer ses modestes repas. Sa famille s'inquiétait; ses amis attendaient quelque nouvelle évolution.

C'est alors, en effet, que commença, sous son impulsion, une phase d'austérités qui fut comme la suite du bacti, et à laquelle on donna le nom de *mouvement du Vairagya* (1875). Ce terme de *Vairagya*¹, dont la meilleure traduction serait *détachement* dans le sens catholique, est ordinairement rendu par *ascétisme*. Fidèle au vœu qu'il avait fait de trouver dans le Brahmo Somadj une religion vivante, Keshoub voulut y combattre l'esprit profane et charnel par une discipline rigide, dont il donna le premier l'exemple. Les missionnaires furent soumis à une stricte pauvreté; ils eurent à cuire, au moins une fois par jour, leur frugale nourriture; le temps qu'ils consacraient aux exercices religieux fut sensiblement prolongé; ils durent célébrer des vigiles au milieu de la nuit. De mois en mois, ces innovations se précisaient et prenaient une plus grande importance.

¹ Ou *Bairagya*.

De divers côtés, on s'émut de pratiques dont théistes et protestants sont si peu coutumiers. Voici comment Keshoub répondit, par une lettre particulière, à une protestation de sa correspondante miss Collet: « On a grandement exagéré nos mortifications. Si vous veniez nous voir, vous seriez surprise de trouver combien nous avons peu de cette sorte d'ascétisme qui a provoqué tant d'anxiété et de crainte dans le cœur de nos amis anglais. Si nous ressemblions aux catholiques romains et aux ermites hindous, nous mériterions les sévères critiques qu'on nous adresse. Mais il n'en est rien, comme en peuvent témoigner ici les personnes qui connaissent les faits. Je ne veux toutefois point vous dissimuler que j'aime l'ascétisme et veux l'encourager. Mais mon ascétisme n'est pas l'ascétisme ordinaire. Vous me connaissez assez, mon amie, pour savoir que j'ai toujours cherché à harmoniser dans ma vie les divers éléments de la foi et du bien moral. J'ai fréquemment failli, mais ma devise est *Harmonie*. Ma vie et mes enseignements sont une lutte continuelle en faveur de cette règle d'or. Energie, philanthropie, méditation, travail, sacrifice de soi-même, culture intellectuelle, amour domestique et social, — tout cela est amalgamé dans mon ascétisme. Mais, me demanderez-vous, pourquoi cette explosion de zèle ascétique en ce

moment-ci ? Elle est nécessaire : voilà ma seule réponse. La Providence a indiqué ce remède pour certains maux dont souffre actuellement le Somadj. Un peu d'ascétisme est indispensable comme antidote. Combien de temps et sous quelles formes nos gens en auront-ils besoin ? Celui-là seul le sait par qui nous voulons toujours nous laisser diriger. »

Ces explications étaient rassurantes. Sans doute elles seraient insuffisantes pour convaincre nos Eglises réformées de l'utilité d'un ascétisme quelconque, même volontaire et modéré. En tout cas, la discipline brahmoïste dont nous parlons ici n'a point été instituée dans une intention de propre justice : destinée à soumettre la chair et à réveiller l'esprit, elle paraît être restée fidèle à ce but et avoir porté de bons fruits.

Mais K. C. Sen alla plus loin. Il établit une classification des brahmos désireux de développer en eux l'un des éléments principaux de la piété, et d'arriver ainsi, dans l'une ou l'autre de ces branches, à une perfection relative. Il y eut quatre ordres ou sections : 1^o *yoga*, communion intense et contemplative avec l'Esprit divin ; 2^o *bacti*, amour pour Dieu ; 3^o *gyan*, pensée, étude, recherche ; 4^o *shaba*, service du prochain. Chacun de ces ordres avait deux degrés : le novice ou initié, et le « parvenu ; » ce dernier grade, réservé

à ceux qui avaient acquis dans leur département une certaine maîtrise, correspondait plus ou moins à notre doctorat et conférait un ministère.

On pouvait craindre que de ces germes, fort innocents à mon avis, sortissent tôt ou tard la notion d'un clergé et une hiérarchie. Ce qui est certain, c'est que le réformateur, développant son Eglise sous l'influence du christianisme, du mahométisme et des traditions hindoues, se séparait toujours plus de l'ancien brahmoïsme. Aussi Débendra Nath et ses partisans, suivis, il faut le dire, par une partie du troupeau de Keshoub, se plainquirent-ils amèrement de cette nouvelle ligne de conduite.

M. le comte Goblet d'Alviella paraît leur donner raison. « Une preuve du péril qui menaçait le Brahmo Somadj de l'Inde, c'est que les deux premières sections, où dominait l'esprit contemplatif, absorbèrent immédiatement toute l'activité de la congrégation au détriment des études philosophiques ou littéraires et des institutions de réforme sociale. Dès 1876, Keshoub interrompt ses conférences publiques, et passe la majeure partie de son temps dans un jardin des environs de Calcutta pour s'y livrer à la contemplation et à la prière avec ses principaux disciples, assis, pendant des heures entières, à l'ombre des arbres, sur des nattes ou sur des peaux de tigre. »

Remarquons cependant que, durant cette retraite, K. C. Sen travaillait à fonder, dans le cœur du quartier natif de Calcutta, une salle publique « pour favoriser les rapports littéraires et sociaux parmi toutes les classes de la communauté. » Il réussit, en effet, à construire l'*Albert Hall*, qui coûta près de 30 000 roupies (63 000 francs). Grâce aux services que devait rendre cet édifice et à la réputation de Keshoub, les dons affluèrent de toutes parts. Le gouvernement du Bengale contribua pour 5 000 roupies, un maharadja pour 8 000. Le réformateur avançait ainsi dans la voie qu'il s'était tracée, excitant d'un côté des défiances et des protestations toujours plus vives, de l'autre une sympathie, un respect, un enthousiasme qui, chez quelques-uns, allait presque jusqu'à l'adoration, lorsqu'un événement inattendu, je pourrais dire une faute qu'il commit, vint exercer une influence profonde et funeste sur la fin de sa carrière et sur la destinée du Brahmo Somadj. Je veux parler du mariage de Couch Béhar. Ce sont les incidents, fort compliqués et fort controversés, de cette malheureuse affaire que je désire maintenant résumer.

Au commencement de 1878, la reine douairière de Couch Béhar, Etat de 532 000 âmes situé au pied de l'Himalaya, demanda à K. C. Sen la main

de sa fille aînée, Srimati Souniti, pour son petit-fils, le maharadja Nripender Naraïn. Ce jeune homme, orphelin de bonne heure et élevé sous la tutelle du gouvernement britannique, était intelligent et honorable ; il prouvait d'ailleurs son libéralisme en foulant aux pieds, pour se marier selon son cœur, les préjugés de caste et de rang auxquels sa famille avait toujours été soumise.

Une pareille proposition était, cela se conçoit, des plus flatteuses pour le Ministre ; en outre, — et ceci le touchait davantage, — elle devait lui faire concevoir de brillantes espérances pour le succès de la cause théiste. Cette alliance avait pourtant plusieurs inconvénients, probables ou certains, dont la gravité sautait aux yeux.

Tout d'abord la noce serait polythéiste. Il fallait s'y attendre. En effet, l'Acte III de 1872 ne s'appliquant ni à l'Etat tributaire de Couch Béhar ni à la personne du maharadja, le mariage, pour être valable, devait être célébré selon les formes du pays.

En second lieu, les jeunes gens qu'il s'agissait d'unir n'avaient encore que quinze et treize ans ; ils étaient donc tous deux au-dessous de l'époque fixée par la nouvelle loi pour le commencement de l'âge nubile.

Enfin, la polygamie étant en usage depuis le passé le plus reculé dans la dynastie de Couch

Béhar, il était à craindre que le maharadja, en dépit des intentions qu'il manifestait en ce moment-là, ne fût tôt ou tard entraîné à suivre l'exemple de ses ancêtres.

A la nouvelle des pourparlers, une violente agitation se répandit parmi les brahmos. Une multitude de protestations, les unes personnelles, les autres collectives, furent adressées au réformateur. « En huit jours, il n'en reçut pas moins de quarante-quatre, l'une signée par vingt-trois de ses principaux disciples de la capitale, une autre par les étudiants de Calcutta, une troisième par les dames brahmoïstes ; trente au moins venaient de différentes congrégations provinciales. »¹

Une controverse passionnée s'engagea entre les partisans du mariage royal, ayant pour organe l'*Indian Mirror*, et les opposants ou *protestants*, qui fondèrent à cette occasion trois journaux, deux en bengali et l'autre en anglais (le *Brahmo Public Opinion*).

K. C. Sen ne prit aucune part directe à cette lutte ; il ne voulut ni donner les explications qu'on lui demandait, ni lire les accusations qui pleuvaient contre lui. Aussi miss Collet lui reproche-t-elle d'avoir, dans toute cette affaire, complètement ignoré la vraie situation.

¹ GOBLET D'ALVIELLA.

Il prit cependant toutes les précautions imaginables pour prévenir ou atténuer les résultats fâcheux que la plupart des brahmos attendaient du mariage projeté. Son consentement fut subordonné aux conditions suivantes :

1° Le maharadja adhèrera par écrit au théisme.

2° La noce sera célébrée suivant les rites du Bâratbarsya Somadj.

3° La cérémonie nuptiale aura lieu lorsque les jeunes gens seront parvenus à leur majorité. Si toutefois on ne peut la retarder jusque-là, elle ne sera provisoirement qu'une pure formalité, la consommation du mariage étant renvoyée au retour d'une visite prolongée que le jeune prince doit faire en Europe.

Ces conditions furent acceptées sans peine. Mais, comme on pouvait le prévoir, les représentants du maharadja exigèrent qu'il fût marié avant son départ pour l'Angleterre. Déjà les détails de la noce avaient été fixés d'un commun accord ; le maharadja avait signé sa profession de foi brahmoïste, et l'on n'avait aucune raison de suspecter sa sincérité. Mais on avait compté sans la mauvaise foi des rusés païens qui l'entouraient.

Aussi quelle ne fut pas la déception de Keshoub, lorsque deux télégrammes successifs de Couch Béhar le prévinrent que le mariage ne serait pas

célébré d'après le formulaire brahmoïste. Et, notez ce point, la seconde de ces dépêches parvint à Calcutta le jour même ¹ où la fiancée devait se mettre en route, avec son père et une suite nombreuse, pour le territoire du maharadja.

Jamais l'Acharya ne s'était trouvé dans une position aussi critique. Il protesta immédiatement par le télégraphe contre ces messages inattendus et injustifiables, qui dénotaient le triomphe du parti orthodoxe sur le parti réformateur à la cour de Couch Béhar. Ses yeux commençaient à s'ouvrir ; mais ou il ne comprit pas toute la portée de ce brusque changement d'attitude, ou il n'eut pas le courage de sacrifier tout d'un coup, au prix de sérieux inconvénients, des perspectives si tendrement caressées. D'ailleurs on lui laissait à peine quelques instants de réflexion. En vain essaya-t-il de décommander pour ce jour-là le train spécial par lequel il devait partir : on répondit que la chose était impossible. Pris ainsi au dépourvu, angoissé, ahuri, mais se flattant encore de faire respecter les engagements, il se mit en route pour cette funeste entreprise.

Une troupe de cipayes à l'uniforme rouge escortèrent jusqu'à la station de Calcutta le riche palanquin où se trouvait la fiancée. Le train qui

¹ Le 25 février 1878.

l'emmena était orné de fleurs ; la foule en salua le départ par de grands cris de joie. Quel contraste entre cette splendeur, cet air de fête, cette allégresse publique, et les sombres pensées qui remplissaient l'âme du Ministre !

Les craintes qu'il a conçues à la réception des télégrammes ne sont, hélas ! que trop confirmées par l'accueil glacé et peu respectueux qui lui est fait à Couch Béhar, et par la façon cavalière dont on répond à ses justes réclamations. Se sentant pris dans un piège, Keshoub lutte en désespéré ; mais il est sur le terrain de ses adversaires et se trouve accablé par le nombre. Un moment, exaspéré par les absurdes exigences des pandits, il se décide à renoncer à cette fatale alliance, en dépit de l'affreux scandale que produira cette rupture. Il est trop tard ! On ne lui rendra pas sa fille à moins qu'il ne rembourse les premières dépenses de la noce, s'élevant, lui dit-on, à *trois cent quinze mille francs*¹. Où prendrait-il pareille somme ?

Les *ranies*, princesses de la race royale, se montrent particulièrement intolérantes. Voici les conditions qu'elles posent : on ne fera point usage

¹ Plus tard, pour couvrir les frais que ce mariage lui avait coûté, Keshoub reçut de l'Etat de Couch Béhar dix mille roupies, dont il rendit quinze cents. Je rappelle que la roupie vaut 2 fr. 10.

de la liturgie des brahmos ; Keshoub, ayant perdu sa caste par le fait de son voyage en Angleterre, ne sera pas admis pour la célébration du mariage dans l'enceinte consacrée selon les rites hindous ; les brahmanes ornés du cordon symbolique seront seuls autorisés à officier ; enfin les deux époux offriront le *homa*, sacrifice du feu. Ces prétentions sont iniques, révoltantes : l'Acharya néanmoins n'est pas en état de les repousser. Il doit céder sur plusieurs points ; encore l'arrangement auquel on s'arrête ne serait-il pas conclu sans la médiation du représentant de l'autorité britannique. Plusieurs jours ont été employés à ces pénibles discussions. Il est deux heures du matin, le six mars 1878, quand se terminent les derniers pourparlers, qui se sont prolongés sans interruption depuis l'aube du jour précédent.

Les cérémonies du mariage commencent sans retard. Lorsqu'il s'agit de conduire la jeune épouse à l'autel, le Ministre a l'humiliation de se voir remplacé dans son rôle de père par son frère, qui n'a pas été expulsé, comme lui, de sa caste. On s'est entendu sur ce point ; mais les brahmines remportent une autre victoire en dépit de la convention. Ils ont apporté et refusent de faire disparaître des jarres d'eau, à moitié cachées par des feuilles de bananier, et certains piliers enveloppés de drap rouge. Ce sont, paraît-il, des em-

blèmes de Hour et de Gouri, divinités tutélaires des mariages hindous. Ces idoles, que nul sans doute n'adore en cet instant, n'en donnent pas moins une apparence païenne à toute la cérémonie. Les prêtres orthodoxes lisent la liturgie hindoue, expurgée suivant l'entente préalable. Le *cortège de la fiancée* est dispensé de participer aux rites idolâtres : ainsi le *homa* est célébré *après* la cérémonie nuptiale et *sans l'épouse*, en présence du maharadja. Les vœux mêmes qui doivent les lier sont prononcés par les deux époux *après* le mariage officiel.

Grâce à ces compromis étranges, tout va tant bien que mal jusqu'au moment où Keshoub et ses amis veulent lire le formulaire brahmoïste. Les fanatiques idôlâtres ne peuvent alors plus contenir leur rage. Leurs clameurs, le bruit assourdissant de leurs instruments nationaux et surtout des tam-tams, couvrant la voix des adorateurs du vrai Dieu, changent cette partie si solennelle du service en scène de désordre et de profanation.

Ainsi se termina cette cérémonie, qui mettait aux prises, en essayant de les allier, deux religions, deux civilisations radicalement différentes.

Comme vous devez le penser, cet amalgame de paganisme et de spiritualisme ne satisfait personne. Mais, en somme, ce mariage royal était-il

hindou? était-il brahmoïste? Les deux points de vue pouvaient se soutenir, la vérité se trouvant entre les deux. Par malheur, le député-commissaire du gouvernement anglais, dans un rapport officiel envoyé aux journaux, eut le droit de dire qu'il avait assisté à un mariage hindou. Cette manière de voir, qui n'était juste que sur le terrain de la légalité, prévalut dans le grand public.

Mais des questions plus délicates encore se dressent devant nous : Comment devons-nous apprécier la conduite de Keshoub Chander Sen en cette occurrence? Et d'abord par quels mobiles s'est-il laissé déterminer?

L'appât des richesses et des grandeurs aurait-il triomphé de ses principes? Sans doute, il n'était point insensible à l'idée de faire de sa fille une reine. L'alliance de sa famille avec un maharadja devait lui apparaître comme un immense honneur et une source de puissance. Mais son rare désintéressement, sa haute spiritualité avant et après cette affaire ne nous permet pas de l'accuser d'être devenu tout à coup un vulgaire ambitieux. Aussi le *Brahmo Public Opinion*, un des journaux fondés pour le combattre, lui a-t-il rendu ce témoignage décisif : « Tout le public brahmoïste estime que Babou K. C. Sen est tombé dans une grave erreur, mais nul n'a jamais attri-

bué son action à un motif bas et déshonorant. »

Il serait plus naturel de supposer qu'il fut influencé par le désir, fort légitime, de pousser le jeune souverain dans la voie des réformes religieuses et sociales, de faire de son gendre et de sa fille aînée les régénérateurs du Couch Béhar, ce qui eût été un pas de géant vers la réalisation de ses projets à l'égard de toute la péninsule indienne. Cet espoir généreux et grandiose a certainement pesé d'un grand poids dans la balance ; mais, selon toute probabilité, il ne l'aurait pas emporté sur les graves raisons accumulées dans l'autre plateau, si à cet espoir n'était venu s'ajouter l'idée d'un ordre positif de Dieu.

Keshoub, — à en croire son biographe, — s'est décidé à donner sa fille au maharadja parce qu'il a vu la main de la Providence dans la proposition qui lui était faite. Il ne s'est pas demandé si cette alliance était la meilleure possible, si elle aurait d'heureux effets, si elle ne lui aliènerait pas l'esprit de ses partisans. Que doit-il faire ? Voilà pour lui toute la question ; et, mystique comme nous le connaissons, il attend du ciel la réponse. La voix intérieure lui affirme que ce mariage est voulu de Dieu : il obéit au dictamen de sa conscience. Dès lors l'opposition, les obstacles, rien ne l'arrête ; il suit avec sa fermeté habituelle le chemin qui lui est tracé d'en haut.

Le Ministre confirme cette explication, — qui me paraît être dans la logique de son caractère, — mais il la complète en y faisant une place au calcul des conséquences. « La spontanéité des ouvertures du gouvernement, dit-il, leur nature absolument inattendue, la perspective d'exercer une influence salubre sur toute la population d'un Etat natif, la sympathie mutuelle des deux jeunes gens, les nobles dispositions du maharadja, tout sert à m'affermir dans la conviction que ce mariage était vraiment providentiel. »

Cette conviction n'a pas été formée à la légère. Les négociations étant une fois interrompues, le Ministre ne tenta pas de les renouer. Quand on revint à la charge, il réfléchit, avec prières, pendant plusieurs semaines avant de donner une réponse définitive, malgré l'impatience du délégué chargé d'obtenir son consentement. Mais, dès qu'il se croit certain d'être dans la bonne voie, il marche par la foi, n'écoute ni les avis ni la raison, ne voit pas ce qui saute aux yeux de presque tous ses amis, manque de sagacité, de prudence, de bon sens, et se laisse battre comme un novice par les astucieux politiques de la cour de Couch Béhar.

Le nœud de toute cette affaire est donc dans la doctrine de l'*adesh* ou du commandement divin, dont nous touchons du doigt l'imminent et grave

danger. Keshoub a pris pour une infaillible inspiration d'en haut le jugement faillible de son propre esprit. Cette persuasion l'a aveuglé. Fort de la pureté de ses mobiles, comptant sur la bénédiction de Dieu, trop confiant d'ailleurs dans la puissance du maharadja et dans le secours de l'Angleterre, il s'est jeté tête baissée dans l'ancre du lion. Une fois arrivé à Couch Béhar, l'inextricable réseau des roueries païennes l'a réduit à l'impuissance ; ou plutôt il a fallu les efforts les plus douloureux de sa robuste volonté pour le préserver d'un démenti trop flagrant à ses principes les plus chers.

La première faute de Keshoub a été, si notre explication est juste, de ne pas admettre qu'il pût y avoir de différence entre son intime persuasion et la volonté même de Dieu. Cette faute, il est vrai, plutôt intellectuelle que morale, tient de bien près à une qualité qui est une des grandes conditions de la force, à cette assurance qu'ont tous les vrais prophètes d'être éclairés et conduits par la Divinité.

Le réformateur commit une seconde faute, — faute morale celle-ci, — lorsqu'il consentit à ce que les fiancés se mariassent tout de suite, au mépris de l'Acte III qu'il avait conquis au prix d'un si rude combat. On a beau objecter que la cérémonie de Couch Béhar ne fut pas un mariage réel,

mais en quelque sorte une promesse, un contrat solennel, il en est ainsi de tous les mariages d'enfants, ce qui n'a pas empêché Keshoub de les regarder comme une des grandes plaies de la société hindoue. Je sais bien que, ce fameux Acte III n'ayant pas force de loi dans l'Etat de Couch Béhar, il était difficile de le faire appliquer en cette circonstance ; mais le Ministre aurait dû faire de cette clause une condition *sine qua non* de son consentement. Si le maharadja était, comme il en avait l'air, sérieusement attaché soit à sa fiancée, soit au brahmoïsme, il n'avait qu'à déclarer sa résolution, et à attendre son retour d'Angleterre pour se marier en brahmo convaincu.

En cédant sur un point aussi capital, K. C. Sen fit évidemment un pas en arrière ; sans que ses dispositions eussent au fond changé, il se contredit publiquement, et se donna l'apparence de mettre plus de prix à une alliance glorieuse pour sa famille qu'aux réformes auxquelles il avait travaillé jusqu'alors. Se retrancher derrière un ordre divin pour s'exempter d'une loi dont il était l'inspirateur, c'était imiter Mahomet se faisant donner par un décret spécial d'Allah l'autorisation d'avoir plus de quatre épouses à la fois. Quel contraste entre cette défaillance des deux grands monothéistes et l'austère conséquence de

Jésus, qui, loin de s'accorder aucune dispense personnelle, pratiqua le premier l'héroïque morale qu'il enseignait, ne se distinguant de ses disciples que par une sainteté plus haute, un plus absolu dévouement !

Plus tard encore, avant son départ de Calcutta, quand il reçut les deux télégrammes, ou même à Couch Béhar, quand il eut de nouvelles preuves de la perfidie de cette cour superstitieuse, Kes-houb aurait dû, au prix des plus grands sacrifices, refuser toutes les concessions qui troublaient sa conscience, et que la conscience de la plupart des brahmos réprouvait avec tant d'énergie. Mais, nous l'avons vu, plus il s'était avancé, plus il lui devenait difficile de reculer ; ainsi, malgré sa force de volonté, il se trouva en quelque sorte contraint d'agir tout autrement qu'il n'en avait eu l'intention.

• Cette série de faiblesses coupables provenait, à ce qu'il me semble, de l'idée exagérée que le Ministre se faisait de son inspiration ; cette idée à son tour reposait sur le sentiment qu'il avait de sa remarquable personnalité. Seule cette supposition m'explique une conduite qui nous apparaît comme une tache dans la noble carrière du réformateur, et dont cependant nous ne le voyons jamais témoigner aucune repentance.

Tout en plaidant en faveur de K. C. Sen les

circonstances atténuantes, le comte Goblet d'Alviella rappelle avec beaucoup de justesse que, plus qu'un simple particulier, un chef d'école, en religion ou en politique, est tenu à une logique rigoureuse, à la conformité de sa vie privée avec sa profession de foi. « En violant, — ajoute-t-il, — dans sa propre famille, les règles qu'il avait préconisées à l'usage des autres, le réformateur, — qui s'était séparé de l'Adi Somadj avec tant d'éclat parce qu'on ne s'y montrait pas assez dégagé des traditions et des préjugés hindous, — avait commis une de ces inconséquences que la nécessité même ne suffit pas à justifier. »

Cette inconséquence, Keshoub la paya cher. S'il eut à passer par de véritables tortures pendant les pourparlers et la célébration du mariage, son supplice fut loin de finir avec cette triste journée. Jamais il n'avait été si déconfit et si abattu. Il sentait qu'il avait blessé au vif ses partisans, plusieurs même de ses collaborateurs les plus précieux. Sa popularité, déjà très compromise, pouvait être perdue sans retour. Aussi, le lendemain, faisait-il monter vers le ciel des prières et des cris déchirants.

L'opposition fut en effet formidable et aboutit à une seconde scission. Déjà, quand le mariage était imminent, trois assemblées de protestation avaient été convoquées à Calcutta. La troisième,

qui eut lieu à l'hôtel de ville et compta trois mille personnes, déclarait que Keshoub Chander Sen avait perdu ses droits à la confiance de la communauté, et nommait un comité de vingt et un membres pour veiller aux intérêts de la cause théiste et réorganiser le Brahmo Somadj de l'Inde.

Des pétitions dans le même sens arrivèrent en grand nombre. Sur 57 Somadjs qui exprimèrent leur opinion, il s'en trouva 50 pour blâmer la conduite de l'Acharya ; 26 allèrent jusqu'à réclamer sa destitution. En effet, le 21 mars 1878, après une quinzaine de jours extrêmement agités, un meeting déclara mettre fin aux fonctions de Keshoub comme Ministre du Brahma Mandir de Calcutta. Mais cette assemblée avait été tumultueuse, on ne s'était pas entendu sur la liste des assistants ayant voix délibérative, enfin Keshoub et ses défenseurs s'étaient retirés avant le vote ; en conséquence, les décisions de la majorité ne furent pas tenues pour valables par ceux qu'elles frappaient. En vain l'accusé, souffrant plus qu'on ne saurait dire de cette fausse position, voulait démissionner : ses amis l'en empêchèrent, provoquant ainsi les tristes scènes du dimanche suivant.

Ce jour-là, les *protestants* voulurent disposer du *védi* (chaire) du Ministre destitué en faveur d'un de leurs orateurs ; mais Keshoub les avait

prévenus, et, grâce à la police, il conserva pendant toute la journée la jouissance du Mandir. Les luttes du même genre qui viennent d'avoir lieu au sujet de l'église anglicane de Lausanne nous font comprendre combien il est délicat de prononcer entre les deux partis. Quoi qu'il en fût du droit strict, il y eut évidemment, à Calcutta, de la violence des deux côtés. Quant à la victoire tout extérieure que la minorité remporta le 24 mars à l'aide des agents de ville, elle eut pour résultat immédiat la sécession des protestants.

Dès le 4 avril, ils célébrèrent leur culte dans une maison particulière, et quittèrent bientôt après le Brahmo Somadj de l'Inde, dont Keshoub était encore le Secrétaire, pour constituer une association distincte.

Leurs griefs contre l'Eglise dont ils se séparent peuvent se résumer comme suit : — Le Bâratbarsya Somadj n'a point de constitution, et les hommes placés à sa tête ne permettent pas de lui en donner une. Tous les projets de réforme intérieure sont rendus vains par la mauvaise volonté du Secrétaire et du Secrétaire-adjoint (Protab Chander Mozoumdar), qui exercent une *autorité arbitraire*, parlant sans mandat au nom de la société, favorisant l'ascétisme et proclamant des doctrines contestables, telles que l'adesh, comme

si elles étaient des principes cardinaux du Brahmo Somadj. Par cette conduite anormale de quelques personnalités en vue, et plus encore par le mariage de Couch Béhar, l'idéal du pur théisme a été publiquement abaissé, sans que la majorité des brahmos pût faire écouter et surtout respecter son opinion.

Ces reproches n'étaient pas sans fondement. Tout homme de génie se sent fait pour commander ; tout initiateur religieux est tenté de se faire pape. Très indépendant par nature, Keshoub était fortifié dans cette tendance par la conviction qu'il avait acquise d'être inspiré divinement. Semblable aux anciens prophètes d'Israël, il obéissait à la voix céleste sans s'inquiéter de ce que les hommes pouvaient penser de ses discours et de ses actions. Sans doute, il oubliait que sa position différait de la leur en un point essentiel : il était le fonctionnaire d'une Eglise, dépendance qui leur était inconnue. Au lieu d'unir dans une parfaite mesure la fidélité aux impulsions de son sens intime et les égards dus à la communauté dont il était le serviteur, il avait ainsi outre-passé les droits que lui reconnaissaient ses coreligionnaires.

Gardons-nous toutefois d'exagérer ce tort. D'ordinaire Keshoub n'était certainement ni despotique ni clérical. Dans les circonstances qui nous

occupent, P. C. Mozoumdar, son lieutenant, me semble avoir dit, suggéré ou exécuté une bonne partie des choses qu'on a reprochées à l'Acharya. Si celui-ci, au lieu d'être poussé à l'intransigeance, avait été conseillé dans un esprit constitutionnel et chrétien, il est probable qu'il se fût montré plus conciliant, plus respectueux des répugnances et des scrupules de l'opposition. Ainsi pouvait être évité ce second schisme, qui compromet l'avenir du théisme indien, et qu'aucune divergence essentielle ne me paraît justifier.

Logique de l'histoire ! L'Acharya, qui en 1866 est sorti de l'Adi Somadj pour former une Eglise plus libérale et plus progressive, se voit en 1878 abandonné par les trois quarts de ses adhérents, et cette majorité va former une société plus démocratique pour donner de meilleures garanties à la liberté de chacun. S'il a péché dans le premier cas, il en est puni dans le second de la manière la plus directe et la plus douloureuse. C'est vraiment la peine du talion. Le schisme a enfanté le schisme. Nous retrouvons ainsi, dans la réforme brahmoïste, le péché originel, actuel et sans cesse renaissant du protestantisme : le morcellement. Preuve de plus que, sur le terrain de la libre association, rien n'est plus rare que l'unité d'esprit triomphant des diversités secondaires. Pour la réaliser, il ne faut pas moins qu'une

soumission complète à celui que nous contristons chaque jour par nos divisions, à celui qui, à la veille de son supplice, a prié en ces termes : « Père, *qu'ils soient un* comme nous sommes un ! »

CHAPITRE IV

BUT, DOCTRINE ET CULTE DE LA NOUVELLE

DISPENSATION

1878-1881

*L'homme moral est le contraire
d'Antée : ce n'est pas en touchant
la terre qu'il reprend des forces,
c'est en levant les yeux vers l'idéal
lointain et en apparence inaccessible.*

ALFRED FOUILLÉE.

L'orage qui, depuis trois ans, s'amassait sur la tête du réformateur vient enfin d'éclater. Le mécontentement suscité contre Keshoub Chander Sen, chez la grande majorité des brahmos, par l'introduction de doctrines et de pratiques rappelant l'hindouisme¹ s'est changé en violente indignation, lorsqu'il a marié sa fille aînée au maharaja de Couch Béhar au mépris de toutes leurs protestations et du fameux Acte III de 1872 (sur le Mariage des natifs). Ce dissentiment passionné produit un second schisme. Les *protestants*, réu-

¹ Le mouvement du Vairagya.

nis à l'hôtel de ville de Calcutta le 15 mai 1878,¹ posent les bases de l'Eglise naissante, qui reçoit le nom de *Sadaran Brahmo Somadj*, ou Eglise théiste *universelle*. Un Secrétaire et un Secrétaire-assistant, ainsi qu'un Comité général, sont élus séance tenante et l'on adopte un *Exposé des motifs* qui, après avoir rappelé les causes de la sécession, résume la foi et les principes de la société nouvelle. La crainte de retomber sous le joug d'une personnalité puissante s'exprime à plusieurs reprises dans ce remarquable document. « Nous ne croyons, y est-il dit, à l'infailibilité d'aucune écriture ni d'aucun homme... Nous regardons comme une calamité le pouvoir sans contrôle exercé dans une association religieuse par un individu... Toute doctrine faisant d'un homme quelconque un instrument de salut ou un médiateur entre ses semblables et Dieu est, selon nous, indigne d'un théiste... Nous considérons enfin comme blasphématoire toute prétention à l'inspiration divine en faveur d'un acte contraire aux données de la raison, de la morale et de la vérité. »

Le 25 septembre 1878, le *Sadaran Somadj* est définitivement organisé. Sa constitution, très analogue à celle de nos Eglises libres, est presbytérienne. Calcutta sert de centre, mais les *Somadjs* provinciaux (*mofoussils*) sont représentés soit

¹ Au nombre de plus de 400.

dans l'Assemblée générale, soit dans le Comité exécutif.

Nous voici désormais placés en présence de trois Eglises ou associations théistes : 1^o l'Adi Somadj, société conservatrice, la plus timide des trois, qui forme la droite du brahmoïsme ; 2^o le Bâratbarsya Somadj ou Brahmo Somadj de l'Inde, la gauche, prête à toutes les innovations ; 3^o le Sadaran Somadj, le centre, progressif, mais prudent, modéré, ennemi des excentricités et de l'exaltation.

De ces trois Eglises, l'Adi Somadj, tronc d'où sont sorties les deux autres, est évidemment la moins importante. Dès sa naissance, le Sadaran Somadj l'emporte en nombre sur la société restée attachée à Keshoub ; mais elle paraît lui être inférieure à deux égards. D'abord ses membres principaux, sans mériter le surnom de *sécularistes* que leur ont décerné leurs adversaires, ne se font pas remarquer en général par la ferveur religieuse de notre réformateur et de son entourage immédiat. En outre aucun d'eux ne possède le génie de K. C. Sen, ou même le talent d'écrivain et de conférencier de P. C. Mozoumdar. C'est ce que reconnaît, avec la haute impartialité qui la caractérise, miss Sophia D. Collet, dont les sympathies raisonnées sont maintenant toutes en faveur de la nouvelle association.

On s'est figuré généralement en Europe que, lors de la disruption qui suivit le mariage de Couch Béhar, le brahmoïsme avait fait naufrage, ou que du moins il traînait désormais une misérable existence au milieu des querelles de partis. Il n'en est rien. Sans doute le Ministre de Calcutta, abandonné par un grand nombre de ses partisans, voit son influence considérablement amoindrie; mais la cause générale dont il est le champion le plus distingué, loin de sombrer dans cette crise, semble en avoir pris occasion de marcher à de nouvelles conquêtes. Je ne suis certes point disposé à légitimer ce second déchirement: pour être juste, il faut reconnaître pourtant que l'indépendance ainsi obtenue par les deux partis leur permettra de déployer plus complètement leurs qualités et leurs talents respectifs, et que d'ailleurs les trois associations brahmoïstes constituent au fond une unité vis-à-vis de l'idolâtrie nationale et des autres religions qui lui disputent l'Inde. Je préférerais assurément un brahmoïsme sans sectes, tel que le rêvait Keshoub lui-même, un Brahmo Somadj «inclusif», embrassant, en leur donnant des droits égaux, les théistes de toutes les nuances et de tous les tempéraments. Mais, si cet idéal de la diversité dans l'unité s'est montré trop élevé pour toutes les Eglises évangéliques nées de la Réfor-

mation du seizième siècle, avons-nous le droit de nous étonner que des monothéistes indiens, sortis du paganisme, soient incapables de le réaliser? Au reste, je crois pouvoir ajouter que les divergences sont moins nombreuses et moins graves de brahmo à brahmo que de protestant à protestant. Aussi pourrions-nous recevoir des bords du Gange des leçons de tolérance et de fraternité.

Keshoub Chander Sen avait une nature trop délicate pour ne pas souffrir cruellement en se voyant abandonné par un si grand nombre de ses collaborateurs et de ses amis, et attaqué publiquement avec tant de passion. L'abattement où il fut plongé durant plusieurs mois aboutit même à une fièvre cérébrale, dont sa forte constitution et sa rare énergie finirent heureusement par triompher. Il sentit alors que, pour mettre fin à la crise du brahmoïsme et particulièrement pour sauver l'Eglise qui lui demeurerait attachée, il fallait un vaste et puissant *Réveil*, tel que l'Inde n'en avait encore jamais vu. Aussi annonça-t-il le prochain établissement d'une *Nouvelle Dispensation*, en désignant par ce terme de « dispensation » ce que nous appelons d'ordinaire *alliance* ou *économie*¹, c'est-à-dire, comme il s'exprimait lui-même,

¹ L'ancienne et la nouvelle alliance, l'économie chrétienne.

« la grâce rédemptrice de Dieu s'adaptant d'une manière spéciale aux besoins de certaines époques de l'histoire du monde. »

De fait il n'y avait rien là d'absolument nouveau. Keshoub développait simplement un germe que depuis plusieurs années il avait déposé dans les esprits. En 1875 déjà, dans son discours intitulé : *la Lumière du ciel se levant sur l'Inde*, il avait déclaré que la Providence accordait à son pays une dispensation nouvelle. Il entendait par là le Brahmo Somadj, mais le Brahmo Somadj tel qu'il le personnifiait, tel qu'il croyait devoir le modifier, le perfectionner sans cesse sous la direction du Dieu vivant. Or dès 1878 le Ministre fut persuadé que la piété, le culte, la discipline, la doctrine, la propagande, que tout en un mot, dans son Eglise, devait être transformé, rajeuni, vivifié. Il eut néanmoins la sagesse de mûrir ses projets, et attendit jusqu'en 1881 pour inaugurer la Nouvelle Dispensation.

Cette solennité coïncida avec les assemblées annuelles du Bâratbarsya Somadj, auxquelles il se plut à donner un éclat inusité, et qui attirèrent un total de dix à douze mille personnes. Pour montrer que, s'il était résolu d'aller toujours de l'avant, il ne répudiait point son passé, Keshoub rendit hommage à l'initiateur du mouvement théiste en Inde, Radja Ram Mohoun Roy, et dé-

clara conserver à sa propre Eglise le nom général de Brahmo Somadj, n'appliquant le terme de Nouvelle Dispensation qu'à la *religion* de cette société.

Je désire vous faire voir quelles ont été les idées et les sentiments religieux de l'Acharya, puis ses innovations en fait d'organisation, de pratiques, de cérémonies, de mission populaire et d'action sociale dans la dernière période de sa vie, de 1878 à 1884. Nous n'épuiserons pas ce programme dans le présent chapitre, qui ne dépassera pas l'année 1881.

Le jour où Keshoub Chander Sen se joignit au Brahmo Somadj, il fit vœu de chercher et de prêcher « une religion de la vie. » Fidèle à cette préoccupation toute pratique, il fut le moins dogmatique des théologiens. Le seul dogme qu'il accentue, c'est l'existence d'un Dieu vivant et bon qui aime à se révéler à sa créature morale. De cette conviction centrale, et en quelque sorte unique, découle sans doute la croyance à la perpétuation de l'être humain. Mais Keshoub ne songe pas beaucoup à l'avenir d'outre-tombe, au monde des esprits, ni même au développement de l'humanité sur notre planète dans les âges à venir. ¹ Rien dans ses discours et ses écrits ne

¹ Voir *Appendice*, Note IV.

correspond aux tableaux de l'Apocalypse, aux prédictions des Evangiles ou des Epîtres. Ce qui l'intéresse, c'est « la paternité de Dieu et la fraternité humaine », ce sont ses rapports personnels et intimes avec l'Esprit suprême dont il se sent aimé. Ses doctrines sur la foi, la prière, l'adesh, le bacti, le yoga, sont moins des théories que le fruit de ses expériences. Il n'essaie pas d'analyser l'âme humaine et de construire une métaphysique. Ses observations et ses talents dans ce domaine ne lui servent qu'à discerner et repousser les antiques erreurs qui se sont mêlées aux différentes religions, à saisir plus directement, à embrasser avec plus de simplicité et d'ardeur l'objet unique de sa foi. Nul mieux que lui n'a su distinguer la théologie et la religion, et par conséquent éviter le dangereux écueil de l'intellectualisme. De là sa remarquable tolérance. Comme nous l'avons dit, il voudrait voir réunis sous le drapeau de la Nouvelle Dispensation tous ceux qui professent le théisme, quelles que soient d'ailleurs leurs divergences de pensée.

« Nous n'avons pas besoin, écrit-il, de recourir à la métaphysique et à la théologie pour notre connaissance de Dieu. A quoi nous serviraient des doctrines rigides et glacées ?

« En présence de l'ardente réalité d'une communication divine, quand Dieu lui-même nous

dit : *Je suis !* quelle plus forte preuve réclamerons-nous de son existence et de sa nature ? Les arguments tirés des marques de dessein et des indices d'intelligence que nous présente l'univers sont actuellement surannés, et ne sauraient satisfaire un croyant véritable... J'ai vu, j'ai entendu le Seigneur : c'est pour cela que je crois. Jamais foi ne s'est élevée sur un plus solide fondement. J'ose dire que c'est la foi la plus haute, car je sens que l'incrédulité et le doute me sont devenus impossibles. »

« Nos croyances concernant la Divinité ne sont pas intellectuelles, abstraites ; elles s'appuient sur une connaissance directe et intuitive. Notre foi est moins une conception de la tête qu'une perception spirituelle. Nous voyons Dieu des yeux de l'esprit comme un être réel et présent, comme une personne vivante. Non seulement nous le voyons, mais nous l'entendons, lorsque les doux sons de sa voix parviennent à notre conscience dans le lieu très saint de notre âme. »

Keshoub veut qu'on fasse succéder la *synthèse* à l'*analyse* pour arriver à cette « vision de Dieu » sur laquelle il insiste tant.

« Ne séparez pas, mais unissez. Rejoignez les fragments d'une Divinité morcelée, fragments di spersés à travers le monde et adorés séparément en diverses périodes, par différentes écoles reli-

gieuses ou philosophiques. Ramenez à un seul foyer tous ces rayons épars et brisés : vous y verrez alors, dans sa parfaite et magnifique harmonie, le Dieu vivant de l'univers. »

« Nous avons trouvé, ajoute-t-il, que toute idole adorée par les Hindous représente un des attributs divins, et que chacun de ces attributs a reçu un nom particulier. Le croyant de la Nouvelle Dispensation est appelé à regarder Dieu comme le possesseur de tous ces attributs, qui, d'après l'hindouisme, sont innombrables ou s'élèvent au chiffre de trois cent trente millions. Adorer une Divinité indivisible, sans avoir égard aux divers aspects de sa nature, ce serait adorer un Dieu abstrait ; ce qui nous conduirait au rationalisme et à l'incrédulité. Si, au contraire, nous reconnaissons Dieu dans toutes ses manifestations, nous appellerons un de ses attributs Lacshmi, un autre Saraswati, un troisième Mahadéva, et ainsi de suite, l'invoquant chaque jour sous un nom spécial, c'est-à-dire sous un nouvel aspect. »

Par cette explication sympathique du sens profond et vraiment religieux du polythéisme national, Keshoub gagna rapidement en popularité auprès de ses compatriotes. On l'accusa, il est vrai, de pactiser avec les superstitions qu'il prétendait abolir. Mais, chose curieuse ! cette tendance à diviser la Divinité, qui le rapprochait de la re-

ligion populaire, lui fit faire d'autre part de grands pas du côté du christianisme positif. Nous verrons plus tard en quels termes il en vint à parler de Jésus et de la Trinité. Ce que je puis dire dès maintenant, c'est qu'à l'époque où nous sommes parvenus il approfondit la doctrine chrétienne, et, sans l'accepter tout entière, s'assimila mieux que précédemment ce qu'il y trouva de compatible avec les principes théistes.

La dogmatique de l'Acharya semblerait par trop simple sans les emprunts qu'il fait ainsi à diverses religions historiques. Cette simplicité, exagérée selon nous, a cependant un grand avantage sur nos crédos métaphysiques et compliqués : elle permet de réunir, pour le même culte et dans la même association, un nombre considérable de personnes qu'une doctrine plus détaillée et plus rigoureuse diviserait en sectes rivales.

La Nouvelle Dispensation, vous l'avez compris, n'est que l'épanouissement, la consommation du brahmoïsme d'après les vues de K. C. Sen. Il est vrai que la grande majorité des brahmos ne le suivirent pas, et nous pouvons nous demander si la vraie continuation de l'œuvre de Ram Mohoun Roy et de Débendra Nath Tagore se trouve désormais dans l'Eglise de Keshoub ou dans le Sadaran Somadj. Quoi qu'il en soit de cette question, à laquelle nous reviendrons, notre

réformateur savait fort bien qu'il modifiait profondément la religion des brahmos. Il croyait ce changement nécessaire. Le théisme indien lui paraissait avoir été jusque-là trop métaphysique, trop froid, propre à n'atteindre que les classes cultivées et habituées à la réflexion. Il voulut en faire une religion nationale, apostolique, universelle. Ces divers buts n'étaient assurément pas nouveaux pour lui, mais ils acquirent à cette époque une prépondérance plus marquée dans son esprit et dans son activité. Le Ministre conçut plus clairement alors les vues qu'il avait précédemment exprimées, et crut avoir trouvé une *méthode* pour les réaliser. Secondé par les apôtres qu'il avait formés, et auxquels il attribuait comme à lui-même l'inspiration divine, il espérait amener à l'unité les quatre grandes religions de l'Inde, en rendant cette synthèse accessible, attrayante même aux populations les plus ignorantes et les plus matérialisées.

L'Acharya met une importance capitale à cette idée d'une synthèse de toutes les religions. « La foi nouvelle, dit-il, est absolument synthétique... Toutes les dispensations précédentes sont rattachées l'une à l'autre par la Providence comme les anneaux d'une même chaîne. Elles constituent une série de croyances, une évolution systématique de la pensée et un développement de

la vie religieuse. On a toujours méconnu et nié le chaînon qui relie les différentes économies. La Nouvelle Dispensation a découvert ce chaînon qui faisait défaut ; elle a trouvé le fil caché qui relie en un tout ces alliances diverses. Là où d'autres ne voient qu'anomalie et confusion, je vois ordre et continuité ; aussi puis-je m'écrier joyeusement : « J'ai trouvé à la fin la science des dispensations : c'est l'unité dans la multiplicité. Voici d'un côté l'hindouisme, de l'autre le bouddhisme : à mes yeux ils sont enchaînés l'un à l'autre. Ici est le judaïsme, là le christianisme : je vois de l'unité dans cette dualité. » Des hommes dépourvus d'esprit scientifique peuvent séparer Moïse et Jésus : la véritable science reconnaît qu'ils se suivent logiquement. O Moïse, vénérable prophète, conducteur des Hébreux, tu es apparu dans le monde quinze siècles avant le Christ. Tu n'avais donc aucune conception de Jésus ; pourtant ta vie et ta carrière l'ont prophétisé. Tu as commencé à diriger Israël vers la terre promise ; mais un bien plus grand que toi devait achever ton œuvre. Le savais-tu, serviteur de Jéhova ? Etais-tu convaincu que le judaïsme était la dispensation finale, qu'après elle aucun progrès n'était possible ? Ou bien es-tu venu pour préparer le monde à Jésus-Christ, ton maître ? Réponds, Moïse : ton Evangile n'était-il pas simplement un

prélude, un type de ce qui devait arriver dans la suite des temps ? »

Après avoir développé cette pensée, Keshoub ajoute :

« Si le Nouveau Testament est l'accomplissement de l'Ancien, la Nouvelle Dispensation succède non moins nécessairement à toutes les dispensations qui l'ont précédée. Comme vous ne pouvez séparer Paul de Christ, il vous est impossible de nous séparer de Paul. Ne sommes-nous pas des serviteurs de Paul et des apôtres du Christ ? Vous ne sauriez le contester... Quant au Christ, nous sommes assurément au nombre de ses honorés ambassadeurs... Jésus n'a-t-il pas prédit et esquissé une économie supérieure de lumière et de grâce ? N'a-t-il pas promis que le Consolateur viendrait après lui pour conduire les hommes *en toute vérité* ? Souvenez-vous de cette parole prophétique : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont au-dessus de votre portée ; mais quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité. » Quant à l'unité synthétique, on en pourrait difficilement concevoir un plus clair pressentiment que celui dont nous trouvons l'expression dans ce passage de saint Paul : « Dans la dispensation de la plénitude des temps, Dieu réunira en Christ, — oui, en lui, — toutes choses, tant les cé-

lestes que les terrestres. » Or, comme la dispensation présente réunit toutes choses dans une divine synthèse, et qu'elle attend une lumière nouvelle de l'inspiration du Saint-Esprit, on ne saurait méconnaître en elle la réalisation de ces antiques prophéties. Qu'avons-nous en effet devant nous dans ce pays, sinon les fruits de cet arbre que Jésus a planté et Paul arrosé, il y a tant de siècles ?...

« Quelle était, Messieurs, la grande mission de saint Paul ? D'abolir la distinction entre juif et gentil. Il fut suscité d'en haut pour supprimer les castes, pour renverser les barrières de races et de nationalités. Et certes il remplit noblement son mandat. Les apôtres de la Nouvelle Dispensation ont entrepris dans l'Inde une semblable croisade contre l'esprit de caste. Les funestes distinctions entre brahmane et soudra, hindou et yavana, Asiatique et Européen, sont toutes absolument proscrites par le nouvel Evangile de l'amour. Pour le règne de Dieu ces distinctions n'existent pas ; c'est pourquoi la dispensation actuelle rassemble les hommes de toute nation, de toute couleur, de toute tribu, les grands et les petits, s'efforçant d'établir une vaste fraternité parmi les enfants du grand Dieu qui a créé d'un seul sang tout le genre humain... Si vous avez des yeux pour voir, vous reconnaîtrez que les

principaux artisans de cette révolution religieuse et sociale sont vraiment les descendants spirituels de Moïse, du Christ et de Paul. De ces puissants hommes de Dieu ont surgi, à différentes époques, de moindres prophètes, des patriarches, des saints, des martyrs de la réforme, des ministres et des missionnaires, qui tous ont contribué à développer et propager leur œuvre jusqu'à ce qu'elle parvînt aux extrémités de la terre. A la fin et au plus bas degré de cette longue succession, vous voyez les humbles apôtres de la Nouvelle Dispensation. »

Nul de vous ne contestera la grandeur et la beauté d'une pareille conception de l'Eglise. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est d'abord qu'en prétendant unir dans une synthèse parfaite des religions fort différentes elle risque de les fausser toutes, de les appauvrir en les émondant, ou de les neutraliser l'une par l'autre ; c'est ensuite qu'elle doit presque infailliblement rendre trop indulgent pour les faux principes et les superstitions faisant partie intégrante de systèmes qu'elle déclare inspirés ; c'est enfin que, fatalement aussi, dans le désir assurément généreux d'atteindre et de régénérer les multitudes, elle flattera leurs instincts et fera tomber les natures vulgaires dans de périlleuses illusions.

La doctrine particulière sur laquelle Keshoub

s'appuya pour légitimer le mariage de sa fille dans les fâcheuses conditions rapportées ci-dessus, et qu'on lui reprocha plus amèrement peut-être que ce mariage lui-même, est, on se le rappelle, celle de l'*adesh* ou du commandement divin. Il y recourut encore pour justifier l'établissement et les méthodes de la Nouvelle Dispensation. Dans son discours intitulé: *Suis-je un prophète inspiré?* il fit à cette question une double réponse, qui démontre non moins son humilité personnelle que sa ferme persuasion d'être en rapport direct avec Dieu. Il répudia de la façon la plus catégorique toute prétention à se ranger parmi les *prophètes*, mais il déclara non moins énergiquement qu'il était au bénéfice de la divine *inspiration*.

« Je vous ai dit que je suis un pécheur ; cependant je suis chargé de prêcher certaines vérités. — Dans mon crédo, tous les préceptes commencent par ces mots : *Ainsi parle l'Eternel*. Mais comment puis-je savoir que c'est sa voix ? Cette voix spirituelle du Seigneur se distingue par une certaine intonation, par un timbre particulier, auquel, quand on l'a souvent entendue, on la reconnaît tout de suite. C'est Dieu qui m'a dit, il y a longtemps : Tu dois devenir théiste. C'est lui qui m'a dit : Abandonne tout travail séculier et ne te mets point en souci du lendemain. C'est

lui qui m'a commandé de mener une vie simple et de la consacrer à l'œuvre missionnaire... Certainement je ne suis point à blâmer pour ce que j'ai fait par obéissance à une injonction d'en haut. Si quelqu'un est à blâmer, c'est le Seigneur du ciel, qui m'a instruit, et qui m'a obligé de faire pour le bien de ma patrie les choses les plus impopulaires. J'ai agi d'après son ordre, et je ferai dix mille autres choses semblables, aussi longtemps que je vivrai. »

Je reconnais l'exagération et le péril d'assertions aussi absolues, sans m'en effrayer toutefois autant que le firent beaucoup de brahmos et de chrétiens. Il est certain qu'on pouvait y voir, avec miss S. D. Collet, « la déification des impulsions aveugles, que ne retient aucune force opposée ni dans l'esprit de l'individu lui-même, ni en ceux qui l'entourent : défaut qui a causé la ruine de tant de réformateurs religieux. » On accusa donc K. C. Sen d'« autocratie spirituelle. » On parla même de « blasphème, » quand il raconta, dans le *Miroir indien*, les entretiens qu'il avait avec Dieu. Je ne voudrais point encourager les récits de ce genre ; il me sera cependant permis de rappeler que des dialogues tout pareils entre le fidèle et son Sauveur, loin de nous choquer, nous édifient dans un livre que l'admiration de l'Eglise universelle a placé immédiatement après l'Evangile :

l'Imitation de Jésus-Christ. Dans un cas comme dans l'autre, nous avons là non un simple artifice littéraire, mais le résultat d'une expérience individuelle, l'expression de la foi la plus respectueuse et la plus profonde. Ajoutons que les prophètes les plus authentiques ne nous semblent pas toujours avoir su faire un départ exact entre la révélation divine dont ils étaient porteurs et leurs impressions subjectives.

Si, du fond passant à la forme, nous abordons le culte de la Nouvelle Dispensation, nous rencontrons non plus la simplicité, mais la richesse, la complication, l'exubérance, la diversité constamment augmentée par l'esprit le plus novateur et le plus hardi. Il va sans dire que dans ce domaine, si le réformateur n'est pas moins intéressant que sur le terrain de la doctrine, il ne prête pas moins aux objections.

Le culte du Brahmo Somadj de l'Inde se rattache à celui de l'Adi Somadj par voie d'épuration et de développement. Le service principal reste fixé au dimanche, l'influence anglaise ayant fait entrer le chômage de ce jour dans les habitudes du pays. Il se compose d'hymnes, de prières (dont l'une est faite en commun, dont l'autre a pour objet le salut de tous les hommes), d'adoration (remarquons cet article), de communion silencieuse

(autre trait digne d'imitation), du sermon (qui, à la différence du culte anglican, joue ici un rôle capital), de lectures empruntées à nos deux Testaments, aux Védas ou à d'autres livres sacrés, enfin de la bénédiction. De belles et sérieuses cérémonies solennisent publiquement la naissance, la collation du nom, l'initiation (ou réception dans l'Eglise), le mariage, la crémation, les funérailles. Un culte de famille, qui doit se célébrer chaque jour, est facilité par un formulaire ; car, malgré la spontanéité de sa dévotion et la facilité de sa parole, Keshoub, même pour son propre usage, ne redoute point les liturgies ni certaines répétitions.

J'ai dit un mot des *Brahmostabs*. Inaugurées par le Ministre, ces *Fêtes du Seigneur*, revenant périodiquement, ont beaucoup contribué à entretenir et à porter jusqu'à l'exaltation la ferveur religieuse des brahmos. L'*Indian Mirror* décrit une de ces solennités, qui dura de six heures du matin à neuf heures du soir. L'assemblée, qui en grande partie n'avait pas démarré du temple, et qui ne donnait aucun signe de lassitude au bout de ces quinze heures d'édification non interrompue, se sépara (le croiriez-vous ?) en chantant qu'elle n'en avait pas assez !¹

Les Fêtes du Seigneur, puissant instrument

¹ En anglais : *The heart wishes not to return home.*

de réveil et de conversion, rappellent les *camp meetings* américains, que les Adventistes du septième jour introduisent non sans succès en Suisse. « Le changement produit chez certaines personnes par nos brahmotabs est vraiment merveilleux, écrit P. C. Mozoumdar. Hommes et femmes y sont saisis comme d'une sainte contagion. Chaque fois de nouveaux adeptes y sont conquis, d'anciens membres de nos Eglises réconfortés et vivifiés. Si quelqu'un veut comprendre ce que c'est que de voir et de sentir Dieu, il n'a qu'à suivre un brahmotab. »

Notons, comme l'un des éléments essentiels et des plus vifs attraites des cultes organisés par Keshoub, les cantiques naïfs et passionnés dont j'ai déjà fait mention, corrigés sans doute dans le sens du spiritualisme, mais demeurés plus ou moins fidèles aux coutumes et aux tendances du peuple hindou. Voici comment en parle miss Collet : « D'un mètre inégal, qui varie souvent dans le cours du même morceau, ces hymnes se débitent presque comme un récitatif, sur une mélodie quelque peu difficile à saisir pour des oreilles européennes ; elles n'en sont pas moins de nature à impressionner puissamment la population du pays, lorsque des centaines de fidèles les exécutent à l'unisson, sous la chaleureuse influence d'un même sentiment religieux. »

Depuis qu'il a proclamé la Nouvelle Dispensation, le réformateur se montre plus préoccupé que jamais de rendre le culte brahmoïste varié, intéressant, impressif. Dans ce but, il s'adresse sans scrupule soit aux usages nationaux, soit au christianisme.

« Les sectateurs de Chaitanya aiment à chanter des hymnes en l'honneur de Hari (celui qui efface le péché), personnification de Vishnou : eh bien ! Keshoub ira, par la ville et la campagne, chanter le nom de Hari avec bannières, trompettes et cymbales, tandis que la foule se prosterne sur son passage, le front dans la poussière, et répète : *Hari, hari bol !* — Les vieux Aryas et les brahmanes agnihottrins d'aujourd'hui honorent de sacrifices spéciaux Agni, le Dieu resplendissant du feu : Keshoub célébrera le *homa* en versant avec appareil du beurre clarifié sur la flamme du sanctuaire. — Les hindous, pour honorer Vishnou, ont l'habitude d'exécuter certaines danses mystiques en présence de leurs idoles : Keshoub organisera des théories, où des jeunes gens, vêtus de robes de diverses couleurs, danseront en cercles concentriques autour de l'Invisible Mère, à l'intérieur du mandir (temple), et lui-même paiera d'exemple, en dansant devant son *védi* (sa chaire), comme jadis David devant l'arche. »¹

¹ GOBLET D'ALVIELLA, p. 347.

Ces derniers mots dénotent un changement marqué dans le caractère du Ministre. Nous l'avons connu timide, réservé, froidement aristocratique : le voici devenu simple, démocratique, cordial, expansif, exalté. Non seulement on le voit fréquemment chanter et danser en public, mais il prend plaisir à donner, dans les services brahmoïstes, pleine satisfaction aux classes inférieures de la société indienne, à celles où l'imagination et le cœur l'emportent de beaucoup sur les facultés rationnelles. Il veut évidemment un culte à sensation. L'émotion pieuse de ses adhérents doit s'exprimer en toute liberté, s'échauffant par ces manifestations mêmes jusqu'à une sorte d'ivresse de l'âme et du corps, mystique et délicieuse absorption de tout l'être humain dans son Dieu. Ici encore, comme toujours, Keshoub a expérimenté le tout premier ce qu'il cherche à réaliser dans son Eglise.

« Je trouve en moi, dit-il, trois natures ou trois personnes réunies : l'une est un enfant, la seconde un insensé, la troisième un homme ivre. Cet amalgame des trois métaux qui constituent mon caractère m'a procuré, à un degré merveilleux, sagesse, sainteté, salut... J'ai toujours envie d'aller là où les dévots chantent et dansent comme des fous dans l'excitation du nom de Dieu. Quand il m'est donné de prier en insensé, de me

plonger en insensé dans l'étude, alors je suis heureux. — Le troisième élément de mon être est la soif de l'ivrogne. Il est une passion qui pousse à boire du vin. Dans les natures telles que la mienne, je découvre une passion semblable. Le buveur augmente incessamment sa dose : c'est là ce que je fais. Mes dévotions prenaient anciennement cinq minutes : aujourd'hui elles réclament cinq heures. Jadis je me contentais d'invoquer Dieu une seule fois : je l'invoque maintenant à plusieurs reprises, et cela ne me satisfait pas encore. Les vins de toute qualité me convenaient également : il me faut à présent du vin fort et capiteux, tel qu'en ont bu Jésus et Chaitanya. Je prie Dieu les mains jointes ; c'est une des façons de prier : mais la prière de Moïse, de Chaitanya ou de Jésus était bien autre chose. Quand je songe à cela, je perds tout sentiment du monde actuel. Il me suffisait autrefois de prêcher à six cents auditeurs : maintenant mon cœur en demande plus de six mille. Que dis-je ? Je soupire après le jour où l'Orient et l'Occident tout entiers seront exaltés par l'amour de Dieu jusqu'à la folie et l'ivresse. »¹

En 1880, Keshoub manifeste son éclectisme par une de ses plus curieuses institutions : la

¹ *Djivan Ved*, Autobiographie de Keshoub, chap. XIII.

Communion des saints ou les *Pèlerinages spirituels*. Cette pratique se rattache visiblement à sa théorie des grands hommes. Désireux qu'on s'inspire des principes et des vertus des morts illustres qui ont honoré le théisme, il propose de faire auprès d'eux un pèlerinage *subjectif*. Il choisit quelques-uns des plus éminents représentants, ou, comme il dit, des *prophètes* de la religion, de la morale, de la philosophie et même de la science. Chacun d'eux devient à son tour l'objet de l'attention la plus sérieuse des brahmos avancés qui veulent communier avec lui. Pendant une huitaine de jours, ces fidèles doivent étudier exclusivement ses ouvrages, méditer sur son caractère et son activité. Après cette préparation, ils se réunissent en pèlerins dans un lieu arrangé pour la circonstance, et considéré par eux comme la patrie du prophète dont il s'agit ; ce sera tel endroit de la Palestine, de la Grèce, de l'Inde, de l'Arabie ou de l'Amérique. Là on évoque en imagination le grand défunt, on s'efforce de le faire revivre dans son véritable milieu, on s'entretient fraternellement du sens et de la portée de ses doctrines, on s'approche de lui en esprit, on pénètre autant que l'on peut dans sa personnalité par la concentration de pensée et par la prière silencieuse, on tâche de s'appropriier tout ce qu'il y avait de divin dans son caractère, de se faire

de lui, pour ainsi dire, un marchepied afin de s'élever jusqu'à Dieu.

La série commença par Moïse; puis, passant par Socrate, Gautama, Jésus, Mahomet et Chaitanya, on en vint à des écrivains ou savants de notre époque : Emerson, Carlyle, Faraday. Cette chaîne d'hommes célèbres à des titres si différents fait ressortir la largeur et la richesse de l'idéal humain conçu par K. C. Sen. Fait étrange : dans cette vénération des hommes de génie, notre réformateur se rencontre fortuitement avec le chef de l'école positiviste, Auguste Comte, qui pourtant n'exerça sur lui aucune influence.

Par réaction contre le culte que les catholiques rendent aux saints, le protestantisme a trop peu d'admiration pour les nobles figures qu'il a produites, et d'une façon plus générale pour les héros de la pensée et de la foi, les bienfaiteurs de l'humanité. Nous aimons cependant à les contempler des yeux de l'âme, lorsqu'un livre, un anniversaire, une érection de statue vient soudain nous les rappeler. Nous sentons alors combien ce regard attaché sur eux, ce contact avec les plus pures gloires de notre race est à la fois humiliant et stimulant, capable de nous faire rougir de notre médiocrité et de réveiller en nous les ambitions désintéressées, patriotiques, humanitaires. C'est, au degré le plus élevé, cette impression

sanctifiante que l'Acharya désirait produire. Est-il nécessaire d'ajouter qu'à ce dessein assurément louable il n'associait nulle idée superstitieuse?

« Nous sommes, écrit-il, au-dessus de l'erreur populaire qui matérialise l'âme des saints décédés, la revêtant de la chair et des os qu'ils ont déposés pour jamais. Nous ne pensons pas davantage que ces esprits humains aient reçu le don de l'ubiquité. Nous croyons qu'ils continuent d'exister, mais nous ne saurions dire en quel lieu ils se trouvent. Où qu'ils soient, il nous est loisible, à nous pèlerins terrestres, de sentir leur présence en notre cœur. S'ils ne sont pas personnellement ici-bas, ils peuvent être attirés spirituellement vers nous de manière à pénétrer notre vie et notre caractère. Nous pouvons les faire vivre et grandir en nous... C'est un procès psychologique parfaitement normal, dont ni la science ni la théologie ne peuvent se scandaliser. Voici d'un côté le sujet: notre esprit, de l'autre l'objet: un saint ou un prophète. Par un procès mystérieux, bien que rationnel, le sujet absorbe l'objet. »

« La philosophie de la subjectivité est à la base de nos pèlerinages vers les saints. Ils ne sont que l'application pratique de ce principe de subjectivité. En qualité de pèlerins, nous nous approchons des grands serviteurs de Dieu, nous communions avec eux en esprit, abolissant la

distance créée par le temps et l'espace. Nous entrons en eux, ils entrent en nous. Nos âmes les chérissent, s'imbibent de leur caractère et de leurs principes. »

En dépit de ces explications, il va sans dire que beaucoup de gens, ne comprenant pas ce mysticisme, furent choqués de ces pèlerinages d'un nouveau genre, trop analogues, leur semblait-il, à des pratiques où la créature est glorifiée aux dépens du Créateur.

Ce fut bien pis, lorsque Keshoub emprunta au christianisme les deux rites symboliques conservés jusqu'à ce jour par toutes les grandes fractions de l'Eglise.

L'introduction du *baptême* dans le Brahmo Somadj de l'Inde fut une cérémonie imposante. Au son d'une musique nationale, les Indiens se rendirent en procession au bord d'un étang où l'on avait coutume de se baigner, et qui faisait partie de la propriété de l'Acharya. Cet endroit était décoré de fleurs, notamment d'immortelles, et l'étendard de la Nouvelle Dispensation y flottait, agité par la brise. Les fidèles prirent place sur les marches du réservoir ; Keshoub s'assit sur une peau de tigre, qui recouvrait un védi de bois, érigé pour la circonstance. Il était près de midi, un soleil torride éclairait cette scène, lorsque le Ministre prit la parole au milieu d'un profond silence.

« Frères bien aimés, dit-il, nous voici parvenus dans le pays des Juifs ; nous sommes installés sur le rivage du Jourdain. Que ceux qui ont des yeux regardent. En vérité, en vérité, c'est ici que le Seigneur Jésus a été baptisé il y a dix-huit cents ans. Voici les eaux sacrées où fut immergé le Fils de Dieu. Voyez ici Jésus, dont le nom soit béni ! et à côté de lui Jean, son précurseur, lui administrant le rite baptismal. Levez les yeux au ciel, et soyez témoins de la descente de l'Esprit de Dieu. Oui, tous trois sont présents, le Père, le Fils et l'Esprit saint, spirituellement unis. Frères pèlerins, observez aujourd'hui leur union en ce lieu sanctifié, et considérez le céleste éclat de cette onde limpide. »

Invoquant alors le *grand Varouna*, l'*Eau de la vie*, il lui adresse cette prière enthousiaste :

« Liquide sacré, vaste étendue d'océans, de mers et de rivières, nous te glorifions. Tu n'es pas Dieu, mais Dieu est en toi. La beauté et la splendeur divines te remplissent ; chacune de tes gouttes réfléchit la face divine. Eau de la vie, nous avons en toi l'un de nos principaux bienfaiteurs. Des nuages qui planent au-dessus de nos têtes, tu descends en abondantes averses pour étancher la soif de la terre aride et fertiliser notre sol. Tu formes les ruisseaux, les fleuves, les mers, les océans ; tu couvres notre terre de fruits, tu fais

croître de riches moissons pour notre nourriture. Ami de la famille humaine, tu nous rassasies et nous désaltères, tu nettoies notre corps et notre demeure, enlevant ce qui salit et souille. Grand purificateur, tu guéris les maladies et tu rends la santé. Chaque jour, en nous plongeant dans tes ondes, nous sommes rafraîchis et restaurés. Flottant à ta surface, des vaisseaux chargés de richesses nous apportent les trésors des contrées lointaines. Serein pacificateur, tu calmes la souffrance et tu reposes notre tête lassée. Nos ancêtres t'ont aimé, vénéré, adoré ; à présent comme autrefois, le Gange, la Yamouna, la Narmada, le Godaveri, le Caveri, la Crishna, reçoivent les hommages du peuple. Dis-nous, grand Varouna : n'est-ce pas toi, puissant extincteur du feu de la souffrance, qui suggéras au Bouddha l'idée du Nirvana ? Jésus aussi t'a honoré ; il t'a glorifié comme nul avant lui ne l'avait fait, car il a su voir en toi l'instrument du salut et de la vie nouvelle. Le Fils de Dieu s'est fait baptiser dans les flots sacrés du Jourdain. Nous te louons, nous te bénissons, Eau sainte ! Pluies et rivières, lacs et océans, nous vous célébrons et vous exaltons ! »

Keshoub lut alors dans notre premier Evangile le baptême du Christ, en expliqua le sens à sa façon ; après quoi, il s'oignit le corps d'huile fine, et descendit, en priant à haute voix, les degrés du

bassin où il se plongea par trois fois, en s'écriant : « Gloire au Père ! — Gloire au Fils ! — Gloire au Saint-Esprit ! » Notons une quatrième immersion, celle-ci en l'honneur de la Trinité védantine, Sacchinanda, « Vérité, Sagesse et Joie en Un. »

Ayant ensuite imploré le *Seigneur de l'eau*, l'Acharya reçut de l'apôtre chanteur une asperision sur la tête. Avant de sortir de l'eau sacrée, il en remplit un vase, dont il se servit aussitôt pour en asperger à son tour la tête de ses adhérents, en prononçant ce simple mot : *Santi! santi! santi!* (Paix.) Tandis qu'il se revêtait de la robe jaune des ascètes, un certain nombre d'assistants répétèrent dévotement la cérémonie de l'immersion, puis tous se retirèrent, emportant dans des récipients de métal ou de terre l'*eau de paix* (santijal). Dans l'après-midi, ce fut le tour des femmes et des enfants.

Cette cérémonie nous dévoile du même coup la force et la faiblesse du Ministre de Calcutta. Je ne puis qu'admirer la manière dont il a su rajeunir et rendre saisissant un rite auquel, dans nos Eglises, l'inintelligence et la routine ont enlevé son symbolisme, sa vraie nature et son caractère émouvant. Cette habileté me paraît d'autant plus remarquable qu'il s'agissait de concilier ici les éléments de deux religions à certains égards opposées. D'autre part, comment approuver une imita-

tion aussi libre de cet acte si simple et si solennel, qui remonte à Jésus-Christ même? En le dépouillant de sa signification chrétienne et de sa valeur exceptionnelle, pour le perdre en quelque sorte au milieu des nombreuses formalités brahmoïstes, sans lui laisser aucun rapport particulier avec la régénération de l'individu ou avec son entrée dans l'Eglise, Keshoub a prêté le flanc à de justes attaques. N'y a-t-il pas quelque chose de fictif, et par conséquent de trompeur, dans cette fusion du paganisme hindou avec le christianisme et le judaïsme? Notez en effet que le rite doit avoir été administré par Jean-Baptiste, présent en esprit. Tout cela ferait l'effet d'une grave comédie ou d'une profanation, si nous ne sentions dans quelle intention vraiment religieuse cette cérémonie emblématique a été conçue, et avec quel profond sérieux le réformateur l'a célébrée.

La *sainte cène* également revêtue du costume national prêterait à de semblables réflexions. Partant de l'idée que Jésus n'avait pu vouloir limiter le droit de participer à l'eucharistie, c'est-à-dire de manger sa chair et de boire son sang, aux nations habituées au vin et au pain, K. C. Sen résolut de remplacer ces deux éléments par ce qui leur correspond dans la vie des Indiens: l'eau et le riz. Voici en quels termes il raconte lui-même la première célébration du mémorial ainsi remanié:

« Le dimanche 6 mars (1881), la cérémonie de l'adaptation de ce sacrement aux usages de l'Inde eut lieu avec toute la solennité convenable. Après avoir prié, les apôtres indiens du Christ s'assemblèrent dans la salle à manger, et s'assirent sur le sol ou le plancher nu. Dans un plat d'argent se trouvait le riz, dans une petite coupe l'eau; coupe et plat étaient entourés de verdure et de fleurs. Le Ministre donna lecture du récit de l'institution de la cène dans l'Évangile de Luc, puis pria le Seigneur de bénir les éléments sacramentels qu'on avait préparés. »

« Touche, Esprit saint, cette eau et ce riz; change leur substance matérielle et grossière en forces spirituelles et sanctifiantes, afin que, pénétrant dans notre système, elles s'y assimilent et deviennent la chair, le sang de tous les saints en Jésus-Christ. Apaise la faim et la soif de nos âmes par la riche nourriture et la pure boisson que tu nous présentes. Développe nos énergies par la force du Christ et nourris-nous de sainteté. »

« Le Seigneur bénit le riz et l'eau. On les servit alors aux assistants par petites portions. Les hommes, les premiers, mangèrent et burent avec respect, puis les femmes et les enfants firent de même; et tous louèrent Dieu, le Dieu des prophètes et des saints. »

Vous trouverez sans doute avec moi que, dans

ce cas encore, le changement de la forme n'a pas été sans atteindre le fond. Au point de vue du symbolisme, le riz ne joue pas le même rôle que le pain, dont l'unité rappelle tout d'abord le corps matériel de Jésus, puis son corps spirituel, enfin l'Eglise, son corps mystique. Le riz, composé de grains séparés, désigne plutôt des individus; aussi devient-il naturellement l'emblème de la chair de « tous les saints en Jésus-Christ. » Avec le vin disparaît, d'autre part, l'idée de l'immolation de l'Agneau de Dieu; du moins, si on lit encore les paroles de Jésus exprimant cette idée capitale, elle n'est plus illustrée et rendue sensible par le contenu du calice. Or, pour la masse ignorante, les rites et les symboles seront toujours beaucoup plus impressifs et plus importants que la liturgie destinée à les expliquer. Ainsi, pas plus que le baptême, la cène n'a été fidèlement reproduite par le théisme indien cherchant à se l'approprier. On le comprend d'ailleurs: ces deux actes sacrés, les plus augustes du culte évangélique, sont l'un et l'autre en relation trop directe et trop exclusive avec celui qui les a institués pour s'intercaler sans déchéance dans un système éclectique, qui, tout en plaçant Jésus très haut, ne voit point en lui la grande victime expiatoire, l'archiprêtre de l'humanité, le dispensateur de la vie éternelle.

Dans son désir de ne pas trop pencher du côté du christianisme, K. C. Sen enchâssa entre l'eucharistie et le baptême une observance hindoue, le *Homa*, qu'il s'efforça de spiritualiser. Au lieu d'adorer le feu comme une divinité, il adora la Divinité *dans le feu*.

Cette cérémonie, qui surprit les fidèles, paraît avoir été sérieuse et imposante. Devant la chaire du Brahma Mandir se trouvait un large réchaud de fer. On voyait près de là des bûches de bois, des bâtons formant des faisceaux, une grande cuiller de métal, enfin un vase de terre contenant du *Ghi* ou beurre clarifié. Après divers exercices de piété, Keshoub alluma le bois, et, y versant du beurre liquéfié, produisit un feu clair et puissant, auquel il s'adressa en ces termes :

« Agni flamboyant, tu es grand, grand, grand parmi les forces de la nature. Tu n'es point Dieu, nous ne t'adorons pas ; mais en toi réside le Seigneur, la Flamme inextinguible, la Lumière de l'univers, le Feu du feu, le Feu immanent, que tu révèles et glorifies. O brillant Agni, en toi nous contemplons notre Maître resplendissant. »

Suit une description de la puissance destructive du feu et de tous les services qu'il rend à l'humanité. « C'est pourquoi, continue le réformateur, nos vénérables aïeux, les Aryas Rishis, t'honoraient grandement et célébraient à ta gloire le

Homa sacré. Ami et bienfaiteur de la race humaine, toi que le Rig Véda louait avec tant de ferveur il y a quatre mille ans, brûle et resplendis devant nous, pour que nous chantions tes louanges au sein de la civilisation du dix-neuvième siècle, et que nous soyons dignes de nos pères. »

Passant enfin du feu à Celui dont il est l'emblème : « O Dieu d'Agni, dit Keshoub, moi, Agni-hotri et prêtre, j'institue, sur ton ordre, la cérémonie du Homa véritable pour la destruction des penchants pervers. Aide-nous, ô Dieu ; bon Dieu, aide-nous. Dans ton saint feu nous désirons brûler aujourd'hui nos péchés et nos iniquités, les convoitises de la chair et tout mauvais désir. Comme le feu qui est devant nous consume ces morceaux de bois, nous voulons consumer notre colère, notre avarice, notre mondanité et notre orgueil dans le feu de ta sainteté. Nous ne sommes pas sauvés avant que le péché soit brûlé en nous jusqu'à la racine. Le Fils de Dieu a bravement résisté à la tentation et triomphé de Satan. De même le Bouddha a repoussé avec indignation le tentateur Mara et assujetti la chair. Administre-nous, ô Resplendissant Esprit, le baptême de feu, afin que nous puissions vaincre l'adversaire, comme le firent ces grandes âmes... Annihile Satan et brûle la Mort, pour que nous

revêtions l'incorruptibilité et la vie éternelle. Détruis dans les flammes ces six bâtons liés ensemble, qui représentent les six passions coupables de notre cœur ; et que, réduits en cendres, ils typifient la destruction de nos passions charnelles dans le feu de ta sainteté ! »

En prononçant ces paroles, il jeta les bâtons dans le brasier, et les fidèles crièrent tous ensemble, par trois fois : « Victoire à Dieu ! »

Impossible de ne pas rendre justice au courage de l'Acharya, qui, malgré son opposition décidée au polythéisme et à l'idolâtrie, essaya de purifier, d'élever à la hauteur du spiritualisme le plus parfait une fête nationale souillée par toutes les superstitions. Cette tentative audacieuse pouvait-elle aboutir ? Ne devait-elle pas faire plus de mal que de bien ? Je ne sais. Pourtant, tout en comprenant les vives critiques adressées à K. C. Sen, je sens qu'il a généreusement agi en cherchant, par toute une série de moyens en partie nouveaux et hardis, à relever ses compatriotes tombés dans une déplorable indifférence et dans un matérialisme abject.

On peut le comparer, à cet égard, à un Européen dont la nature intellectuelle est d'ailleurs fort différente de la sienne : je veux parler du général Booth, qui, l'an dernier, publiait un projet si émouvant et si grandiose pour l'extinc-

tion du paupérisme à Londres, cette effrayante plaie au flanc de la société anglaise. Inspirés, l'un et l'autre, par la foi la plus intense dans le Dieu d'amour et par une ardente compassion pour les misères de leur peuple, ils ont cherché et trouvé une *méthode* pour faire ce qu'on n'avait pas réussi à faire avant eux. Ils ont voulu captiver l'attention, la sympathie de la populace, atteindre son cœur, réveiller sa conscience, exciter son enthousiasme, opérer au sein des masses corrompues et désolées une œuvre immense de relèvement spirituel et social.

Quel avenir est réservé aux efforts sociaux de William Booth ? Il serait téméraire de donner à cette question une réponse catégorique. Quant au mouvement religieux dont le général a été l'initiateur, il s'est propagé assez vite et assez loin pour étonner le monde. Ce succès sans précédent au sein du protestantisme ne suffit pas sans doute, même en se joignant à l'excellence du but, pour justifier tous les procédés salutistes ; mais il doit, me semble-t-il, nous interdire un jugement sommaire et peu respectueux sur l'étrange institution qui paraît convertir tant de malheureux.

Quant au fondateur de la Nouvelle Dispensation, sa marche n'a pas été aussi triomphante que celle de l'Armée du Salut ; ses succès, péni-

blement conquis, n'ont pas été publiés avec autant d'éclat dans les journaux occidentaux. Nous verrons cependant qu'ils sont considérables, et que l'Acharya ne s'est pas dévoué en vain à la régénération de sa patrie. Je ne voudrais en rien surfaire un homme faillible et pécheur, sujet à toutes nos infirmités. Mais peut-être reconnaîtrez-vous avec moi que ses fautes mêmes sont le fait d'une nature d'élite, d'un cœur enthousiaste tout consacré à Dieu et à la famille humaine, d'un esprit libéral ouvert aux plus vastes et aux plus saintes ambitions.

CHAPITRE V

DERNIER ÉCLAT ET COUCHER DE SOLEIL

1881-1884

*C'est quand on a peu de vent dans
les voiles qu'on peut côtoyer toujours
la rive.* M^{me} DE STAEL.

*Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri,
Nec quicquam inveni melius quam credere Christo.*

La biographie que nous avons entreprise approche de son terme. Il nous reste à voir, dans ce chapitre, les dernières créations de Keshoub Chander Sen, qui sont les plus curieuses et prêtent le plus à la critique; à examiner de plus près ses rapports avec Jésus-Christ; à dire quelques mots de son éloquence, de son rôle d'organisateur, de son caractère et de son apparence extérieure; à raconter enfin sa maladie, ses derniers travaux et sa mort prématurée.

Sa religion, nous l'avons dit, voulait être apostolique et nationale; il fallait donc que de Cal-

cutta, son foyer, elle rayonnât à travers toutes les contrées de la péninsule indienne. Déjà le Ministre avait fait plusieurs expéditions missionnaires, dont j'ai eu l'occasion de parler : je dois en mentionner une autre, qu'il entreprit en 1879, accompagné d'une vingtaine de ses collaborateurs habituels, et qui paraît avoir été la plus importante de toutes ¹.

Ne serions-nous pas plus heureux dans nos essais d'évangélisation, si nous suivions cette méthode ; si, au lieu de placer dans quelque village un théologien, souvent jeune et inexpérimenté, en lui donnant pour tâche de réveiller tout le district, nous allions nous-mêmes en nombre, — pasteurs, anciens, laïques instruits et zélés des centres, — faire des tournées de prédication tantôt dans une partie du pays, tantôt dans une autre ? Nous frapperions de plus grands coups ; nous ferions impression non plus sur quelques individus exceptionnels, mais sur une population tout entière.

Ce désir était précisément exprimé, il y a peu de jours, par un protestant français des plus au-

¹ Je remonte ainsi un peu plus haut que la période à laquelle est consacré le présent chapitre. On comprendra que, devant grouper les faits analogues, je ne puisse toujours suivre dans tous les détails l'ordre chronologique. Il est facile d'ailleurs de se rendre compte que je le respecte avec le plus grand soin quant à l'essentiel.

torisés. Nous lisons en effet dans l'*Eclaireur* du 1^{er} juillet : « M. Houter propose, dans le *Bulletin de la Mission intérieure*, d'organiser un groupe d'évangélistes itinérants qui s'en iraient, avec une troupe de chanteurs chrétiens bien exercés, tenir des réunions de ville en ville, dans toute la France. Il estime qu'il faudrait pour cela 150 000 francs par an. »

Pour en revenir à nos brahmos, ils traversèrent le Bengale septentrional et le Béhar, faisant un voyage de six cents lieues, pour obéir à une injonction divine que le journal de Keshoub avait publiée en ces termes :

« Allez et proclamez que je suis la Mère de l'Inde, — dit le Seigneur à ses disciples groupés autour de lui. — Beaucoup sont disposés à m'adorer comme leur Père ; mais ils ne savent pas que je suis leur Mère aussi, une mère tendre, indulgente, miséricordieuse, toujours prête à recevoir dans ses bras l'enfant pénitent. Allez de ville en ville, de village en village, chantant mes compassions, et annonçant à tous les hommes que je suis la Mère de l'Inde. Que votre conduite et vos entretiens, vos cantiques et vos discours, soient de nature à convaincre ceux au milieu desquels vous vous rendrez que vous êtes enivrés de ma douce dispensation et de mon nom plus doux encore. Que l'Inde ainsi con-

vaincue vienne à moi, en disant : Béni soit ton nom, douce Déesse ! Nous avons vu et entendu les apôtres de la Mère suprême. »

La troupe enthousiaste chercha donc, non sans succès, à réveiller au sein du peuple la vie religieuse et morale. Vêtu de la robe des ascètes, l'Acharya prêchait en plein air, tantôt dans une prairie ou un jardin, tantôt dans un carrefour ou sur le bord d'une rivière, employant le bengali, le hindi, l'anglais, ou mélangeant ces trois idiomes, suivant la composition de l'auditoire.

Les étendards couverts de devises saisissantes (La vérité vaincra ; Nations, venez toutes à Dieu ; La grâce de Dieu fait seule réussir), les chants simples et passionnés, accompagnés des instruments dont nous avons parlé, — la cole, le caratal, l'ectara, — donnaient à cette expédition une singulière ressemblance avec celles de l'Armée du Salut. Elle paraît avoir duré deux mois tout au plus, et laissé partout où elle passait la plus excellente impression.

Les missionnaires étaient parfois accueillis hospitalièrement par des Hindous de position plus ou moins élevée. Après un modeste banquet, ils entretenaient leurs hôtes des croyances dont leur cœur était plein, célébraient avec eux le culte domestique, et se retiraient vers minuit ou une heure pour dormir sur des nattes ou des mate-

las étendus sur le sol. Un jour, l'évêque Johnson, faisant sa tournée annuelle, souhaita la bienvenue au Ministre de la façon la plus cordiale dans le presbytère du chapelain anglais d'une station. On ne reprochait qu'une chose aux propagateurs du théisme dans les localités qu'ils traversaient : c'était de s'arrêter trop peu de temps. Mais leur mot d'ordre, « le commandement du Seigneur » était « d'arriver, de vaincre et de partir. » Cela rappelle César. Le but de ce voyage n'était pas, en effet, — c'est Keshoub qui le dit, — de produire des conversions, de fonder et d'organiser des Eglises, mais simplement d'exciter l'esprit public, de jeter à droite et à gauche des semences de vérité. « La Mère, la Mère, la Mère : tel est le cri de guerre avec lequel l'expédition a combattu humblement, mais hardiment pour la conquête du pays ; et voilà pourquoi son succès a été si grand et si glorieux. »

Désirant ardemment que les apôtres de la Nouvelle Dispensation fussent des modèles d'union fraternelle et de spiritualité, le Ministre crut devoir les soumettre à une *ordination*, à laquelle on ne peut reprocher aucun caractère superstitieux ou clérical. Cette cérémonie, que P. C. Mozoumdar appelle la plus originale et la plus émouvante, fut assurément solennelle et à la hauteur de son but.

On commença par laver les pieds des brahmos qui devaient être mis à part pour cette noble tâche; puis chacun d'eux reçut une médaille d'argent, qui portait d'un côté ces mots : *Fraternité apostolique*, de l'autre l'image d'un drapeau, — sans doute l'emblème de la société, — et l'homme qui officiait comme grand prêtre, Bai Gour Govind Roy, leur fit prêter serment.

Une médaille d'or fut remise à l'Acharya, qui reçut peu après la besace et le bâton du mendiant. Habillé en pèlerin et la tête rasée, Kes-houb, en sa qualité de *Serviteur des apôtres*, accepta humblement ces symboles et se mit aussitôt à quêter; les assistants remplirent de riz et de légumes le petit sac qu'il tenait à la main.

Après une nouvelle distribution de médailles, l'imposition des mains fut donnée à chacun des missionnaires comme signe de la succession apostolique, entendue certes bien autrement que dans le catholicisme ou l'Eglise anglicane. Puis vint ce qui nous intéresse le plus, le discours que leur adressa le Ministre, et qui fut d'une simplicité, d'une élévation et d'une puissance admirables. Nous le reproduisons plus loin ¹. On y remarquera en particulier la position étonnamment modeste prise volontairement, — dans cette occasion qui aurait pu lui inspirer des

¹ Voir *Appendice*, Note V.

sentiments bien différents, — par celui qui était la tête et l'âme du Bâratbarsya Somadj. Des prières et la bénédiction terminèrent cette belle séance.

Une semaine plus tard, les apôtres partirent pour une tournée d'évangélisation, dont l'un des plus pieux, Bai Agore Nath Goupta, ne devait pas revenir.

Dès le jour de cette ordination, le « Serviteur des apôtres » vécut d'aumônes durant un mois, voulant donner à ses compagnons d'œuvre l'exemple du renoncement. A plusieurs reprises déjà, il avait, pendant quelques semaines, mendié de maison en maison, et fait cuire de ses propres mains la nourriture, exclusivement végétale, qu'il se procurait ainsi. Sans se glorifier de cet ascétisme, il y tenait beaucoup. Il songeait même sérieusement à laisser à ses enfants la direction de ses affaires domestiques, et à s'en remettre pour ses besoins individuels à la libéralité des fidèles, non sans avoir assuré aux siens des ressources suffisantes pour leur avenir. Il tâchait de résoudre un problème insoluble, esquissant des projets dans le but d'accorder ses devoirs de chef de famille avec la vie d'un mendiant. Il désirait, pour employer ses propres expressions, « réduire l'aumône en système. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce qu'il y a

d'exagéré dans ce point de vue, qui du reste ne risque nullement de devenir contagieux parmi nous. La mendicité n'a rien d'évangélique. Le Christ et ses apôtres recevaient, mais ne demandaient pas. Le mendiant fait le sacrifice d'une dignité que notre religion est loin de proscrire. Qu'on se rappelle plutôt la noble fierté de saint Paul, refusant de « vivre de l'Évangile » malgré son droit incontesté et l'exemple des Douze.

Si Keshoub ne put harmoniser complètement sa vie personnelle avec ses théories, il réussit néanmoins à instituer des vœux de pauvreté et d'abnégation.

A propos du *Vœu de Pauvreté*, par lequel il se lia le premier pour un temps, nous le voyons rendre témoignage à la libéralité des donateurs, au nombre desquels se trouvaient parfois des chrétiens ; il se plaint même que ses brahmos mendiants aient reçu plus de mets sucrés (*sweetmeats*) qu'ils ne pouvaient en consommer, et il déplore l'argent ainsi dépensé sans profit.

De son côté, il était toujours prêt à ouvrir largement sa bourse en faveur d'autrui. Une somme était-elle mise à sa disposition, il se hâtait de la partager entre les indigents non de son Eglise seulement, mais des différents cultes dont il était entouré. Quand la chaleur devenait excessive, il distribuait de l'eau fraîche aux voyageurs, de la

glace à ses missionnaires, ainsi que des légumes ou de ces gâteaux dont la population hindoue fait une grande consommation. Emu de toutes les souffrances, il s'efforçait de les soulager, en donnant selon ses moyens ou même au delà ; sa souscription, souvent anonyme, était acquise aux œuvres dont il sentait l'utilité.

Quand quelques officiers salutistes, dont la théologie étroite n'était assurément pas faite pour lui plaire, furent persécutés par l'autorité communale de Calcutta, il assista, perdu dans la foule, à leur procès, muni d'un chèque qu'il avait préparé, dans l'intention de payer éventuellement, à leur place, l'amende à laquelle on les condamnerait. Un pareil trait se passe de commentaire.

En voici un second du même genre. Un jour, quelques-uns de ses adversaires les plus acharnés osèrent se présenter à son domicile, et lui demander une contribution pour l'Eglise qui s'était formée en opposition à la sienne, le Sadaran Somadj. Venaient-ils pour mettre son caractère à l'épreuve ? Dans ce cas ils furent déçus ; car Keshoub prit tranquillement leur liste et s'inscrivit pour une somme raisonnable, en remplaçant toutefois son nom par ces mots significatifs : « La vérité triomphera. »

Qu'on ne pense pas, du reste, que sa prédilec-

tion pour la pauvreté lui fût encourager la paresse. Jamais, au contraire, il ne fut plus actif qu'à l'époque où il institua l'ordre des mendiants.

Un second ordre religieux fut formé, sous sa direction, par trois hommes qui prononcèrent le *Vœu d'Abnégation* (en anglais, *self-surrender*). Ici les membres, qui n'étaient ni prêtres, ni missionnaires, eurent pour utile spécialité de gagner, par un travail séculier, de l'argent qu'en fils dévoués de l'Eglise théiste ils déposaient aux pieds de leur mère. Une caisse spéciale, la *Bidhan Deposit Bank*, reçut, de mois en mois, le gain de ces laïques dévoués, qui d'ailleurs conservaient la faculté d'en retirer une certaine portion pour subvenir à leurs propres dépenses et à l'entretien de leur famille. Il serait superflu de faire observer le sérieux et le zèle que supposait cette société, et les services qu'elle était appelée à rendre. A-t-elle pu se développer et même se maintenir? En tous cas, nous signalons cet exemple aux chrétiens engagés dans les affaires, et désirant la prospérité des œuvres religieuses auxquelles ils ne peuvent coopérer activement.

Nous l'avons déjà remarqué, Keshoub était bien de son époque en vouant sa plus sympathique attention aux besoins et aux droits de la femme. Qu'on juge s'il ne nous devançait pas sur ce point.

« L'Eglise est incomplète, écrit-il, jusqu'à ce qu'elle ait organisé une *Communauté de Sœurs*. Il existe de nombreuses institutions pour élever et réformer l'homme ; mais la fille de Dieu n'a pas moins besoin de discipline et d'éducation que le fils de Dieu. Aussi notre Eglise s'occupe-t-elle de l'édification des femmes. D'année en année, nos sœurs ont été soumises à une discipline de plus en plus élevée : on leur a enseigné à préférer la simplicité, la pauvreté et la piété à un faux raffinement, ainsi qu'aux plaisirs et aux frivolités du monde. Si elles n'ont pas encore fait des progrès bien sensibles, elles croissent pourtant peu à peu en foi et en esprit de prière. Je suis persuadé que les plus avancées d'entre elles en arriveront à former une Fraternité féminine (*Sisterhood*), et que, non contentes de donner l'exemple de la pauvreté volontaire et de la dévotion, elles se mettront positivement au service de leurs sœurs dont la religion est moins vivante. La manière dont cette œuvre spirituelle a marché depuis quelque temps n'est pas dépourvue d'intérêt.

« Nous avons institué différents vœux, qui sont prononcés dans le sanctuaire, mais qui ne lient que pour un temps limité. Ces engagements concernent la méditation, l'abstinence, l'examen de soi-même, la charité, la bonté en-

vers les animaux, le soin des enfants, la propreté et l'hygiène. Mardi dernier, onze dames ont été solennellement initiées à l'un ou l'autre de ces ordres sacrés. Les vœux du premier ordre embrassent les sujets suivants : Chant de cent huit noms de Dieu. Hommage aux saints et aux prophètes. Lecture du matin : textes du Rig Véda. Lecture de midi : le Bagvat. Lecture du soir : la Bible. Donner aux croyants de l'eau et du *sorbet* (sorte de limonade ou de boisson effervescente). Préparer soi-même sa frugale nourriture. Avoir, quand on est au temple, la tête couverte d'un morceau d'étoffe. Méditation solitaire. Chant des hymnes de la Nouvelle Dispensation et d'autres cantiques, avec accompagnement d'ectara. Courte prière domestique avec les enfants. Ecouter la lecture de la vie de Chaitanya. »

Tandis que des vœux spéciaux réunissaient, en plusieurs catégories, les jeunes filles brahmoïstes, il y eut un *Ordre des Etudiants de la Nouvelle Dispensation*.

Enfin, sans en faire à proprement parler un ordre religieux, Keshoub organisa une troupe de chanteurs, qui parcourait le soir, pendant trois ou quatre heures, les rues et les places de Calcutta, visitant de préférence les quartiers les plus misérables et les plus corrompus de la ville noire. Ces chants vigoureux, renforcés par le

bruit des cymbales et des tambours, attiraient une foule qui n'entrerait jamais dans nos églises protestantes. Le Ministre, nu-pieds dans son costume de mendiant, dirigeait ces expéditions populaires, s'arrêtant fréquemment pour adresser aux pauvres qui l'entouraient les allocutions les plus sympathiques, les appels les plus sérieux et les plus touchants. Il trouvait ainsi moyen de faire entendre la bonne nouvelle d'un Dieu de justice et d'amour à des multitudes plongées encore dans les plus profondes ténèbres du paganisme hindou. Malgré les répugnances de nos classes supérieures à l'endroit de procédés aussi démocratiques, je n'ai, je l'avoue, que de l'admiration pour cette mission intérieure en musique, et pour l'ardeur infatigable qu'y apporta, malgré sa faiblesse physique, celui qui en fut le fondateur, le directeur et l'orateur principal. Nous avons vu d'ailleurs qu'en France un des premiers évangélistes appelle actuellement de ses vœux une institution de ce genre.

Je dois faire, au contraire, les réserves les plus expresses à l'égard de deux autres créations par lesquelles, vers la fin de sa vie, Keshoub chercha pareillement à émouvoir les simples : la *Nouvelle Danse* et le *Nava Brindaban Natak* (Drame de la Nouvelle Dispensation).

On se rappelle l'essai qu'il avait tenté long-

temps auparavant pour régénérer le théâtre, et pour mettre cette puissance essentiellement populaire au service de l'esprit réformateur. Dans la même intention, il fit composer en 1881, par Trylokya Nath, l'apôtre chanteur, un mélodrame moral, intitulé : *l'Harmonie des religions*, qui, représenté un certain nombre de fois avec la conviction la plus chaleureuse, produisit sur les assistants une impression profonde et salutaire. C'est du moins l'avis de P. C. Mozoumdar. On y voyait la conversion d'un hindou cultivé qui s'était laissé aller à l'intempérance, sa recherche de la vérité et le triomphe du brahmoïsme. Sans crainte du qu'en dira-t-on, l'Acharya remplit avec ses apôtres les rôles principaux. Sous la figure d'un jongleur ou magicien, il exécutait lui-même des tours de passe-passe (de son invention probablement), sorte de paraboles en action, destinées à graver dans l'âme des spectateurs certaines vérités qu'il estimait capitales.

On le voit, par exemple, s'agenouiller devant un platane, qu'il supplie de lui montrer l'autographe du créateur et souverain maître de la nature. Sa prière est exaucée; car, lorsque, au moyen de son couteau, il a détaché une des grandes feuilles de l'arbre, le nom de *Hari* se trouve écrit sur elle. Du tronc du platane sort ensuite, par un petit tuyau, le nectar de l'amour

divin sous la forme d'eau de rose, puis de sorbet. « Dieu, — dit alors le magicien, — ne se contente point de se montrer dans toute la nature : il parle encore par elle constamment, et les fidèles écoutent sa voix. Imposez silence à la clameur de vos passions, et vous entendrez son Evangile. En ce moment, en effet, l'hymne commençant par ces mots : « Je suis le Saint-Esprit, » retentit derrière la scène, et l'auditoire tout entier y prête une oreille recueillie et charmée. Quand le chœur a cessé, Keshoub d'un air triomphant s'écrie : « C'est ainsi qu'aujourd'hui, comme dans les temps antiques, tout croyant peut voir et entendre Dieu, jouir de son amour. »

Autre tour symbolique. Des perles, des pierres précieuses de couleurs différentes, emblème des aspects multiples de la foi, sont présentées aux spectateurs. Un cordon, nécessaire pour les réunir et en faire un collier, est fourni par la Nouvelle Dispensation. Pierreries, perles et cordon, enfermés dans un coffret magique, en ressortent, un instant après, ne formant plus qu'un seul joyau. Ce brillant collier doit illustrer le grand idéal de la diversité des opinions dans l'unité de l'esprit.

Voici encore la Croix des chrétiens, le Croissant des mahométans, l'*Om* (syllabe sacrée) des védantins, le Trident de Siva et le *Counti* des vishnouites. Ces emblèmes de religions non seule-

ment opposées, mais trop accoutumées à lutter entre elles par le fer et le feu, les voilà, au coup de baguette du bienfaisant sorcier, fusionnés en un symbole unique !

La musique est appelée, à son tour, à prêcher la tolérance et la fraternité. Des instruments de toute espèce jouant, pour commencer, sans méthode et sans accord produisent une horrible cacophonie ; mais tout à coup, au signal qui leur est donné, ils se mettent à exécuter avec un ensemble parfait une entraînante mélodie. « De même, dit Keshoub, les divers crédos de l'humanité, discordants en apparence, s'harmonisent et s'unifient sous l'influence de la Nouvelle Dispensation. »

« Il y a dix-huit siècles, ajoute-t-il, on vit descendre du ciel un oiseau sacré, porteur de joyeuses nouvelles. Pendant un certain temps, il inspira, stimula, sanctifia des milliers de personnes ; mais il rencontra bientôt un formidable ennemi dans la raison humaine, sous les coups de laquelle il parut succomber. De nos jours, on pense généralement que la sainte Colombe est morte et qu'il n'y a plus d'inspiration. »

A ces mots, l'oiseau mort, que le magicien fait voir à l'assistance, disparaît subitement et un oiseau vivant vient d'en haut pour le remplacer, portant autour de son cou une bande de papier.

sur laquelle on peut lire ces mots : *Victoire à la Nouvelle Dispensation ! Harmonie de toutes les religions !*

Les lignes suivantes, empruntées au *Sunday Mirror*, suffiront à faire ressortir le caractère à la fois utopique et dangereux de cette harmonie des religions proposée par K. C. Sen.

« Quel est l'éclectisme de la Nouvelle Dispensation?... Nous ne disons pas simplement qu'il y a des vérités dans toutes les religions : nous prétendons que toutes les religions établies dans le monde sont vraies. Il y a une grande différence entre ces deux assertions... La Nouvelle Dispensation est la plus vaste induction qui jusqu'ici ait été faite dans le domaine de l'esprit. Elle admet que l'hindouisme est vrai, que le christianisme est vrai, et ainsi de suite. De là elle arrive à cette grande généralisation que toutes ces religions sont également vraies, et que, comme le vrai s'accorde toujours avec le vrai, elles s'harmonisent entre elles. »

La connaissance que nous avons de l'Acharya ne nous permet sans doute pas de donner une valeur absolue à de pareilles affirmations. Nous n'en dirons pas moins, avec P. C. Mozoumdar : « C'est chose périlleuse que de jouer avec l'hindouisme, qui a déjà mainte fois englouti de grandes entreprises de réforme. »

Non moins singulière, à notre point de vue, que le *Drame de la Nouvelle Dispensation*, la *Nouvelle Danse* ou *Danse Mystique* eut peut-être plus de succès encore. Ce n'était pas non plus une complète innovation. La coutume de danser d'une certaine manière pour donner cours à ses émotions religieuses remonte, en effet, à la plus haute antiquité et se retrouve chez toutes les sectes de l'Inde. Aussi s'introduisit-elle insensiblement dans le Brahmo Somadj à dater de 1866, époque où s'y fit sentir l'influence du vaishnavisme; cette pratique ne fit dès lors que s'y développer. Keshoub, qui, timide et réservé, s'était longtemps abstenu de prendre part à ces danses mystiques, se laissa finalement gagner par l'excitation de ses partisans. Dans les assemblées anniversaires de 1882, il dansa même avec tant d'ardeur que de fatigue il s'évanouit. Il faut dire qu'il souffrait déjà de la maladie qui devait l'emporter (le diabète). Loin de renoncer pour cela à cet exercice, il l'érigea, dès le mois d'août de la même année, en institution régulière.

Conduite par un des apôtres, la Nouvelle Danse eut lieu cette fois-là dans l'enceinte même du Brahma Mandir, dans l'espace qui d'ordinaire restait libre devant le védi (la chaire) du Ministre. Mais, le nombre des danseurs dou-

blant, triplant rapidement, cette place devint insuffisante et la chaleur épouvantable. Le galop, le tourbillon, les cris, n'en continuèrent pas moins. « C'était, — au dire de Keshoub, — une bénédiction que de voir tant de garçons, d'adolescents et d'hommes d'âge mûr dansant joyeusement autour de leur invisible Mère. Les trois *cercles* portaient des *chudders*¹, sorte d'écharpes de couleur différente, brunes, jaunes et blanches ; et lorsque, les mains élevées, ils se mouvaient l'un dans l'autre suivant le rythme marqué par le son doux et pénétrant de la sacrée *midranga*, on était à la fois égayé et inspiré par un tel spectacle. Le seul inconvénient dont on souffrît était le manque d'espace, chacun sentant que la danse nouvelle réclamait un local beaucoup plus vaste, où des centaines de personnes pussent circuler en toute liberté. »

Nous sommes parvenus au point culminant de la dernière manière du réformateur bengalais. Elle consiste en ritualisme ingénieux, en pratiques à sensation, dont le but est d'établir des points de contact, de jeter un pont entre une religion éminemment spirituelle et un peuple accoutumé aux mille formalités, superstitieuses ou sensationnelles, du paganisme hindou. Quels que

¹ *Chudder*, mot hindoustani qui signifie d'abord drap, puis châle, écharpe.

fussent le patriotisme et le sérieux de ses intentions, il est évident pour nous que le Ministre est allé trop loin dans cette voie. Son exaltation, dans cette période de sa vie, nous paraît avoir quelque chose de regrettable et de maladif. Nous souffrons de voir cet homme si profondément religieux s'abaisser jusqu'à se donner en spectacle comme danseur, acteur, prestidigitateur ; et, sans le vouloir, nous le comparons aux anciens héros de la foi, — nos prophètes, nos apôtres et nos réformateurs, — qui ne se sont jamais départis d'une attitude sobre, sévère et digne. On comprend vraiment que les théistes des sociétés rivales aient accusé l'Acharya de *démoraliser* le Brahmo Somadj.

Ces innovations excitantes n'étaient pas sans danger. Elles avaient le tort d'allier à une dévotion réelle un élément de divertissement bruyant, d'enthousiasme collectif provenant de sources beaucoup moins pures, et de développer le goût des fêtes mondaines, qu'elles rappelaient de trop près. Les natifs encore grossiers pouvaient y prendre plaisir sans s'attacher sérieusement aux doctrines élevées qu'on leur offrait sous cette forme attrayante, et sans renoncer à leurs erreurs.

Pourtant K. C. Sen ne me paraît pas avoir abandonné la ligne de conduite qu'il s'était tra-

cée à l'origine. Je dirai plutôt qu'il a trop abondé dans le sens d'un de ses principes fondamentaux, l'éclectisme. Il s'est approprié, plus qu'un Européen n'eût osé le faire, les anciennes coutumes d'un peuple idolâtre. Nous le taxerons d'imprudence. Mais sommes-nous tout à fait impartiaux ? Notre routine, nos traditions ne nous influencent-elles pas dans un sens opposé ? Nous imaginons-nous qu'avec nos méthodes occidentales et nos scrupules protestants Keshoub se fût approché davantage du grand but qu'il se proposait ? Ses pratiques les plus critiquables, la danse mystique et le théâtre sacré, n'ont pas été sans effet pour attirer au brahmoïsme les sympathies de la multitude, de ces opprimés, de ces dédaignés dont Jésus se préoccupait avant tout.

Au reste, pour apprécier sainement ces institutions si éloignées de nos mœurs, il importe de nous rappeler que, selon les milieux, les mêmes mots désignent souvent des réalités fort différentes. Ainsi la danse et le théâtre dont nous avons parlé concernaient exclusivement les hommes, les femmes de l'Inde ne prenant aucune part à la vie publique. Ce fait bien connu écarte déjà une des plus graves objections que nous aurions pu adresser à ces étranges cérémonies.

C'est, j'insiste là-dessus, dans une intention

philanthropique, et non pour suivre un penchant de sa propre nature, qu'à partir d'un certain moment Keshoub a fait une si large part au symbolisme et aux actes à sensation. Voici effectivement en quels termes il répondit à Max Müller, qui déclarait « ne pas aimer les cérémonies : »

« Au sein de notre théisme antiritualiste, y avait-il quelque nécessité à recourir à des formes extérieures ou à des rites ? Absolument aucune... C'est simplement afin d'expliquer la spiritualité de certaines cérémonies que nous avons offert une explication cérémonielle de ces cérémonies. Pourquoi cérémonielle ? Pour qu'elle fût aussi impressive que possible. Rien ne peut mieux illustrer une cérémonie vieillie et morte qu'une cérémonie nouvelle et vivante. Le cœur comprend mieux le véritable sens du hom, du baptême, de la cène, du *Danda-Daran* (prise du bâton de mendiant dans le vœu de pauvreté), de la cérémonie du Drapeau, si ces rites sont accomplis, interprétés par des acteurs vivants, que si l'on se contentait de les expliquer dans des sermons. Heureux sont ceux qui ont vu ou célébré ces cérémonies ; car l'histoire s'est alors reproduite et a paru reprendre vie, les cieux se sont ouverts, et un flot de lumière est descendu sur le mystère de ces rites antiques, pour en dévoiler le sens intime. Et par qui ces rites ont-ils été célébrés ?

Par tous ? Non, par quelques hommes seulement. Et combien de fois ont-ils été célébrés ? En une seule occasion. L'explication nécessaire étant une fois donnée, cela a suffi. »

K. C. Sen ne veut donc point être ritualiste, au contraire ; il n'est pas même sacramentaliste, comme la plupart des protestants. Loin d'être indispensables à ses yeux, les rites symboliques sont employés temporairement, exceptionnellement, dans une intention d'utilité.

Dans une de leurs conférences, les missionnaires du Bâratbarsya Somadj expriment, en le complétant, le même point de vue.

« Nos procédés extérieurs sont soumis au changement, disent-ils. Nous avons des pratiques temporaires, conformes aux circonstances et ordonnées par la Providence. Nul ne doit en conclure que nous ayons changé, soit dans nos doctrines essentielles, soit dans nos sentiments. Comme l'arbre croît en partant de sa racine, ainsi le Brahmo Somadj se développe sur la base des vérités qu'il professe. Quant au langage, aux formes, aux choses extérieures, il y a eu du changement parmi nous, et il y en aura plus encore à l'avenir. Mais, à travers tout cela, nous ne ferons, avec nos familles et nos amis, que grandir en amour, en sainteté, en enthousiasme. Que nos généreux amis attendent donc avec pa-

tience et espoir, sans se laisser décourager par notre agitation et nos changements. Dans la plénitude des temps, ils comprendront enfin la véritable organisation du Brahmo Somadj et l'harmonie de ses parties. »

Si le Ministre avait vécu plus longtemps, peut-être aurait-il de nouveau modifié le culte de son Eglise; mais, ennemi de l'intellectualisme, il y eût probablement conservé cette richesse de formes, ce genre artistique, symbolique et traditionnel qui parle au cœur et à la fantaisie par les sens.

« La Nouvelle Dispensation, dit-il, est profondément émotionnelle; elle hait la sécheresse. C'est la religion du tendre amour et des douces affections. Elle n'encourage ni la foi sans amour, ni l'activité sans amour. Elle apporte la culture la plus complète aux plus nobles émotions, à toutes les impulsions du cœur. Sa sagesse consiste à connaître Dieu de manière à l'aimer, son activité à servir Dieu en l'aimant. Son cœur déborde du lait de l'amour, ses yeux brillent des larmes de la dévotion. Elle adoucit toutes choses par son contact.

« La Nouvelle Dispensation est poétique dans ses pensées, ses sentiments, son langage. Une insipide et triste prose ne convient pas à son esprit imaginaire. Notre Eglise représente l'âge d'or de la religion, la période où tout est joyeux

et resplendissant, où le ciel et la terre se parent de couleurs enchanteresses. Elle revêt la vérité de la soie souple et chatoyante, des riches draperies de l'imagination. Elle puise à pleines mains dans le trésor des métaphores, des allégories et des paraboles. »

Mais dans quels rapports Keshoub a-t-il été, vers la fin de sa carrière, avec le grand maître des paraboles, avec celui qui parla comme jamais homme n'a parlé ni ne parlera ? C'est le moment de nous en rendre compte.

Nous l'avons entendu s'écrier en 1866 : « En vérité, Jésus est au-dessus de l'humanité ordinaire. » A Londres, en 1870, il fit à Saint-James's Hall une conférence, dont le *Spectator* parle avec une vive admiration, sur *Christ et le christianisme*. Il insista non seulement sur le bien que lui avaient fait les enseignements de l'Evangile, mais sur « le sublime égotisme de Jésus, qui se prêchait constamment lui-même comme *le chemin* qui conduit à Dieu. » A Birmingham, il dit aux représentants des diverses dénominations chrétiennes : « Je ne suis point venu en Angleterre comme quelqu'un qui n'aurait pas encore trouvé le Christ. Quand le catholique et le protestant, l'unitaire et le trinitaire, l'Eglise large et la basse Eglise, m'entourent à

l'envi pour me présenter leur Christ respectif, je tiens à leur répondre une fois pour toutes : Mille remerciements. Mais pensez-vous que je n'aie pas Christ en moi ? Grâce à Dieu, moi aussi, j'ai mon Christ. »

A Calcutta, le Ministre prononça, en 1879, un discours qui eut un immense retentissement à travers le monde, et dont l'impression dans notre pays même n'est pas encore tout à fait effacée¹. Il l'intitula : *L'Inde demande : Qui est le Christ ?*

« Compatriotes et amis, — dit-il en commençant, — je désire vous parler du Christ. Ce sujet sacré est particulièrement convenable dans cette semaine de solennelle dévotion que les chrétiens appellent la semaine sainte.

« On me demandera peut-être quel est mon droit pour parler du Christ crucifié. Je ne suis pas chrétien, et n'appartiens à aucune des nombreuses sectes qui divisent l'Eglise du Christ. Je ne suis ni versé dans les saintes Ecritures, ni habile en exégèse. Néanmoins il faut que je parle du Christ ; mon amour pour Jésus me contraint à parler de lui et sera ma justification.

« S'il me fallait une autre excuse, j'attirerais votre attention sur les demandes instantes et pas-

¹ C'est ce discours dont la traduction française a paru à Lausanne, avec une préface de notre philosophe genevois, M. Ernest Naville.

sionnées des Hindous, qui, plus ardemment que jamais, se demandent : Qui est le Christ ? De tous côtés, de nombreux signes indiquent clairement que ce cri s'échappe du cœur entier de la nation. Il n'est pas surprenant que l'Inde se pose cette question : n'est-ce pas une civilisation nouvelle et agressive qui, jour après jour, année après année, gagne du terrain dans le cœur et dans l'âme du peuple ? Ne sont-ce pas des idées et des institutions chrétiennes qui prennent racine dans le sol de cette vaste contrée ? N'est-ce pas un gouvernement chrétien qui a pris possession de ses cités, de ses provinces, de ses villages, de ses collines, de ses plaines, de ses fleuves, de ses mers et de ses millions d'hommes, de femmes et d'enfants ?... »

« Au début de nos recherches, nous trouvons les préceptes que Jésus nous demande de recevoir dans nos cœurs. Nous nous y soumettons aisément ; car qui pourrait condamner, qui pourrait ne point honorer ses sublimes, ses merveilleux préceptes ? Oui, ses préceptes de pardon, d'amour, de douceur, d'humilité, de charité, de justice, de sincérité, ses préceptes de pauvreté, d'abnégation et d'ascétisme, constituent les symboles les plus élevés de la vraie morale, qui doit trouver accès dans toutes les parties du monde.

Bien que nous soyons hindous, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la haute morale que le Christ nous a apportée. Elle vient de Dieu. Nos consciences l'attestent. L'ancienne philosophie s'incline devant elle. Un plus grand que Socrate nous a enseigné un code de morale sublime, et nous sommes forcés, par amour pour la vérité, d'accepter ce legs du Christ. Nous sommes tous d'accord, en dépit des diversités de croyance ou de caste, sur la suprématie de la loi morale du Christ, incarnée dans ses enseignements et dans son caractère.

« Hindous, si vous refusez d'accepter le Christ, ce n'est pas que vous n'aimiez pas sa morale, ce n'est pas l'humanité du Christ qui est la pierre d'achoppement sur votre chemin ; c'est sa divinité. C'est sa spiritualité céleste, et non pas sa morale humaine, qui vous empêche de l'accepter. La divinité de Jésus, tel est le grand sujet dont je veux vous entretenir. »

Jésus, selon Keshoub Chander Sen, « a donné la note fondamentale, la clef de sa doctrine dans cette formule : *le Père et moi, nous sommes un*. C'était affirmer son identité avec Dieu. » En analysant cette assertion, on n'y trouve au fond « pas autre chose que le principe philosophique sur lequel repose la doctrine populaire du sacrifice de soi, de l'abnégation comprise dans le sens le plus

élevé de ce mot. Le Christ a détruit son *moi* ; et à mesure que ce moi se retirait comme une marée descendante, le ciel inondait son âme. La nature a horreur du vide ; aussi, dès que l'être humain s'est dépouillé de son égoïsme, la Divinité vient occuper la place vacante. La nature de l'Eternel a rempli Jésus, et tout en lui a été divin. »

Il y a plus. Avant sa naissance, dès les profondeurs de l'éternité, le Christ faisait partie du plan divin de notre rédemption. Pour Keshoub, il est vrai, comme d'ailleurs pour beaucoup de théologiens protestants, cette préexistence n'était pas personnelle. « Christ préexistait à l'état d'idée, de plan de vie, de dispensation prédéterminée qui avait encore à se réaliser, de caractère non concret, mais abstrait, d'une admirable pureté. » Ressuscité et immortel, Jésus conserve dans le séjour de la félicité et de la gloire sa personnalité consciente, sans avoir la forme matérielle dont le revêt l'imagination populaire. Dépasant déjà de beaucoup la stature spirituelle qu'il avait atteinte sur la terre, il s'élève encore de degré en degré sur l'échelle des attributs divins. Ici-bas sa perfection était relative, au ciel elle tend à être absolue. Mais Christ vit encore dans notre monde, il vit dans tous ses vrais disciples. « Vous pouvez repousser sa doc-

trine, vous pouvez même exécrer son nom : vous ne sauriez résister à son influence. Le Christ est dans toute la chrétienté comme un puissant levain, qui pénètre et transforme mystérieusement, imperceptiblement des millions d'hommes et de femmes.¹ »

Le progrès est évident. Après treize nouvelles années d'expérience religieuse, de lutte pour le bien, de dévouement et de réflexion, Keshoub n'est plus satisfait par l'épithète d'*extraordinaire* qu'il appliquait en 1866 à Jésus ; il la remplace par celle de *divin*.

Il creuse plus profondément cette veine et se montre plus orthodoxe encore dans sa fameuse conférence *sur la Trinité, ce merveilleux mystère*, prononcée en 1882.

L'évolution créatrice, qui a commencé, mais qui ne cesse point, aboutit à l'humanité ; l'homme, d'abord simple créature de Dieu, doit s'élever *jusqu'au Fils de Dieu*, c'est-à-dire, — le contexte le prouve, — jusqu'à Jésus-Christ. « Le Nouveau Testament commence par la naissance du *Fils de Dieu*. Le *Logos* fut le premier mot de la création, et le *Logos* en est le dernier mot ; il est la perfection de l'humanité, sa culmination dans le Divin Fils. »

¹ Voir à l'*Appendice*, Note V, quelques fragments de ce très remarquable discours.

« Contemplez, des yeux de la foi, le triangle resplendissant de la Trinité, étudiez-en les profondes mathématiques. Le vrai Dieu, — Jéhova, le Brahma suprême des Védas, — en forme le sommet. Le voilà siégeant dans sa gloire éternelle. De lui descend en ligne directe *le Fils*, émanation de la Divinité. En s'abaissant ainsi, Dieu touche l'espèce humaine à l'une des extrémités de sa base; puis, suivant cette base dans toute sa longueur, il pénètre le monde; enfin par la puissance de l'Esprit saint il attire à lui notre race régénérée. La Divinité descendant jusqu'à l'humanité, c'est le Fils; la Divinité élevant l'humanité au ciel, c'est le Saint-Esprit. Voilà toute la philosophie du salut... Le Père manifeste sans cesse dans la création sa sagesse et sa miséricorde, jusqu'au moment où elles prennent en Christ la forme pure de la filialité; il fait alors sortir du Christ, petite et unique semence, toute une moisson de Christs qui se multiplient à l'infini. Dieu descendant et remontant: voilà la création, voilà le salut. Dans cette simple figure de trois lignes, vous avez la solution d'un vaste problème: *le Père, le Fils, le Saint-Esprit*; le créateur, le modèle, le sanctificateur; Je suis, J'aime, Je sauve; le Dieu immobile, le Dieu en voyage, le Dieu retournant au ciel; la force, la sagesse, la sainteté; le vrai, le

bon, le beau; *Sat, Chit, Ananda*, la vérité, l'intelligence, la joie. »

Ces remarquables passages nous montrent que K. C. Sen a étudié sérieusement et s'est assimilé dans une grande mesure les doctrines essentielles de notre Bible. Dans sa conférence annuelle prononcée en 1881, devant trois mille personnes, dans l'hôtel de ville de Calcutta, il semble même admettre le caractère expiatoire de l'œuvre du Christ.

« On a dit très justement de Jésus qu'il s'est chargé des péchés et des douleurs du monde... Il a tant aimé les hommes qu'il a fait de leurs souffrances les siennes. Comment? Par une mystérieuse transposition, il était en eux et ils étaient en lui. Par la sympathie, il était devenu l'humanité tout entière... Si Jésus avait été *un* homme exclusivement consacré à son petit moi, il aurait vécu et serait mort pour lui-même. Mais il était *l'homme*, il était l'humanité; il vécut, souffrit et mourut pour autrui. Le cœur qui battait dans sa poitrine était le cœur du monde... Il absorbait le monde objectif dans sa conscience subjective. »

Cependant, un peu plus loin, Keshoub ajoute : « Ne vous identifiez avec aucune secte, mais embrassez toute l'humanité. Honorez Christ, mais ne soyez pas *chrétiens* dans l'acception

populaire de ce mot. Christ n'est pas le christianisme ¹. En recevant le premier, gardez-vous de recevoir le second. Ayez pour ambition de vous élever au-dessus des types ordinaires et étroits de la foi chrétienne, pour vous plonger dans l'immensité du Christ. Ainsi ne devenez pas chrétiens ; n'aspirez pas non plus à devenir *semblables à Christ*, car ce serait vous arrêter aux couches inférieures de la vie spirituelle. Avancez vers un plus haut idéal, mes amis. Soyez Christ. Ne vous contentez pas de moins que cela. Je le répète : soyez Christ. Incorporez-le à votre être, importez-le corporellement dans votre propre conscience. Qu'il devienne votre chair et votre sang. Soyons tous des Christs, chacun de nous un petit Christ à son humble façon particulière... Si vous êtes chrétiens, vous serez toujours à vous disputer et à combattre ; si vous êtes autant de petits Christs, l'harmonie du ciel règnera parmi vous et autour de vous. Rejetez donc le Christ mesquin du sectaire, et soyez un dans le Christ large de tous les siècles et de tous les crédos. »

¹ Dans sa conférence de St-James's Hall, à Londres, le réformateur avait déjà opposé, avec beaucoup de justesse, le christianisme au Christ, montrant combien la superficialité, les étroitesse et les divisions des chrétiens lui paraissaient regrettables.

Ce discours a grandement embarrassé. Christ y est présenté comme « le Fils de Dieu, » et comme « incorporant en lui la volonté de son Père » ; « c'est en lui et par lui que nous sommes réconciliés avec Dieu et avec toute vérité. » L'orateur l'appelle « Mon Jésus, » va jusqu'à lui dire : « Jésus béni, je t'appartiens. Je me donne à toi corps et âme. J'ai fait vœu de fidélité à ton service, et je ne m'en départirai pas. Que Dieu me soit en aide ! » Il appelle ses collaborateurs « apôtres et honorés ambassadeurs de Jésus. » Et de ces prémisses il tire cependant la conclusion qu'il ne faut point accepter le christianisme !

Un dialogue entre Dieu et lui, publié dans le *Sunday Mirror*, développe la même idée sous une autre face.

« Je voudrais savoir, Père, si l'on a raison de me nommer chrétien. Suis-je un chrétien ? Désires-tu que je sois un chrétien ? »

« Tu n'es pas chrétien, et je ne désire pas que tu le deviennes. »

« Suis-je un hindou ? »

« Tu n'es pas hindou, et je ne désire pas que tu le sois. »

« Si je ne suis ni hindou ni chrétien, je suis donc un brahmo. Mais on le conteste. »

« Tu n'es pas non plus un brahmo, dans l'acception ordinaire de ce terme. »

« Que suis-je donc ? Et comment m'appellerai-je, pour que les gens comprennent parfaitement mon crédo et ne le représentent jamais sous des couleurs trompeuses ? »

« Dis que tu es un homme de foi... Tu ressembles fort à un brahmo ou à un théiste indien, et ceux qui t'environnent mettent ton nom dans le registre des brahmos. Mais je connais ce qui est en toi, car je possède la toute-science. Tu n'appartiens à aucune de ces catégories, et même ta foi n'est pas encore complètement formée. Comme tous les hommes de foi, tu grandis toujours. Ceux qui te connaissaient hier ne te connaissent plus aujourd'hui. »

Comment concilier des paroles qui paraissent ainsi se contredire ? K. C. Sen n'est-il pas par la foi et par la vie, — autant que nous en pouvons juger, — un disciple du Christ aussi réellement, plus réellement même que beaucoup de membres, d'anciens, de pasteurs de nos Eglises évangéliques ? Un ministre écossais, que j'ai lieu de croire fort orthodoxe, M. Murray Mitchell, rapporte une entrevue qu'il eut, à l'époque dont nous parlons, avec notre réformateur. « Deux missionnaires, dit-il, m'accompagnaient. Notre conversation dura deux heures. Nous y passâmes en revue toutes les vérités caractéristiques du christianisme, telles que la Trinité, la divinité

du Christ, l'expiation par son sang, le salut par la foi, la régénération et la sanctification par le Saint-Esprit, la communion avec Dieu et Christ ; et, sur ces grandes doctrines, aucun de nous ne put découvrir une différence palpable entre les vues de Keshoub et les nôtres. Il restait, il est vrai, deux points sur lesquels la divergence était grande. Il ne croyait pas aux miracles ; par conséquent il n'admettait point la résurrection corporelle du Christ. Mais toute l'entrevue fut profondément solennelle, et à la fin nous nous unîmes dans la prière pour demander à Dieu de nous instruire lui-même. Aucun des survivants n'oubliera cette remarquable soirée, ni la communion fraternele que nous goutâmes tous ensemble. »

Nous sommes en présence d'un problème psychologique qui n'est pas facile à résoudre. Pourquoi le Ministre, qui parle du Christ avec tant de conviction, qui se donne pour l'un de ses sujets et de ses ambassadeurs, refuse-t-il d'être rangé parmi les chrétiens ?

Serait-ce uniquement à cause des défauts des Eglises chrétiennes, de leur inintelligence, de leurs divisions, dont il est choqué, de leur médiocrité religieuse et morale ? Cette raison, fort honorable, a certainement contribué à ce résultat ; mais la raison décisive me paraît plus profonde. C'est, si je ne me trompe, un des princi-

pes fondamentaux du brahmoïsme, celui qui fut exprimé par Keshoub en ces termes, dans la déclaration qu'il lut pour inaugurer le Brahma Mandir, en 1869 : « Chaque jour on y adorera le Dieu *un, sans second...* Ici *nul homme... ne sera adoré comme équivalent, substitut ou incarnation de la Divinité.* Ici *nulle prière ne sera offerte, nulle hymne ne sera chantée hormis au nom de Dieu.* »

Strictement fidèle à ce point de vue monothéiste, le réformateur ne fait nulle mention du Christ dans le programme qu'il assigne à la Nouvelle Dispensation : « Un Dieu, une Ecriture, une Eglise. — Progrès perpétuel de l'âme. — Communion des prophètes et des saints. — Paternité et maternité de Dieu. — Fraternité de l'homme et de la femme. — Harmonie entre la science et la sainteté, l'amour et le travail, le yoguisme et l'ascétisme, dans leur plus haut développement. »

Illustrant sa pensée, Keshoub compare tour à tour la Nouvelle Dispensation au fil qui rassemble les perles d'un collier, au rayon de soleil dans lequel toutes les couleurs du prisme viennent se fondre, à la symphonie résultant de l'accord des instruments les plus divers, enfin au dissolvant chimique qui fusionne plusieurs corps en un seul.

Ainsi d'une part le brahmoïsme strict exclut la foi spécifiquement chrétienne, qui tient Jésus pour une « incarnation de la Divinité ; » d'autre part la Nouvelle Dispensation, reposant sur la base brahmoïste, a pour but l'harmonie des religions, et ne peut accepter de la religion chrétienne que ce qui se laisse concilier avec les autres. D'ailleurs, formé à l'école des unitaires, Keshoub n'admet point les miracles. Tout cela l'empêche de tirer de ses expériences évangéliques leurs légitimes conséquences, et le force de prendre au rabais les croyances que nous l'avons entendu exprimer avec tant de feu. La divinité du Christ sera simplement subjective ; sa médiation, la trinité, seront également entendues dans un sens plus ou moins rationaliste. Il y a lutte, me semble-t-il, entre les sentiments de Keshoub et son système. Assurément il se contredit, mais il ne peut faire autrement, à moins de rejeter une pierre angulaire de sa Nouvelle Dispensation et du brahmoïsme lui-même. Il veut donc rester théiste pur, convaincu que le théïsme, tel qu'il le conçoit, est supérieur à toutes les autres religions ; il cherche en même temps à ménager dans son large crédo une place tout à fait exceptionnelle pour Jésus-Christ. Entreprise impraticable ; car ou bien il faudra étendre le Christ sur le lit de Procuste d'une philosophie préconçue et

le mutiler sans scrupule, ou bien le Christ, reçu tel qu'il se donne, fera éclater le système. La tête de Keshoub s'est décidée pour la première alternative, mais son cœur a toujours protesté.

Il est donc inconséquent, il faut l'avouer. Ne le sommes-nous jamais? Nous qui adorons le Christ, ne négligeons-nous pas souvent de lui obéir, de lui ressembler? Keshoub ne se croit pas en droit de l'adorer, mais il l'aime, il l'imité, il le sert de toutes les puissances de son âme. D'un côté la théorie sans la pratique, de l'autre la pratique sans la théorie. De ces deux conséquences, laquelle vous paraît la plus excusable?

C'est le moment de nous demander si, en fondant la Nouvelle Dispensation, K. C. Sen a réellement dévié de sa ligne primitive, s'il a de fait quitté le Brahmo Somadj afin de poursuivre un idéal différent. — Certaines apparences pourraient le faire croire. Ainsi, depuis 1879, la plupart des brahmos refusent de regarder le Ministre comme le représentant de leurs convictions; antérieurement à cette époque, il paraît déjà tenir fort peu à ce titre de *brahmo*, auquel pourtant il a donné tant d'éclat, et se déclare prêt à y renoncer, s'il le faut. Dans le grand discours qu'il adresse à ses missionnaires, il ne nomme pas même le brahmoïsme, et, depuis 1881, nous

voyons tomber en désuétude le nom de Bârat-barsya Somadj, ou Brahmo Somadj de l'Inde, qui se trouve ordinairement remplacé par celui d'*Eglise de la Nouvelle Dispensation*.

En dépit de tout cela, je ne puis voir dans les innovations dont j'ai parlé un changement essentiel de direction. Keshoub a pu être entraîné par des idées particulières à des exagérations et des imprudences ; il s'est rapproché, plus que ses coreligionnaires ne l'auraient voulu, soit des formes de la religion nationale, soit des doctrines spécifiques de l'Evangile : néanmoins il ne me paraît pas être sorti du terrain commun aux théistes de l'Inde. S'il y a quelque chose de vraiment nouveau, c'est le brahmoïsme ; quant à la Nouvelle Dispensation, elle n'en est qu'un développement, une branche, une conception individuelle, grandiose, je le reconnais, mais contestable et fort contestée.

Quelle est, des trois sections du théisme indien, celle qui nous en présente la forme la plus pure et la plus normale ? La balance me semble pencher du côté du Sadaran Somadj, en faveur duquel se prononcent résolument deux des observateurs les plus impartiaux de ce grand mouvement, miss S. D. Collet et M. le comte Goblet d'Alviella. De tout ceci résulte que le titre de *Nouvelle Dispensation* est quelque peu préten-

tieux, et qu'il décèle la principale faiblesse de K. C. Sen, sa tendance à s'exagérer la valeur de son œuvre et son autorité personnelle.

« Ses adversaires mêmes, dit le professeur de Bruxelles, n'ont jamais contesté qu'il ne fût exceptionnellement doué. Son grand tort... a été peut-être de le croire et de le dire lui-même. » Et cependant il m'est difficile d'admettre que dans aucune des Eglises rivales il y ait eu le flot de vie religieuse et d'ardeur conquérante qui caractérise le Bâratbarsya Somadj.

Il serait intéressant d'étudier Keshoub comme orateur : je ne puis m'arrêter qu'un instant sur cette face de mon sujet. Son éloquence était « limpide et persuasive, en même temps que colorée et entraînante. » Ses principaux discours ont été prononcés en anglais. Il les improvisait, ce qui était une nouveauté dans son pays. Son genre servit d'exemple à ses compatriotes. Son langage, libre, large et familier, ne vise pas à la perfection de la forme, et sans doute il reste, à cet égard, très inférieur à celui des grands prédicateurs d'Angleterre et d'Amérique ; mais il exprime des idées personnelles, originales, frappantes, et des sentiments singulièrement intenses et puissants. Le raisonnement dénote un esprit philosophique, accoutumé aux termes de l'école, ainsi que l'habi-

tude d'une profonde méditation. D'ailleurs la pensée vise toujours à l'action, le discours veut produire et développer la vie. Keshoub parle uniquement, on n'en saurait douter, parce qu'il a quelque chose à dire, une œuvre à accomplir, un Dieu à glorifier, un peuple à réveiller et à sauver. Si ses conférences sont belles, c'est qu'il a du talent ; mais il ne songe pas à produire des chefs-d'œuvre, il s'oublie lui-même, pour ne songer qu'au but à atteindre. C'est bien là l'éloquence qui se moque de l'éloquence.

N'étant pas lié par l'usage des textes, le Ministre traite toujours d'importantes questions. Il expose largement ses convictions personnelles, sans jamais attaquer celles des autres. Ses conceptions saisissent par leur caractère rationnel, scientifique, leur libéralisme, leur générosité, leur grandeur. On peut ne pas les accepter : on ne saurait leur refuser la sympathie et l'admiration. Par dessus tout, on se sent en présence d'un homme éminemment sérieux, qui a *vécu* sa doctrine, qui a été régénéré, sanctifié, rendu fort par sa foi, et qui donne l'exemple d'un détachement extrême, d'une activité tout apostolique, d'une ferveur religieuse presque inconnue de nos jours. Aussi atteint-il la conscience, tout en s'entendant admirablement à faire vibrer les cordes de la fantaisie et des émotions.

Grâce à cet ensemble de qualités, K. C. Sen me paraît être un des premiers prédicateurs de notre âge ; aucun des sermons d'Adolphe Monod, de Vinet ou de Bersier n'a eu le retentissement de quelques-uns des siens. Il n'a pas, il est vrai, une parole aussi franchement et naturellement populaire qu'un Spurgeon ou qu'un Moody ; mais il les dépasse par la culture de l'intelligence, comprend et atteint plus facilement les savants et les penseurs. Nous avons vu d'ailleurs comment il sait, quand il le veut, se mettre à la portée des masses.

Très remarquable comme conférencier religieux, K. C. Sen ne l'a pas été moins comme créateur, — cela ressort de ce que nous avons dit de ses diverses institutions ; — et c'est grâce à ces deux dons de premier ordre, unis à la piété la plus intense, qu'il a exercé un si rapide et si large ascendant. Il convient cependant d'ajouter qu'en sa qualité d'organisateur il prête le flanc à la critique. On lui a reproché avec raison de n'avoir pas donné au Brahmo Somadj de l'Inde une organisation assez complète, une véritable constitution. Convaincu qu'il dirigeait toujours son Eglise non d'après son propre caprice, mais d'une façon conforme aux desseins de Dieu,

il n'a pas compris qu'elle avait besoin de règles fixes, qui, au lieu d'asservir les fidèles, eussent garanti à chacun d'eux une légitime indépendance. La Nouvelle Dispensation souffre encore de cette lacune.

L'apparence extérieure de Keshoub donnait assez exactement l'idée des talents qu'il a déployés et du rôle qu'il a joué. Très grand (il mesurait six pieds anglais), large d'épaules, profond de poitrine, il frappait tout d'abord par son air de force et de distinction. Un célèbre acteur américain le décrit en ces termes : « K. C. Sen était certainement l'homme le plus beau que j'aie vu dans l'Inde. Il réalisait parfaitement mon idéal d'Othello. A une taille haute, athlétique, imposante, au maintien le plus noble, il alliait une dignité expressive qui rappelait les patriciens romains. »

Son front était haut et large, son teint relativement clair, sa peau délicate, sa tête couronnée de cheveux abondants et soyeux, qu'il coiffait d'une manière originale et gracieuse; ses lèvres, ombragées par une petite moustache tombante, étaient fines et énergiques, les mâchoires massives, le menton proéminent dans sa courbe puissante. Sa démarche était majestueuse, toutes ses manières avaient quelque chose de royal. Etant myope, il portait dès sa jeunesse des lunettes montées en

or, qui en étaient venues à faire partie intégrante de sa physionomie.

La photographie que nous reproduisons au commencement de cet ouvrage a été faite à Londres en 1870 ; nous ne pensons pas qu'elle rende pleine justice à l'original.

On a fréquemment remarqué, même beaucoup plus tard, l'air de jeunesse et la gaîté habituelle de Keshoub. Il y avait dans ses yeux une étrange lumière, et l'on avait peine à en supporter le feu quand il vous regardait en face, ce qui était rare d'ailleurs. Mais lorsqu'il s'adressait à une vaste assemblée, il la tenait sous le magnétisme de son œil enflammé, qui semblait lancer des éclairs. Sa voix grave et vibrante, ordinairement contenue, mais éclatant parfois en accents pathétiques et en appels d'une singulière énergie, était en admirable accord avec la sublime poésie de ses paroles et de ses sentiments.

Parlant de l'impression qu'il produisait soit par ses grands discours annuels, prononcés devant un auditoire mélangé d'Indiens et d'Européens à l'hôtel de ville de Calcutta, soit par ses sermons ordinaires du Brahma Mandir, son biographe ajoute : « Regarder à lui était une bénédiction ; entendre sa voix était une consolation et une vive joie. Sa seule présence élevait l'esprit vers tout ce qui est vrai, beau, bon et grand. »

Cependant, de l'aveu même de P. C. Mozoumdar, l'Acharya n'était pas parfait au point de vue du caractère. Il avait au contraire des angles, des singularités, des défauts dont ses meilleurs amis eurent à se plaindre, et qui contribuèrent pour une forte part à l'impopularité dont il fut l'objet depuis le mariage de Couch Béhar.

Dans ses rapports personnels avec les étrangers, souvent même avec ses adhérents, il se montrait peu communicatif, froid et raide dans ses manières, ambigu, énigmatique dans ses paroles; on aurait pu le croire insensible, si, dans quelques circonstances critiques, il n'avait donné d'irrécusables témoignages de la tendresse de son cœur, de la fidélité de ses affections. S'il ne se prodiguait pas pour rendre de petits services, c'est qu'il se réservait pour la direction de sa grande œuvre, pour son ministère spécial, où nul ne pouvait le remplacer, — laissant à ses collaborateurs les devoirs plus faciles et tout à fait à leur portée, comme la visite des malades. Aussi, malgré cette apparence peu sympathique, parfois même glaciale, ne pouvait-on le connaître d'un peu près sans être convaincu de sa bonté, et sans placer en lui une confiance tout exceptionnelle. Les domestiques, auxquels il n'adressait jamais un mot désobligeant, le considéraient comme un demi-dieu. Il n'était pas moins adoré

des enfants, pour lesquels il avait toujours en réserve d'amusantes anecdotes, des inventions surprenantes, des oranges, des bonbons ou des feux d'artifice. Les personnes mêmes que sa froideur avaient rebutées recouraient à lui dans les heures d'angoisse, pour obtenir l'appui de ses conseils et de ses encouragements. Les femmes, auprès desquelles il usait des convenances les plus délicates, apportaient librement à *Lily Cottage*, — sa demeure pendant les dernières années de sa vie, — leurs difficultés et leurs soucis, sûres d'être écoutées avec une inépuisable bienveillance par celui qu'elles appelaient le *Carta*¹, et d'emporter au moins une parole de foi ou d'espoir.

Au reste, rien de banal dans son amitié. Comprenant avec une étonnante sagacité la vraie nature de ceux auxquels il avait affaire, il manifestait à chacun d'eux un intérêt d'un genre spécial ; ainsi chacun se sentait aimé pour ce qu'il était, et non de la même façon que les autres.

En dépit de la haute idée qu'il se faisait de l'humanité *in abstracto*, il avait de prime abord une certaine défiance à l'égard de tous les représentants concrets de cette race. « Je suppose,

¹ Le *Directeur* (proprement celui qui fait) ou le *Maître*, avec une nuance de familiarité, comme le mot anglais *Governor*, appliqué par un fils à son père.

disait-il, que les mobiles d'un homme sont intéressés, jusqu'à ce qu'il m'ait prouvé qu'ils ne le sont point. »

Dans la période qui nous occupe, on reprocha beaucoup au réformateur son ton magistral et autoritaire. En tant qu'individu, sans doute, il se proclamait « un vil pécheur, » s'accusait avec la plus grande sévérité, sans que nous ayons lieu de suspecter en rien de pareils aveux ; mais en sa qualité de Ministre, parlant en quelque sorte *ex cathedra*, il réclamait, il faut bien le dire, non en toutes lettres, mais de fait, une *infaillibilité* analogue à celle du pape. Grâce à sa théorie de l'*adesh*, il croyait fermement que toutes ses résolutions concernant son Eglise et son œuvre provenaient d'une inspiration directe ; que ses actes officiels, même les plus critiqués, étaient l'exécution d'un ordre divin.

D'après certains passages, cette *autorité magistrale* appartenait non point exclusivement à l'Acharya, mais « à tous les membres de la Nouvelle Eglise, même aux plus modestes. » De fait cependant c'était lui seul qui l'exerçait ; aussi dans d'autres endroits est-ce bien pour sa personne qu'il prétend à l'inspiration d'en haut. Ainsi nous l'entendons défendre aux apôtres « de rendre la Nouvelle Dispensation plus rationnelle et moins choquante qu'elle ne l'est, » et leur rap-

peler « qu'ils ne sauraient juger de la doctrine, attendu qu'elle est de Dieu. »

Nous ne nous étonnerons point que le Ministre croie à sa propre inspiration plus qu'à celle des brahmos dissidents. Dans l'affaire de Couch Béhar, ils servirent Dieu « selon leur interprétation de sa volonté; » Keshoub comprit cette volonté autrement, et, bien qu'il fût en minorité, il n'en demeura pas moins convaincu qu'il avait tout fait conformément à « l'action intérieure du Saint-Esprit. » Il se considère en effet comme favorisé d'une « constante et perpétuelle inspiration du ciel. »

« Je ne suis point, dit-il, semblable aux hommes ordinaires... On a essayé de démontrer que je me suis laissé guider par mon imagination, ma raison, mon intelligence propres. Sous cette impression, on a de temps en temps protesté contre mes procédés. Il faudrait se rappeler que protester contre la cause que je soutiens, c'est protester contre les dispensations du Dieu tout-puissant. »

En parlant ainsi, le réformateur semble avoir oublié la confession si franche et si caractéristique qu'il faisait, quelques années auparavant, dans le *Sunday Mirror*.

« O mon Dieu, disait-il, j'ai pris la singulière habitude de t'attribuer toutes mes idées et tous

mes projets. Etant ton serviteur, je ne devrais suivre que tes commandements, acceptant tout ce qui est agréable à tes yeux sans me préoccuper de ce qui me plaît. Au lieu d'agir de la sorte, je m'efforce d'exécuter mes propres desseins, puis je prétends que tu en es l'auteur... J'aime à me figurer que dans tous mes actes je ne fais que suivre ta direction, et je suis bien aise quand on est convaincu que j'obéis à ta volonté et renonce à la mienne. Mais, comme il est dur de renoncer à soi-même et que je suis emporté par mes idées, mes sentiments et mes goûts personnels, tout ce que je puis faire est de donner à croire à moi-même comme aux autres que toutes mes actions sont ordonnées par le Seigneur, que tous mes plans sont des plans divins. Délivre-moi, Seigneur, de cette illusion.»¹

Au fond, sans s'attribuer positivement le monopole de l'adesh, Keshoub s' imagine évidemment être conduit par l'Esprit de Dieu d'une manière toute particulière ; aussi considère-t-il comme des incrédules et des rebelles ceux qui refusent de le suivre. Le danger de cette doctrine de l'adesh ressort, par exemple, des explications données, dans un discours spécial, par un enfant terrible du parti². Ce brahmo raisonneur n'admet pas

¹ *Brahmo Year-Book for 1880*, p. 102.

² *A Discourse on the Brahmic Doctrine of Inspiration*, by DOURGA DAS RAY.

qu'il y ait un code de moralité naturelle; que le mensonge, le vol, le meurtre, soient en eux-mêmes des péchés, et que les soi-disant ordres divins doivent être contrôlés par la conscience. En supposant même que certains actes soient absolument bons ou mauvais, ils ne portent ce caractère que lorsqu'ils sont exécutés par l'homme, Dieu restant libre de faire ou de commander ce qui lui convient. « Ses voies sont toujours insondables; n'ayons pas la présomption de juger ses actions d'après notre pauvre norme de moralité, qui ne peut autrement que d'être imparfaite et exclusive. »

Nous lisons encore dans le *Theistic Record*, de Dacca : « Les moindres incidents de notre existence, — qu'il s'agisse de manger des pastèques le premier du mois, ou de se diriger vers le nord le mardi, — sont réglés par le commandement direct de Dieu. Nous autres brahmos, nous allons à lui pour le plus petit détail de notre conduite, tandis que les fidèles des autres religions ont pour guides des livres, des hommes ou leur conscience. »

Ainsi l'adesh pouvait faire commettre tel acte que condamnait la loi morale, et qui, aux yeux de Keshoub lui-même, aurait été, dans les circonstances ordinaires, une « haute trahison » contre Dieu. Il est incontestable que de pareilles idées mettaient la morale en péril et favorisaient

l'illuminisme ; en outre, elles conduisaient tout droit à l'autocratie ou plus exactement à la théocratie, et ne pouvaient manquer de susciter autour du Ministre beaucoup de malaise et de mécontentement.

Il faudrait cependant ignorer les contradictions habituelles au cœur humain pour être surpris par des passages tels que les suivants, dans lesquels le réformateur nie énergiquement toute intention de dominer sur la foi de ses coreligionnaires.

« Si vous croyez en Dieu, croyez également qu'il ne m'a pas établi pour être votre guide infaillible... Le crédo même que j'ai prêché aujourd'hui me désavoue, et vous adresse à Dieu seul comme à la source de toute vérité. Si vous m'exaltez comme votre docteur, et que, vous prosternant devant moi, vous acceptiez comme un divin message toutes les paroles de ma bouche, vous courez le risque de vous avilir et vous compromettez vos plus hauts intérêts. » Il est vrai que cette recommandation est ancienne ; elle remonte à 1875. Mais la suivante appartient à notre période. « Ne m'imitiez pas, — disait-il en 1881. — L'imitation, c'est l'obéissance aveugle, c'est l'esclavage, c'est la mort... Que nul ne me prenne pour son *gourou*. Tout ce que je dis, examinez-le en implorant la lumière de l'Esprit saint. Acceptez-le ou le rejetez selon son injonction. »

Malgré ces sages paroles, nous devons confesser que l'autoritarisme de K. C. Sen s'accusa toujours plus fortement vers la fin de sa carrière. Le réformateur spécifia d'abord les points sur lesquels il exigeait une implicite obéissance de la part de la communauté; peu à peu cependant la portée de ces sujets s'étendit tellement qu'ils en vinrent à embrasser presque tous les devoirs de la vie journalière. Quand les brahmos ne comprenaient pas ses enseignements, ils devaient néanmoins les suivre, non pas aveuglément, disait-il, mais « avec l'affectueuse soumission de la foi. » Cette distinction peut sembler subtile.

En vain K. C. Sen reconnaissait-il à ses principaux compagnons d'œuvre, même à tous les théistes fidèles, le privilège d'entendre la voix de Dieu, cette application libérale de la théorie de l'adesh, loin de diminuer le mal, servit à l'aggraver. Les missionnaires en effet, se regardant tous comme éclairés d'en haut, s'accusèrent l'un l'autre, se divisèrent et se montrèrent intraitables. Ainsi la mauvaise semence commençait à porter ses fruits. Cette périlleuse doctrine, professée par des natures moins droites et moins spirituelles que celle de Keshoub, menaçait de produire des monstruosité morales¹ et de paralyser l'activité

¹ De fait, nous ne voyons heureusement pas que de graves chutes en aient été la conséquence.

bienfaisante de la Nouvelle Eglise. Ce n'était pourtant que l'exagération d'une vérité capitale du christianisme; c'est pour cela sans doute que le réformateur lui donnait une si grande importance, comme cela ressort d'une page écrite en 1881, dans laquelle il partage son ministère en trois périodes.

« Dans la première campagne, dit-il, nous avons défendu le Père; dans la seconde, nous avons honoré le Fils; dans la troisième, nous avons établi le règne du Saint-Esprit. Les idolâtres protestaient contre le Père; l'ancien Brahmo Somadj rejette le Fils, refusant d'honorer Jésus, Moïse et Paul; les brahmos protestants repoussent l'Esprit saint, tenant pour un mensonge l'inspiration divine. Mais, — la gloire en soit à Dieu! — la Nouvelle Dispensation adore le Père, honore le Fils et vit sous l'inspiration du Saint-Esprit. Nous n'avons jamais appris par la lecture ou l'étude la doctrine de la Trinité : notre Eglise l'a découverte par une vivante expérience. Et c'est là une merveille à nos yeux. »

Quoi qu'il en soit, l'Acharya se rendait clairement et douloureusement compte de ce qui manquait à ses apôtres et des signes de déclin spirituel que présentait l'ensemble de son Eglise. Sans doute sa renommée était immense; des honneurs, qu'il déclinait invariablement, lui étaient offerts

par les autorités de son pays; on venait de loin le visiter; il exerçait toujours autour de lui une sorte de fascination; des maharadjas recherchaient ses conseils et s'honoraient de son amitié; ses improvisations sublimes émouvaient des auditoires choisis et considérables; il était encore le principal chef d'une œuvre grandiose de réforme religieuse et sociale: cependant il sentait ce vaste édifice ébranlé dans ses fondements, il souffrait des défections qu'il avait essuyées, des luttes auxquelles il s'était vu poussé, et son cœur était assiégé par de perpétuels soucis pour l'avenir de la cause théiste.

A ces soucis se joignit bientôt la maladie.

Dans la dernière conférence annuelle qu'il prononça¹, — c'était en janvier 1883, — Keshoub Chander Sen voulut faire comprendre quelle était la largeur de son Eglise, «envoyer au monde un message de paix, d'amour, de réconciliation et d'harmonie.» Il appelle «l'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique à célébrer sur divers instruments la Nouvelle Dispensation, à chanter la paternité de Dieu et la fraternité humaine.» Il

¹ Il l'intitula : *Le message de l'Asie à l'Europe*. Ses grands discours annuels, prononcés à l'hôtel de ville, étaient en anglais, tandis qu'il parlait en bengali à son auditoire habituel du Brahma Mandir.

nomme la société qu'il a fondée « l'Eglise catholique de l'avenir, » assignant à Jésus la position de *Centre humain* de cette Eglise ; car, dit-il, le Christ s'identifie avec l'humanité aussi bien qu'avec la Divinité. « Regardez, — s'écrie-t-il, — la figure centrale du Fils de l'homme. De toute la circonférence de l'humanité, les races et les peuples convergent comme autant de rayons pour venir se rencontrer en lui. Il les attire tous vers sa personne, les réconciliant dans une commune alliance avec lui-même et avec son Dieu. » Nous aimons à constater que ce fut là le chant du cygne, la suprême proclamation du grand prédicateur bengalais.

Ce discours, improvisé par un énergique effort de volonté, lui causa une fatigue extrême. Le mal intérieur constaté dès l'année précédente (le diabète) empira rapidement : aussi, sur l'ordre de ses médecins, dut-il partir, avec sa famille, pour chercher à Simla, sur les hauteurs de l'Himalaya, un repos bien nécessaire et un air plus vivifiant. Il y arriva dans un état de prostration complète ; mais, dès qu'il fut un peu mieux, il se mit à préparer un petit livre dont le besoin lui semblait urgent ; il le nomma le *Nava Samita* ou « Nouvelle Loi de la vie. » C'était une sorte de catéchisme, embrassant et détaillant, à l'usage de tous les brahmos, leurs devoirs personnels, do-

mestiques et sociaux. Se croyant appelé à laisser à ses coreligionnaires ce manuel de morale religieuse, il en regardait la composition comme l'acte qui devait terminer et couronner son ministère ; et il était heureux d'y travailler au milieu des scènes grandioses de la sainte montagne qui a joué un rôle si important dans l'histoire des hindous, et où il se sentait particulièrement en communion avec les *Rishis*¹ et les sages des temps anciens.

Stimulé par le désir de voir paraître ces *Lois sacrées des Aryas de la Nouvelle Dispensation*, Keshoub se levait de bonne heure, malgré sa grande faiblesse physique, et dictait à son fils, pendant près de trois heures, soit les articles de ce *Nouveau Code*, dont nous donnons un résumé à la fin de notre volume², soit un remarquable traité sur le *Yoga*, qu'il publia d'abord dans un journal américain et sur lequel nous reviendrons. Pour le reste de la journée, outre ses exercices de dévotion, il devait se contenter de petits ouvrages manuels de tourneur et de menuisier, dans lesquels il était très adroit. Malheureusement, quand vint la saison des pluies, la toux, la fièvre, le vertige, les nausées, le reprirent avec une nou-

¹ Les *Rishis* étaient les philosophes ou saints, les grands ascètes du brahmanisme antique.

² Voir *Appendice*, Note VI.

velle violence, et tout travail de tête dut être abandonné. Dès le milieu de septembre, il fut obligé de quitter Simla; car il était à craindre que, s'il y restait plus longtemps, il ne fût plus en état de supporter les fatigues du voyage de retour.

Des inquiétudes auxquelles j'ai déjà fait allusion, pesaient plus lourdement sur son cœur que toutes ses douleurs physiques et que le sentiment du déclin final de ses forces. Peu de semaines avant sa mort, il pria l'un de ses cousins, Joycrishna Sen, d'écrire une histoire impartiale du Brahmo Somadj de l'Inde, en lui recommandant d'y insérer un chapitre intitulé : *Nos Manquements et nos Insuccès*. Etant déjà trop faible pour s'expliquer de vive voix, il nota lui-même par écrit les défauts qu'il reprochait à ses adhérents.

Le premier était la diminution de l'ascétisme chez les apôtres. Cette accusation peut sembler étrange; car, à juger d'après l'extérieur, jamais les missionnaires n'avaient supporté plus de privations et de souffrances. Mais Keshoub demandait davantage. Des paroles et des actes, où elle se montrait assez stricte, l'abnégation devait passer dans les pensées et dans les motifs. Il fallait devenir « ascétique en esprit, » sous peine de rester inférieur aux Indiens de différentes sectes, qui se sont souvent distingués par des renonce-

ments plus rigoureux encore. Ainsi, sur ce point si essentiel à ses yeux, le mécontentement du réformateur avait pour cause la hauteur, la spiritualité de son idéal.

Le second défaut qu'il constate est l'affaiblissement de l'inspiration. « On témoigne maintenant, dit-il, plus de respect à la raison et à soi-même qu'à la conscience et à Dieu. Au lieu d'obéir aux impulsions et injonctions d'en haut, les missionnaires donnent plus d'attention aux jugements de la raison humaine et aux ordres de l'autorité. » — « Dans une Eglise qui ne reconnaît aucun médiateur entre Dieu et les hommes, il est illogique au suprême degré que les membres *se laissent guider en matière de foi par un pape*. Aussi faut-il sans retard mettre un terme à ce mal. Les missionnaires doivent apprendre qu'ils ont à s'appuyer pour leur salut non sur les mérites d'un saint ou d'un rédempteur, mais exclusivement sur la grâce de Dieu. *Le Saint-Esprit est l'unique autorité* ; c'est à lui que toutes les questions doivent être posées, et par lui qu'ils doivent se laisser guider dans leur pèlerinage terrestre. »

Ces paroles sont claires. Keshoub sent avec amertume que ses disciples les plus en vue en sont presque tous arrivés à le mettre sur un piédestal, à le regarder comme un pape dont les « commandements humains » remplacent « les

impulsions et injonctions d'en haut, » à élever son *autorité* comme une barrière entre leurs âmes et l'Esprit saint. Il a toujours averti son Eglise, tâchant de prévenir ce mal dont il voit toute la gravité, pensant d'ailleurs n'en être aucunement complice. En reconnaissant à présent que ses avertissements n'ont servi à rien, que ses craintes se sont réalisées, il dénonce sans miséricorde cette plaie trop apparente, hélas ! et dont ses adversaires exagèrent encore les ravages. Ainsi, très peu de temps avant sa mort, K. C. Sen éprouve le besoin de désavouer ce qu'il peut y avoir eu en lui d'esprit autoritaire ou théocratique ; il décline solennellement toute prétention à être tenu pour un médiateur ou un pape, et conjure ses partisans de n'admettre d'autre autorité que celle de Dieu. Nous lui tiendrons compte de ces déclarations expresses faites, pour ainsi dire, *in extremis*.

Un troisième péché que le réformateur a vu se développer dans le cœur de ses apôtres¹, et contre lequel il veut les mettre en garde, c'est le manque de fraternité. Au lieu de s'aimer l'un l'autre, de se pardonner, de former une vraie famille, ils se sont laissé pousser par leur intolérance, leurs antipathies, leur vanité, leur orgueil, à de fré-

¹ Je rappelle qu'il ne les nommait pas ses apôtres, se disant non leur maître, mais leur *serviteur*.

quentes et aigres critiques, à des dissensions, des querelles sans cesse renaissantes. Quel triste spectacle présenté par ces hommes que leur position appelait à être les modèles du troupeau, et quel chagrin pour celui qui a travaillé si longtemps à leur inculquer le pardon des offenses et la charité, à celui qui a mis l'amour fraternel à la base du Collège apostolique !

Le Ministre se plaint enfin de ne pas trouver en eux cette harmonie de caractère à laquelle il attache tant d'importance, et qu'il s'est efforcé de produire par l'emploi combiné de tant de moyens éducatifs.

Ainsi, à ces divers égards, nous le voyons péniblement désappointé. Les résultats de son infatigable activité, du renoncement et de la grandeur d'âme dont il a sans cesse donné l'exemple, ne sont nullement ce qu'il avait droit d'en attendre. Ses principaux compagnons d'œuvre, ses amis les plus éprouvés restent ou retombent, presque tous, bien au-dessous de ce grand idéal de moralité religieuse qu'il a conçu dès le commencement de sa carrière, et dont il espérait les voir approcher. Un autre chercherait peut-être à se faire illusion : Keshoub envisage avec une courageuse impartialité l'état de son Eglise, et se demande avec une profonde angoisse si elle ne marche pas à une ruine totale.

Le moment est venu de parler du *Yoga*, cet exercice spirituel qui fit suite au bacti, et auquel K. C. Sen recourut surtout pendant son dernier séjour à Simla, pour lutter contre l'abattement causé soit par les progrès de sa maladie, soit par les cruelles préoccupations que nous venons de rappeler. Il s'expliqua sur ce sujet dans une série d'articles très travaillés qu'il envoya à l'*Independent* de New-York, et qui furent publiés ensuite en un petit volume, le plus original peut-être et le plus profond de tous ses écrits¹.

Keshoub raconte comment il est arrivé à cette pratique éminemment orientale, déjà connue des anciens hindous, mais qu'il éleva naturellement à une plus haute puissance, sinon en fait d'enthousiasme, du moins en fait de vraie spiritualité.

« A mesure que l'amour de Dieu (bacti) grandit en moi, je sentis que, pour qu'il devînt permanent, le *yoga* m'était nécessaire. L'intense excitation de la ferveur peut durer quelque temps; mais pour qu'elle se prolonge et soit habituelle, il nous faut être unis à l'Esprit divin. Si vous croyez en Dieu, vous avez à devenir un avec lui... Ainsi le bacti et le *yoga* s'offrirent tous deux à ma vue, et je ressentis le désir de les cultiver l'un

¹ *Yoga, Subjective and Objective.*

et l'autre ¹... Mais le yoga se développa lentement. Les doctrines en sont difficiles, sa pratique est difficile, il est difficile à tous égards ; pour ceux-là mêmes qui ont reçu ce don si rare, il est malaisé de le communiquer. Tandis que le bakti se propage avec la rapidité d'un incendie, c'est beaucoup si, dans toute une contrée, il se trouve cinq hommes s'adonnant au yoga. »

Mais encore « qu'est-ce que le yoga ? » Le Ministre répond : « Une union si intime avec l'Esprit immanent de Dieu que, du moment où nous percevons un objet, Dieu y est perçu par là-même. Le ciel n'est plus simplement le ciel : j'y vois transparaître l'infinie intelligence, resplendissant partout dans sa majestueuse unité. Dieu m'apparaît de tous côtés tel qu'un feu flamboyant ; il souffle comme un vent d'orage sur ma chair et mon sang. J'ai senti que l'Esprit était proche ; je me suis avancé davantage, j'ai touché l'Esprit, j'ai communiqué avec l'Esprit. Ainsi mon yoga est devenu toujours plus profond.

« Il est en effet des degrés dans une pareille union : elle peut avoir lieu pour un instant, pour une heure, ou aussi souvent que j'en éprouve le

¹ Miss Collet, dans un glossaire de son *Brahmo Year-Book*, donne les définitions suivantes : « *Bhakti*, loving faith in God. *Bhakta*, a devotee. — *Yoga*, religious abstraction, or solitary communion with God. *Yogi*, one who cultivates yoga. »

besoin. Sans nul guide, sans nul précepte, je continuai mes efforts. Au début, je n'apercevais Dieu que comme un éclair rapide ; il fut plus tard comme une lampe luisant faiblement, mais sans interruption dans mon cœur. Maintenant il m'est donné de le contempler toutes les fois que je le souhaite. Quand avec un instrument d'acier vous frappez un silex, l'étincelle en jaillit : c'est ainsi qu'on peut tirer de mon corps, à toute heure, le feu sacré de la présence de Dieu ; ma langue, mes mains, mes doigts, produisent tous les mêmes étincelles. Bien des fois déjà j'ai fait cette expérience, et toujours Dieu est sorti victorieux de l'épreuve. Oh ! que l'union par l'amour est une douce chose ! Je l'ai pratiquée, je m'y suis plongé tout entier, je l'ai chantée sur l'ectara. Dans cette suave mélodie, une note est le *bacti* et l'autre le *yoga*. Au commencement ma vie était aride ; en fermant les yeux, je ne voyais qu'obscurité. A présent, dès que j'invoque Dieu, il se révèle à mon âme. Je pourrais douter de mon existence, mais ma foi en Dieu ne saurait être ébranlée. L'Esprit divin et mon moi se sont entrelacés, amalgamés, unis d'une manière si intime qu'il n'est plus possible de nier l'un sans nier l'autre. Tel est l'Évangile d'espérance que j'ai reçu mission de prêcher. »

« L'âme créée, dans sa condition terrestre et pé-

cheresse, est, — dit-il encore, — séparée de l'Ame suprême et lui est devenue étrangère. Une réconciliation est nécessaire ; il faut même plus qu'une simple réconciliation. C'est une harmonieuse union que nous cherchons et réalisons. Cette union avec la Divinité est le vrai secret du yoga hindou ; c'est la conscience de deux êtres en un, la dualité dans l'unité. »

Viennent des distinctions un peu subtiles. « Dans la période la plus ancienne, les temps védiques, nous voyons la communion avec Dieu se réaliser dans la nature : c'est le yoga objectif. La période védantique nous présente cette communion dans l'âme humaine : c'est le yoga subjectif. Enfin, dans la période puranique, cette communion a lieu dans l'histoire, elle manifeste le Dieu de la providence : c'est le bakti ou bakti-yoga. »

Ces derniers mots font toucher du doigt la difficulté qu'il y a pour nous à distinguer parfaitement le yoga du bakti. On peut dire cependant que le bakti n'est qu'un sentiment personnel du fidèle, tandis que le yoga implique une action positive de Dieu, la résidence de son Esprit dans l'âme disposée à le recevoir. La différence me paraît analogue à celle que nous établissons entre un homme religieux, qui croit en Dieu sérieusement, et un chrétien rempli du Saint-Esprit. Le bakti serait la foi vivante et chaleureuse, l'acte

par lequel le pécheur achève de se donner à Dieu : le yoga serait la communion réelle de la créature et du Créateur, le résultat d'une double activité, celle de l'homme aspirant à Dieu et celle de Dieu répondant aux soupirs, aux efforts, à l'ardente recherche du croyant ; il exprimerait l'état bienheureux et presque surnaturel d'un être humain tout pénétré par l'Esprit infini. Nous retrouvons en effet ces deux degrés de la vie religieuse, — l'un inférieur et relativement commun, l'autre supérieur et trop rare à toute époque, — dans le double état des apôtres de Jésus *avant* et *après* la Pentecôte. Dès lors nous observons, à travers tous les siècles, une transformation semblable qui s'opère en certains membres de l'Eglise, et que tous attribuent à une seule et même cause, l'effusion de l'Esprit de Christ. N'est-ce pas toujours, pour ainsi dire, le passage du bacti au yoga ?

Quoi qu'on puisse penser de ce rapprochement, le culte du yoga, tel que nous le décrivons, n'est ni polythéiste ni panthéiste : il s'adresse à un Etre personnel, que le *yogui* discerne clairement là où d'autres ne voient qu'une force inconsciente. Les rishis, paraît-il, ont eu déjà cette intuition. « C'était assurément la vision du yoga, bien qu'elle n'eût pas atteint sa forme parfaite. Elle était plus poétique que philosophique, plus

mystique que scientifique, affaire de foi plutôt que de pensée et de raison. »

L'Acharya revendique pour notre époque cette vision des anciens yoguis, et analyse soigneusement les expériences dont il parle. Dans tous les âges et sous tous les climats, des hommes de foi ont été, à certains moments, saisis d'une émotion profonde et presque indescriptible, en sentant qu'ils étaient en présence du Dieu de la nature, de l'Esprit qui anime et gouverne l'univers matériel. Moins marquée chez les âmes ordinaires, cette impression est pour les grands génies pareille à un flot soudain de lumière.

Keshoub illustre son exposition par deux récits de nos livres saints, par le double exemple de Moïse et de Jésus, saluant la présence du Dieu invisible, l'un dans le buisson ardent du Sinaï, l'autre dans les cieux qui s'ouvrent et dans la colombe qui descend sur sa tête. « Voir en un instant le Créateur même de l'univers dans un oiseau qui vole, le reconnaître non comme une simple force vitale et inspiratrice, mais comme une Divinité personnelle et flamboyante, c'est là, dit-il, un fait de perception spirituelle dont seul le Fils de Dieu était capable. Il nous montre par là d'une façon parfaite ce que nous pouvons tous, mais ce que nous réalisons imparfaitement, vu l'infirmité de l'œil de notre foi. »

Grâce au yoga, « tous les objets, toutes les lois de la nature manifestent le Roi suprême. La chaleur et la lumière, la vapeur et l'électricité le révèlent directement. La force de la gravitation est une magnifique échappée par laquelle nous l'apercevons. Le laboratoire et l'observatoire, le muséum et la salle de dissection resplendissent de sa présence. Semblables à des yeux sacrés, le microscope et le télescope nous font découvrir de nouveaux mondes de beauté. »

Passant du yoga védique ou *objectif* au yoga *subjectif* ou védantin, le Ministre creuse plus profondément la riche veine qu'il exploite. Qu'on me permette de reproduire encore quelques fragments de ce traité si suggestif et si beau ; car, de toutes les œuvres de Keshoub, aucune, à mon avis, ne nous laisse voir si avant dans son âme, ne nous donne une idée si exacte et si vive de l'ardente spiritualité à laquelle il est parvenu.

« Durant toute la période de cette forme du yoga, l'âme hindoue se retire de la nature extérieure pour pénétrer dans le monde intérieur. Ce n'est plus l'observation, l'objectif, c'est l'introspection, le subjectif qui est à présent la devise de la théologie des Aryas. Le rishi n'est plus poétique et impulsif, il est calme et philosophique. Il a rassemblé tous les matériaux fournis par les sens ; il en a fini avec le monde du de-

hors.... Nous voyons maintenant le sage védantin absorbé dans la contemplation, et se livrant, les yeux fermés, à la plus profonde communion avec l'Esprit suprême. Le poète védique était tout objectif... Le védantiste est tout subjectif; pour lui, le chemin qui conduit à l'invisible passe par les profondeurs de sa nature intime. C'est le degré le plus élevé du yoga. »

Après avoir montré de quelle façon le yogui arrive à sentir que l'infini est une Personne, l'auteur ajoute : « Voici l'intelligence, vue par l'œil de la raison; voilà l'amour, perçu par l'œil de l'amour; voici encore la sainteté, révélée à l'œil de la conscience; au centre enfin la force de vouloir, ou la personnalité, à laquelle toutes ces facultés se rattachent. »

« Peu à peu le Tout-Puissant subjugué la petite âme du yogui, le Tout-Sage confond sa sagesse, le Tout-Miséricordieux gagne son amour, le Tout-Saint éblouit sa conscience. Ainsi dominé, captivé, ravi, le fidèle regarde mieux en face cette divine présence, et bientôt il remarque qu'une ineffable beauté rayonne du visage de cette Personne exceptionnellement attrayante. Quel est cet Etre? Qui le sait? Assurément c'est une Personne pleine de grâce, un doux Etre moral, un joyeux Esprit.

« S'il nous confond par sa grandeur et nous

éblouit par sa sainteté, plus resplendissante que des myriades de soleils, il est en même temps un spectacle plein de charme, une présence qui inspire l'allégresse, une sérénité suave surpassant mille fois celle de la clarté lunaire. Père et mère, ami et guide, docteur et sauveur, source des consolations et de la joie, tout cela se combine en une seule Personne; et s'il est quelque chose qu'on ait le droit de nommer un *sourire spirituel*, le plus doux, le plus délicieux sourire joue sur les lèvres de cette Personne souverainement belle.

« Oui, Dieu est la beauté morale dans toute sa perfection; sa parole, qui inspire et illumine, est la musique morale également dans sa perfection. Après avoir contemplé cette beauté suprême, qui pourrait l'oublier? Après avoir entendu cette voix si douce au fond de sa conscience, qui pourrait s'en détourner? Après avoir goûté le nectar de cette céleste présence, qui pourrait repousser la coupe enchanteresse? Personne! Ainsi dans le plus profond yoga l'âme est complètement ravie hors d'elle-même. Le yogui s'est plongé, s'est perdu en Dieu, pour ne plus jamais se retrouver. »

Si détaillées qu'elles soient, ces explications ne nous donnent encore qu'une idée approximative de l'exercice spirituel, extraordinairement intense et absorbant, par lequel K. C. Sen chercha, non sans succès, à s'élever au-dessus de ses souffran

ces physiques et de ses cuisants soucis pendant la dernière partie du temps qu'il passa, en 1883, sur la chaîne de l'Himalaya. Cette époque critique, si rapprochée de sa mort, fut marquée par une exaltation qui ne laissait pas de causer quelque inquiétude à sa famille et à ses amis. Dans ses heures de dévotion, on l'entendait souvent parler très haut, rire aux éclats ou sangloter violemment. Mais, quand il avait versé toutes ses angoisses dans le sein de la Mère suprême, il se sentait uni à Dieu dans les profondeurs de son être, une joie céleste remplissait son cœur, et son absorption prenait la forme de l'extase.

On pourrait assurément, sans se montrer coupable de malveillance, formuler quelques réserves au sujet d'un état psychologique si étranger à nos habitudes occidentales, et attribuer à la faiblesse nerveuse, à l'excitation fébrile, à la constitution ruinée de l'Acharya une part au moins des manifestations excentriques qui caractérisèrent alors sa piété. Pourtant, déduction faite de tout ce qu'on peut regarder comme un excès maladif, on restera frappé, je pense, de l'extrême intensité du sentiment religieux, de la sainte passion pour le Dieu vivant et vrai, de l'étonnant et sublime essor des facultés spirituelles dont il donna l'exemple dans cette courte et mémorable période du yoga.

Lorsqu'il revint à Calcutta vers la fin d'octobre, Keshoub Chander Sen sentait son corps brisé par la maladie ; mais son âme, pleine encore de force et d'ardeur, ne songeait qu'à rendre grâce à Dieu, par une nouvelle activité, des bénédictions qu'elle venait de recevoir. Depuis longtemps il désirait établir à Lily Cottage un sanctuaire domestique, destiné à réunir chaque jour les fidèles (hommes et femmes) du voisinage pour le culte fraternel qu'il avait célébré avec eux durant la plus grande partie de sa carrière. Sans se laisser arrêter par le manque de fonds, il se mit, dès le commencement de novembre, à exécuter rapidement ce projet. En présence de ses amis surpris, — car, selon sa coutume, il ne leur avait pas révélé ses intentions, — il fit venir quelques ouvriers et leur donna l'ordre de démolir tout un côté du grand mur de clôture qui entourait sa propriété. C'est ainsi qu'il se procura les briques nécessaires à la construction du *Nouveau Sanctuaire* (Nava Dévalaya), qui s'éleva bientôt sur un terrain voisin, également à lui.

Keshoub poussait toujours ses entreprises avec une rare impétuosité. Dans ce cas-ci, son impatience était accrue par le sentiment qu'il accomplissait le dernier acte de son ministère. Il n'avait, en effet, pas la moindre illusion sur la prompte

et fatale issue des maux dont il souffrait, bien qu'il ne voulût pas qu'on lui en parlât. Il avait terminé la composition du *Yoga, subjectif et objectif*, et du *Nouveau Code* (Nava Samita), dont il corrigeait les épreuves. Le 19 novembre il acheva sa quarante-cinquième année, et son anniversaire fut fêté avec grande pompe. Au commencement de décembre eut lieu la collation du nom de ses petits-enfants, et il put encore présider à cérémonie (le *Nam Caran*). Il faisait aussi des plans pour un grand bazar en faveur de son œuvre.

Durant bien des semaines le malade fut entre la vie et la mort. Il avait sans doute des périodes de soulagement ; mais la douleur des reins devenait terrible, tous les organes intérieurs paraissaient attaqués, et la faiblesse l'envahissait de plus en plus. Nombre de docteurs (indiens et anglais) furent consultés, on recourut à divers systèmes de médication : tout fut vain.

Dans ses bons moments, il reçut la visite de l'évêque de Calcutta, du grand dévot Ram Crishna et de Débendra Nath Tagore. Il s'entretint avec eux tous de la façon la plus édifiante, notamment avec le vénérable Débendra, qu'il n'avait pas cessé de considérer comme son père spirituel. S'inclinant profondément devant lui, Keshoub lui saisit la main et la plaça sur sa propre tête, comme pour implorer la bénédiction du noble

vieillard. Débendra l'embrassa chaleureusement, et lui rappela la miséricorde divine qui se plaît à se manifester aux heures sombres du danger et de la maladie.

Le premier janvier 1884, le Nouveau Sanctuaire put être inauguré. La maladie du Ministre venait de s'aggraver sensiblement, et ce jour-là même elle atteignit à peu près son point culminant ; cependant il n'avait pas voulu que la cérémonie fût renvoyée. Il se traîna donc à la fenêtre de sa chambre à coucher d'où le nouvel édifice était visible, et insista pour qu'on le descendît afin qu'il présidât à sa dédicace. Il fallut bien lui obéir. On le mit alors sur une chaise, et on le transporta dans la salle de culte, encore humide et non achevée, au grand étonnement de l'assemblée. A peine assis dans la chaire de marbre, où il ne devait pas remonter, il salua « le Dieu de vérité, de sagesse et de joie ; » puis, d'une voix débile et qu'on entendait à peine, il prononça la plus enfantine prière, entremêlée d'exhortations à l'adresse de ses auditeurs.

Après avoir consacré le *Nava Dévalaya* à la Mère suprême, il mentionna le désir qu'il nourrissait depuis longtemps de réunir quelques briques et d'ériger une chapelle assez grande pour les *bactas*¹ du quartier, qui ne trouvaient pas tous

¹ *Bacta*, celui qui pratique le bacti, le fidèle qui aime Dieu.

place dans une salle de sa maison. « Pour exaucer ce souhait, tu as maintenant, dit-il, construit de tes propres mains ce lieu de culte pour la sanctification de ma famille, du voisinage, de cette ville et du monde entier... Frères bien aimés, ne voulez-vous pas honorer ma divine Mère en lui offrant la fleur du bakti?... Vous ne savez pas, ô mes frères, combien la Mère soupire après vos offrandes, et avec quelle tendre sollicitude elle entasse pour vous dans le monde invisible ses plus sacrés trésors... Ma Mère est ma santé et ma fortune, ma paix et ma beauté, ma vie et mon immortalité. Au milieu des angoisses de ma maladie, je suis heureux en la présence de ma Mère : puisse ce bonheur être le vôtre ! — Je n'en dirai pas davantage, sinon je craindrais d'être grondé. »

L'effort avait été trop grand : la maladie empira de nouveau, la douleur devint intolérable. Néanmoins, comme on lui demandait un jour de rassurer par quelques paroles les femmes de la maison, désolées et pour ainsi dire hors d'elles-mêmes :
« Qu'ai-je de plus à dire ? — répliqua Keshoub. — Si je parle, je parlerai du *Baicounta* (le paradis), et cela les fera pleurer encore davantage. »

Ce fut une semaine terrible. La famille de l'Acharya et ses missionnaires entouraient son lit d'agonie ; une foule, muette et consternée, rem-

Ce fut une semaine terrible. La famille de l'Acharya et ses missionnaires entouraient son lit d'agonie ; une foule, muette et consternée, remplissait la cour et la véranda ; de nombreux médecins entraient ou sortaient à chaque instant, échangeant d'un air découragé quelques mots à voix basse, tandis que vers la fin la mère, la femme, les filles et les fils du mourant faisaient retentir la maison de leurs gémissements.

Keshoub lui-même, jusqu'alors si stoïque dans la souffrance, ne pouvait s'empêcher de pousser des cris déchirants, entrecoupés des termes familiers *Baba* et *Ma* (papa, maman), par lesquels il implorait évidemment l'appui céleste pour ses derniers combats.

Par intervalles, sous l'influence de puissants narcotiques, il était incapable de parler ou même tout à fait inconscient ; d'autres fois il riait, pleurait, conversait avec son Dieu, s'élevait jusqu'à l'extase, mais les tourments physiques auxquels il était condamné le reprenaient bientôt. « Mère, s'écria-t-il une fois, n'y a-t-il rien qui soit capable de calmer ma douleur ? » La sainte femme, sur laquelle il appuyait sa tête, lui répondit en sanglotant : « Ta douleur, hélas ! est le résultat de mes péchés ! Le fils innocent est frappé pour l'iniquité de ses parents indignes. » — « Ne parlez pas ainsi, mère chérie ; car où pourrait-on dé-

couvrir une mère pareille à vous ? N'ai-je pas hérité vos vertus ? Sachez que la Mère suprême m'envoie tout ceci pour mon propre bien. Elle joue avec moi, me retournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. »

Presque jusqu'à la fin, lorsque Trylokya Nath entonnait près de sa couche un de ses hymnes favoris, le malade, revenant à lui-même, écoutait avec une attention profonde et une évidente satisfaction. Il lui témoigna même sa gratitude en passant son bras autour du cou de l'apôtre chanteur, et en lui disant tendrement : « Frère, cher frère de mon cœur, quels beaux cantiques vous m'avez chantés ! Je veux les entendre encore, je les entendrai dans le ciel. » Il embrassa de même son frère aîné et ses cadets ; et quelqu'un s'adressant à lui pour savoir quelles étaient ses dernières volontés à l'égard des siens : « Je n'ai point de dispositions à prendre, — répondit-il avec sérénité : — il sera pourvu à leur sort par Celui dont ils sont la famille. »

A l'aube du mardi 8 janvier, après une nuit d'agonie, le moribond se ranima quelque peu en entendant ceux qui l'entouraient chanter le solennel *Stotra* des cent huit noms de Dieu. Bientôt, faisant pâlir la veilleuse qui brûlait au chevet du lit de souffrance, le soleil d'Orient vint inonder de ses brillants rayons la chambre lugubre. Keshoub Chander Sen vivait encore, mais

sa respiration devenait plus lente, plus faible, et quelques minutes avant neuf heures il rendit le dernier soupir.

A l'instant la figure de l'Acharya, perdant toute trace des épouvantables luttes par lesquelles il venait de passer, reprit l'expression de majesté calme et d'intense bonheur qui l'illuminait dans les moments où il sentait le plus vivement sa communion avec le Père des esprits. Tous les assistants furent frappés de cette espèce de transfiguration. Ainsi parfois les hauts sommets des Alpes, que le coucher du soleil a plongés dans l'ombre en les recouvrant d'une teinte froide et cadavérique, sont mystérieusement éclairés d'une lueur rose et glorieuse, qui parle de triomphe sur la mort et de vie supérieure.

La veuve, embrassant les pieds du bien-aimé trépassé et les inondant de ses larmes, s'écria : « J'avais un être divin pour époux ; je ne le savais pas, je ne te reconnaissais pas, quand tu étais avec moi. Que vais-je devenir maintenant ? » La pauvre mère, à son tour, pressa sur son cœur le corps sans vie, et dit : « Enfant, dans ton image bénie je ne vois plus un homme : c'est la beauté de Mahadéva ! »

Les disciples lavèrent et vêtirent avec grand soin la dépouille mortelle de leur maître. Habillé de soie du blanc le plus pur et la tête couronnée de guirlandes de fleurs odorantes, le majestueux

cadavre fut exposé dans le Nouveau Sanctuaire, que le Ministre avait inauguré juste une semaine auparavant. Lorsque le convoi funèbre en partit, à quatre heures de l'après-midi, des centaines de personnes s'étaient rassemblées à Lily Cottage ; lorsque, se déroulant à travers les rues de Calcutta, il s'arrêta devant le Brahma Mandir, les centaines s'étaient changées en milliers. Et cette multitude, formée spontanément de gens de toutes les castes et de toutes les croyances, se mit à crier d'une même âme : « Gloire au Dieu de la vérité, de la sagesse et de la joie ! »

La cérémonie funèbre fut des plus impressives. Le fils aîné du défunt, Carouna Chander Sen, alluma le bûcher. Après la crémation, qui dura cinq heures, les cendres furent recueillies dans une urne et apportées à Lily Cottage. Elles sont confiées à la terre, au milieu de la verdure et des fleurs, dans un espace qu'on avait laissé libre entre la chambre mortuaire et la façade du Nava Dévalaya. Sur la base d'un obélisque de marbre blanc, on a gravé ces lignes empruntées à l'un des écrits de l'Acharya : « Il y a longtemps que le petit oiseau *Moi* s'est envolé de ce sanctuaire, pour aller je ne sais où et ne jamais y revenir. » Au-dessus de cette citation, on voit son monogramme accompagné de sa belle devise : *Vérité, Amour, Sainteté.*

CHAPITRE VI

LE PASSÉ — LE PRÉSENT — L'AVENIR

Les moralistes amers qui disent tant de mal de l'humanité n'ont certainement jamais mesuré ce qu'un homme peut faire de bien dans son passage sur la terre. Ils n'ont jamais songé, dans leur ingratitude, à ces êtres qui sont, comme nous, les fils de la femme, et qui ont su relever des milliers de cœurs accablés.

ARVÈDE BARINE.

Quel jugement porter, en définitive, sur l'homme dont nous avons suivi la carrière si mouvementée et si brillante? Qu'est devenu, depuis sa mort, l'ensemble du mouvement réformateur auquel il imprima une si énergique impulsion? Quelles espérances pouvons-nous raisonnablement concevoir pour les destinées du Brahmo Somadj? — La réponse à ces trois questions, qui concernent le passé, le présent et l'avenir, formera la conclusion naturelle de notre étude.

§ I. *Le Passé.*

Si je cherche à résumer les impressions que laisse l'histoire de Keshoub Chander Sen, je vois tout d'abord en lui un Indien supérieurement doué. Sans être un philosophe ou un savant dans l'acception que nous donnons à ces termes, il était assez ouvert aux idées modernes pour s'entretenir sur un pied d'égalité avec les esprits les plus distingués de l'Angleterre, pour être admiré par les vice-rois de l'Inde comme par les professeurs Max Müller et Monier Williams. Son éloquence, si originale et si incisive, suffirait pour lui assurer une place parmi les premiers prédicateurs de notre siècle; mais, à côté de l'orateur, il y avait en lui le directeur des âmes, le chef et l'inspirateur d'une Eglise nouvelle, le fondateur d'une quantité d'œuvres diverses ayant pour but la régénération de l'Inde, en un mot le réformateur religieux et social, travaillant avec une incroyable activité et une intrépide ambition à réaliser le patriotique dessein que de bonne heure il s'était proposé. Pour se montrer, comme il le fit, à la hauteur d'une mission si complexe et si vaste, il fallait assurément un bien rare ensemble de facultés.

Cependant, tout extraordinaires qu'aient été ses dons intellectuels, le Ministre bengalais me frappe plus encore par la droiture et la beauté de son âme; par le rare sérieux avec lequel il chercha la vérité, la communion de Dieu, la perfection; par l'intense et pure spiritualité de son culte, l'ardeur absorbante de sa foi, cette mysticité qui eût pu en faire un ascète contemplatif, mais qui ne l'empêcha pas, bien au contraire, de se consacrer pratiquement à l'évangélisation des hindous du plus bas étage. Il ne nous est pas souvent donné de voir, en aucun pays, des convictions religieuses quelconques produire, par la pénétration d'un caractère, une personnalité si foncièrement morale, si généreuse et si puissante.

Je n'ai nullement dissimulé les côtés faibles de Keshoub. Naturellement porté à un certain orgueil, il s'est, je pense, corrigé de ce défaut des forts sous l'influence de la grâce. Mais, pour si humble qu'il fût devenu, il conserva toujours le sentiment de sa supériorité incontestée sur ses collaborateurs et amis. Je ne saurais, pour ma part, lui en faire un grave reproche. S'il se fiait à sa propre inspiration plus qu'à la leur, il peut avoir eu tort dans tel cas particulier; mais en général il nous fait l'effet d'être jusqu'à la fin bien au-dessus de son entourage. Nous savons combien ses apôtres eux-mêmes lui causèrent de déception.

Dans toute l'histoire du brahmoïsme, aucun homme ne me paraît vraiment avoir autant de droit que lui de parler au nom de Dieu.

Ainsi, loin de crier au blasphème en l'entendant affirmer que ses actes publics sont inspirés d'en haut, je m'étonne plutôt qu'il ait repoussé catégoriquement le titre de *prophète*. Nombre d'occidentaux, qui, à l'instar de Carlyle, voient aujourd'hui des « prophètes » et des « héros » dans les domaines les plus divers, le lui accorderaient sans peine. Un homme si profondément persuadé que le Père céleste répond aux prières de ses enfants et leur fait connaître sa volonté, le chef d'une réforme théiste si merveilleusement bénie a pu, je le conçois, se croire *inspiré* pour ses résolutions les plus solennelles, même lorsqu'à d'excellentes intentions se mêlaient une confiance en soi, un mépris pour l'opinion des autres, une imprudence, une obstination, qui, à nos yeux, provenaient du vieil homme.

Nous n'excusons pas le mariage de Couch Béhar : nous faisons simplement valoir les circonstances atténuantes. Sans doute l'Acharya s'est montré faillible ; autrement il eût été plus qu'un simple mortel. Mais, pour être justes, ne devons-nous pas reconnaître que les fautes dont on peut l'accuser sont de celles qui se concilient aisément, même dans nos Eglises, avec la piété la plus sin-

cère et la plus conséquente, de celles dont les saints les plus authentiques n'ont point été exempts ?

Si, dans la dernière phase de son activité, le réformateur s'est aliéné une partie de ses admirateurs européens, à commencer par miss Collet, quelques hommes marquants de l'Angleterre lui sont restés fidèles. Le célèbre Max Müller mit notamment le public en garde contre tout jugement précipité sur la Nouvelle Dispensation. Dans une lettre publiée par le *Times* du 24 novembre 1880, il rappelle que K. C. Sen a dans la Grande-Bretagne de nombreux amis qui ont suivi sa carrière « avec un intérêt toujours croissant, bien que, par moments, il s'y joignît des craintes sérieuses. » Puis il ajoute : « Dans les derniers temps, j'ai le regret de le dire, ses discours ont trahi un cerveau fatigué par un travail excessif et un cœur ultra-sensible. Il semble quelquefois toucher à la folie de la dévotion. Mais je crains pour sa santé et pour sa tête plutôt que pour son cœur. »

« Rien n'est si facile pour un réformateur, surtout pour un réformateur religieux, que de laisser l'encens de l'admiration obscurcir sa vision mentale; que de confondre les divins accents de la vérité avec une voix descendant des nuages. Sous ce rapport, il n'est pas douteux que

M. Sen a partagé la faiblesse des anciens prophètes¹. N'oublions pas toutefois qu'il a pareillement une large part de leur force et de leur vertu. »

Une idée favorite de M. Renan, c'est que les hommes d'action, comme saint Paul, ont des défauts sans lesquels ils ne réussiraient pas. Il y a du vrai dans cette observation. Les rois de l'humanité ont toujours besoin d'indulgence pour un côté de leur caractère. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne témoigne pas à Keshoub Chander Sen plus de sévérité qu'aux autres. Au point de vue de la droiture, de la noblesse, du pardon des injures, de la reconnaissance accordée aux mérites de ses partisans, du dédain de la fortune et des honneurs, il supporte certes la comparaison je ne dirai pas avec les capitaines, les écrivains, les poètes illustres, — souvent très médiocres au point de vue de la moralité, — mais avec un Mahomet et un Gautama, comme avec les pères du monde protestant, Luther, Knox ou Calvin. S'il s'agit même d'apprécier d'un seul coup d'œil la pureté des motifs, la direction de toute la carrière, la véritable valeur personnelle, un observateur impartial trouvera que le Ministre de Calcutta se rap-

¹ Nous laissons au savant orientaliste la responsabilité de son opinion sur la « faiblesse » ou l'illusion des prophètes bibliques.

proche plus de l'idéal chrétien que tel de ses glorieux devanciers.

Remarquons-le d'ailleurs, il se distingue de la plupart des grands hommes précisément en ce qu'il a peu tenu au succès extérieur et immédiat. Il me paraît n'avoir rien fait, sciemment du moins, pour étendre son œuvre au détriment de ses principes. Loin d'acheter sa popularité par de lâches concessions, il a su, en plusieurs cas, la compromettre pour être fidèle à sa conscience.

Son ambition, dont je suis loin de nier la grandeur, était remarquablement spirituelle. Il désirait sans doute transformer les mœurs de son peuple, mais par le dedans. Il visait avant tout au cœur. Sous l'influence de l'Evangile, il avait conçu d'une façon singulièrement noble et grandiose le type de l'humanité. C'est cet idéal humain qu'il avait constamment devant les yeux; il en était inspiré et pour ainsi dire obsédé. Non content de le poursuivre lui-même au prix de tous les sacrifices, il aspirait à le voir réalisé par son Eglise, qui à son tour devait lui aider à le présenter efficacement à l'Inde entière. Toutes ses entreprises doivent être regardées comme des moyens qu'il essayait pour se rapprocher d'un but si difficile à atteindre.

En effet, si Keshoub parvint personnellement à mettre d'accord sa vie, quant à l'essentiel, avec

ce type si haut et si éminemment évangélique, il ne put le faire accepter sérieusement par les brahmos, même par les meilleurs, les apôtres. De là son découragement dans les derniers temps de sa vie. Plus il a espéré, travaillé, voulu, prié, plus son désappointement est douloureux. Là où il a tout fait pour produire, avec l'aide de Dieu, la spiritualité la plus pure, il voit encore de perpétuelles preuves de dispositions égoïstes, mondaines. Lui reprocherons-nous d'avoir visé trop haut, si ce n'est pour lui, du moins pour les autres théistes? d'avoir attendu trop de la nature humaine? Avouons au moins que c'est encore là un rare et généreux défaut. Au surplus, ne nous méprenons pas sur la portée des accusations de l'Acharya et sur la mesure de son insuccès. Autant que nous pouvons en juger, les missionnaires du Bâratbarsya Somadj restent, malgré les lacunes de leur intelligence et de leur piété, des hommes qui tranchent fortement par leurs vertus et leur zèle religieux sur la société hindoue, et qui honorerait même les Eglises chrétiennes. Sans être devenus des saints tels que le noble Keshoub les avait rêvés, ils rendent pourtant témoignage, par leur caractère et par leur œuvre, à la profonde et bienfaisante influence que son enseignement et son exemple ont exercée sur eux.

L'idéal humain proposé à ses compatriotes par

le réformateur bengalais diffère sensiblement du nôtre, je veux dire de celui qui plane, avec de légères variantes, sur la chrétienté protestante de notre époque. Mais ce dernier nous satisfait-il de tous points? Osons-nous assurer qu'il se trouve en parfait accord, au moins dans ses lignes principales, avec l'Évangile primitif?

Depuis un certain nombre d'années, nous avons noué des relations, aux extrémités de l'Orient, avec des pays jusqu'alors fermés; et cette connaissance, féconde à plus d'un titre, nous suggère de profitables, mais humiliantes réflexions. Nous commençons, à contre-cœur, à nous avouer que cette civilisation occidentale et soi-disant chrétienne, dont nous étions si fiers, n'a pas sur toute la ligne une supériorité bien évidente; que les Indiens, les Japonais, les Chinois même, ces peuples sur lesquels nous laissions tomber des regards de dédain, ont certaines leçons à nous donner. Leurs institutions domestiques et civiles, leurs procédés scientifiques, leur littérature et leur philosophie, leur culte et leurs croyances, toute leur façon d'envisager le monde nous a surpris d'abord comme quelque chose d'inférieur, d'arriéré, où l'absurde se mêle à l'enfantin. Quand pourtant nous prenons la peine de creuser au-dessous des apparences qui nous choquent, pour nous rendre sérieusement

compte du point de vue de ces frères étrangers et longtemps inconnus, nous arrivons bientôt à comprendre qu'il a sa raison d'être, sa vérité relative, ses avantages, qu'il correspond à un certain côté des choses ordinairement ignoré chez nous, ou laissé à l'arrière-plan.

Sachons donc respecter, au milieu même de ses égarements, ce point de vue général des grandes nations du Levant. Loin de mériter d'être violemment combattu, puis purement et simplement supplanté par le nôtre, il doit se maintenir, en se purifiant sans cesse, non seulement pour que les merveilles des anciennes sociétés orientales se reproduisent dans les âges futurs, mais pour que, instruits nous-mêmes par un contact intime avec cette immense portion de l'humanité, nous puissions nous élever à une conception plus haute, plus nette et plus riche de nos facultés, de nos droits et de nos devoirs.

Dans un livre piquant, la *Cité française*, M. Eug. Simon, qui connaît la Chine, trace un tableau vraiment enchanteur des mœurs et des vertus de ce vaste pays. A en croire ce spirituel écrivain, l'Empire du Milieu se distingue si avantageusement de nos contrées christianisées que, pour régler la question sociale et pourvoir à nos véritables intérêts, nous n'aurions qu'une chose à faire : imiter les Chinois.

Je n'irai pas si loin dans l'admiration de l'Orient. L'Inde, pas plus que la Chine, ne m'apparaît comme un modèle que nous ayons à copier. J'en dirai autant d'un de ses fils les plus éminents et les plus glorieux, K. C. Sen. Sans doute, favorisé par les circonstances et tenté par la grandeur de l'entreprise, il a essayé de faire dans sa tête et dans son ministère une synthèse de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Nord ; cependant il est resté, il a voulu rester Oriental, Asiatique, Indien, et, s'il l'avait pu, il serait demeuré hindou. Malgré sa gratitude et son amour pour l'Angleterre, il tenait passionnément à sa patrie, à sa nationalité, aux usages séculaires de son pays.

Son ascétisme, son exaltation mystique, ses extases, son symbolisme rituel, la danse et le théâtre sacrés, tous ces traits distinctifs de la religion de Keshoub, qui peuvent nous choquer, accoutumés que nous sommes aux formes régulières et froides du culte protestant, établissaient un courant magnétique entre son peuple et lui. L'Acharya se mettait ainsi à la portée des masses, qu'un théisme rationnel, abstrait, ou des services divins tels que les nôtres auraient laissées indifférentes, si même ils n'y avaient provoqué l'opposition.

Mais regardons plus haut que l'utilité, et de

mandons-nous si, en dépit de ses éléments contestables, la conception religieuse de Keshoub ne se rapproche pas autant ou plus que la nôtre de celle des premiers chrétiens. Sans doute notre théologie est souvent, — pas toujours, hélas ! — plus correcte. Mais que dire de notre vie comparée à la sienne, de notre vie qui, mieux que notre crédo, montre comment nous avons compris l'Évangile ? Le luxe, l'amour du confort, l'importance attachée à la fortune et à ses détenteurs, la vanité, l'esprit de clocher, la soumission apparente aux préjugés régnants, tous ces défauts, trop répandus dans nos Églises et jusqu'au sein de nos clergés, ne sont-ils pas mis en relief et rendus plus repoussants par l'extrême sobriété, l'abnégation, le respect de toutes les convictions et de toutes les individualités, la hardiesse réformatrice et la sainte imprudence dont a fait preuve le Ministre de Calcutta ? Et, pour lui trouver des pairs au point de vue de la grandeur morale et de la spiritualité, ne devons-nous pas les chercher dans le cercle restreint des meilleurs disciples du Christ ?

Mais plus K. C. Sen nous paraît ressembler, pour l'inspiration de sa conduite, aux chrétiens d'élite de toutes les époques, plus nous sommes surpris qu'il ne se soit pas déclaré franchement disciple et racheté du Sauveur. Pourquoi est-il

délibérément resté hors de l'Eglise chrétienne ? Qu'on me permette de revenir à cette délicate question, la plus intéressante qui soit offerte au psychologue par le développement de notre réformateur, bien que, dans l'état de nos connaissances, elle ne soit probablement pas susceptible d'une solution radicale et définitive. Il vaut la peine d'examiner de plus près ce problème et de risquer ici quelques observations.

« Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. » En parlant ainsi, Jésus s'est appuyé avec une absolue confiance sur la conscience humaine. Il a osé prédire que tout homme vraiment sincère, cherchant la vérité pour la mettre en pratique, arriverait à croire en lui. Nous avons en effet reconnu cette harmonie préexistante entre le prophète de Nazareth et la race qui, sans lui, périssait. Notre âme est naturellement chrétienne (*anima naturaliter christiana*) : placée en présence de l'Evangile, elle le distingue et l'accueille comme la réponse divine à ses besoins les plus profonds, elle y trouve ce qu'elle demandait en vain aux cultes antérieurs et aux systèmes philosophiques. L'histoire ancienne et moderne a souvent illustré ce principe, devenu pour nous axiomatique.

Il semble cependant battu en brèche par le cas

que nous avons sous les yeux. K. C. Sen a donné des preuves irrécusables d'une droiture exceptionnelle, scrupuleuse, héroïque. Il s'est néanmoins arrêté sur le chemin de la foi avant de parvenir au but; il n'a point rendu à Jésus-Christ le témoignage décisif que nous en eussions attendu. Comment nous expliquer cette anomalie?

Si, comme je le crois, la sincérité morale de Keshoub est inattaquable, il n'en était pas moins sujet, en sa qualité d'homme, à se laisser influencer, surtout dans sa jeunesse, par les esprits supérieurs auprès desquels il alla chercher la lumière et la paix. Or, — nous l'avons vu, — dans la période où ses convictions se formèrent, il se trouva principalement en contact avec des auteurs unitaires, qui, tout en élargissant son horizon et en spiritualisant ses croyances, lui imprimèrent le sceau de leur école.

Quant aux représentants de l'orthodoxie anglo-saxonne avec lesquels Keshoub eut des rapports dans son pays, ils n'étaient probablement pas de taille à contre-balancer victorieusement l'ascendant d'écrivains tels que Victor Cousin, miss Cobbe, Théod. Parker, Channing et Emerson.

Sans doute le réformateur bengalais ne s'arrêta pas au rationalisme. S'élevant, au contraire, bien au-dessus de ses initiateurs, il joignit à ce qu'il avait reçu d'eux un élément mystique, une fer-

veur de dévotion, une activité de propagande et une austérité de mœurs qui le séparèrent des autres théistes, pour le rapprocher singulièrement des chrétiens les plus positifs. Mais, s'étant affranchi jusqu'à ce point des influences rationalistes, pour quelles causes n'alla-t-il pas plus loin, et ne prit-il pas vis-à-vis du Christ la position de tous ceux qui se réclament de son nom ?

Il n'est pas difficile d'indiquer une de ces causes. Elle gît dans l'état général de la chrétienté protestante. La tiédeur, les rivalités et les divisions dont nous donnons le triste spectacle, même en présence du paganisme étranger, n'étaient certes pas de nature à l'attirer dans nos rangs. Aussi l'absoudrons-nous volontiers de n'avoir pas songé un instant à devenir prêtre de l'Eglise anglicane ou ministre d'une congrégation dissidente.

Mais, à le supposer mécontent de toutes nos « dénominations », pourquoi n'a-t-il pas essayé de fonder une Eglise chrétienne plus conforme à la pensée de Jésus et plus fidèlement soumise à son Esprit que toutes celles qu'il connaissait ? Il pouvait, — comme le font quelques protestants, — juger très librement le christianisme historique, en se rattachant directement, avec d'autant plus d'ardeur et de fidélité, au chef toujours vivant de l'Eglise. Pourquoi ne s'y est-il pas décidé ?

On peut assurément supposer qu'un reste d'orgueil, inconnu de lui-même, l'empêcha de se charger franchement du joug du divin crucifié, et le retint jusqu'à la fin dans les filets d'une philosophie qui n'humilie pas autant la nature humaine. Si le réformateur commit cette faute morale, elle serait le fruit naturel d'une tendance que nous avons vue prédominer dans son caractère ; je veux parler de cette confiance en soi, de cet esprit de domination, de cette personnalité royale qui, précieuse à la condition de respecter ses limites, risquait à tout moment de devenir un mal par l'exagération.

Si cette cause psychologique devait être admise, j'en avancerais avec plus d'assurance une seconde, qui la compléterait. C'est l'idée, de bonne heure conçue par Keshoub, d'établir une religion populaire, nationale, universelle. Ambition grandiose, mais décevante, et propre à faire jeter par dessus bord ou du moins à compromettre ce qui, dans l'Evangile, peut déplaire soit aux intelligences critiques, soit à la masse grossière ! En effet, l'Acharya s'est trouvé conduit d'un côté à nier les faits miraculeux de l'histoire évangélique, de l'autre à voiler le spiritualisme absolu de sa religion sous un cérémonial séduisant et dangereux.

Jésus n'a pas eu un plan moins vaste, un but moins sublime : il a voulu sauver le monde.

Mais il ne s'est fait aucune illusion sur le succès immédiat de son entreprise, et n'a rien concédé au désir de gagner des peuples entiers. S'il a ouvert à tous son Eglise et son ciel, il a déclaré qu'on y entrait par une porte étroite. Quiconque veut élargir cette porte, pour y faire passer les foules, mutile et dénature la religion du Christ. Nos Eglises ne cèdent que trop à cette tentation, en abaissant le niveau doctrinal, moral et religieux du christianisme authentique, et vraiment je n'en connais guère qui ne soient à cet égard plus coupables que K. C. Sen.

Deux causes, indiquées plus haut, me paraissent encore avoir puissamment contribué à retenir le réformateur dans l'évolution qui le faisait graviter vers Jésus-Christ : l'idée monothéiste et l'éclectisme, les deux principes fondamentaux qui, dès l'origine, s'imprimèrent le plus profondément dans son esprit.

La trinité des orthodoxes et même la divinité du Christ, telle qu'elle ressort du Nouveau Testament, devaient lui sembler incompatibles avec le monothéisme pur, qui avait pour lui la certitude d'un axiome.

Quant à la méthode éclectique, elle devait fatalement étendre la religion des premiers chrétiens sur un lit de Procuste, et en retrancher des éléments essentiels, trop caractéristiques et trop ex-

clusifs pour se laisser concilier avec les autres religions.

Au surplus, ne l'oublions point, en dépit des lacunes de sa théologie, l'Acharya avait pour le Christ un amour suprême et lui donnait une place unique. Une année avant de mourir, dans un entretien qu'il eut avec le Dr Murray Mitchell et que j'ai déjà mentionné, il se défendit énergiquement d'avoir mis Jésus au même rang que Mahomet ou le Bouddha. « Je fais, ajouta-t-il, l'éducation de mes amis; je les prépare à comprendre et à recevoir le christianisme. Je n'ai pas dit encore mon dernier mot sur Jésus-Christ. » Quel eût été ce dernier mot, si Keshoub avait eu le temps de le prononcer ?...

Quoi qu'il en soit de pareilles questions, l'action bienfaisante du réformateur bengalais avait été si grande que sa mort fut ressentie comme une calamité nationale. A peine ses cendres étaient-elles refroidies que des témoignages de sympathie parvenaient à sa famille de toutes les contrées du globe. La reine impératrice de l'Inde envoya de Londres un télégramme par le canal du gouverneur général, le marquis de Ripon. A Calcutta, nombre de journaux quotidiens parurent encadrés de noir. Des meetings spéciaux furent convoqués en divers endroits du pays, et toutes les fractions du peuple indien, sans dis-

inction religieuse, s'unirent dans un élan spontané de reconnaissante admiration. Ses adversaires mêmes lui rendirent justice. Écoutons plutôt l'organe du Sadaran Somadj : « Sa mort jettera une ombre sur l'Inde entière... Keshoub a été un grand homme, le plus grand homme peut-être de l'Inde contemporaine; peu de gens le contesteront. Amis et ennemis étaient d'accord pour respecter et admirer son grand génie. Ses fautes et ses faiblesses vont être ensevelies avec ses cendres, tandis que ses vertus resteront à toujours comme un riche héritage laissé à ses concitoyens. »

Dans une grande assemblée qui eut lieu en son honneur, le 30 janvier, à l'hôtel de ville de la capitale du Bengale, de remarquables discours rappelèrent son caractère et son activité. Je me borne à reproduire ces quelques mots du président, sir William Hunter, le savant historien. Après avoir cité cette maxime de Keshoub : « La destinée particulière de tout grand homme est de vivre et de mourir pour une idée, » — « Mes amis, ajouta l'orateur, l'idée unique de Keshoub Chander Sen était le progrès de ses compatriotes vers des types plus élevés de moralité, de religion et de liberté de pensée. Il a vécu pour cette idée, et avec cette idée il est mort. »

Enfin, dans les lettres de condoléance prove

nant d'associations religieuses ou d'hommes éminents de l'étranger, j'emprunte une seule citation à l'indianiste déjà mentionné, qui a été l'un de ses plus fidèles correspondants. « L'Inde, écrit Max Müller, l'Inde vient de perdre le plus grand de ses fils. Keshoub Chander Sen était du petit nombre des noms largement connus chez les deux cent cinquante millions d'habitants qu'on attribue au vaste empire indien, et même familiers aux oreilles européennes... Le jugement indépendant de ses contemporains lui assurera la première place au milieu de ses compatriotes et une position prééminente parmi les meilleurs de l'humanité...

« Dans ces derniers temps, beaucoup de ses amis de l'Inde et de l'Europe trouvaient que sa dévotion au Christ était devenue excessive. S'il eût vécu au premier siècle, il eût été le plus affectionné disciple du fondateur de notre religion ; vivant au dix-neuvième, tout en étant plus réellement chrétien que des centaines ou des milliers de personnes qui s'octroient ce titre, il n'a point voulu entrer dans nos rangs, mais il s'est proposé une tâche plus haute et plus ardue, celle qu'il désignait en ces termes : *christianiser le christianisme*.

« Aussi longtemps qu'il y aura une religion aux Indes, quelle qu'elle soit d'ailleurs, on rap-

pellera avec gratitude le nom de Keshoub Chander Sen comme celui d'un homme qui vécut et mourut pour la gloire de Dieu, pour le bonheur de l'espèce humaine et pour la vérité, telle qu'il la comprenait. »

§ II. *Le Présent.*

Qu'est devenu le théisme indien après la disparition de celui qui, depuis vingt ans au moins, en était le représentant le plus illustre et le plus puissant inspirateur ?

Semblable en ce point au mouvement réformateur du seizième siècle, le brahmoïsme n'a pas su conserver l'unité extérieure. Nous l'avons laissé divisé en trois branches, que nous allons rapidement passer en revue :

1^o La plus ancienne, l'*Adi Somadj*, dont Keshoub Chander Sen s'est retiré en 1865.

2^o Le *Bâratbarsya Somadj* ou Brahmo Somadj de l'Inde, société plus entreprenante et plus hardie qu'il fonda l'année suivante (1866), et qui, depuis la sécession des mécontents ou *protestants*, est ordinairement appelée *Eglise de la Nouvelle Dispensation*.

3° Le *Sadaran Somadj*, né de cette sécession le 15 mai 1878, société *progressive* comme la précédente (par opposition à l'Adi Somadj, relativement conservateur), mais préservée des empiètements d'une personnalité trop forte par une constitution démocratique.

A côté de ces trois associations qui ont leur centre à Calcutta, l'Inde compte un bon nombre de congrégations isolées ou de fédérations régionales qui, sous des noms divers, appartiennent au brahmoïsme, sans qu'il soit facile de dire duquel des trois types principaux elles se rapprochent le plus.

On le conçoit d'ailleurs, les Somadjs de toute catégorie diffèrent grandement entre eux par le nombre, l'influence, le zèle de leurs membres. Beaucoup de natifs, intellectuellement convaincus de la vérité des principes théistes, n'ont pas encore le courage de rompre absolument avec les usages païens. Aussi réserve-t-on l'épithète d'*anoustaniques* pour les brahmos conséquents et résolus qui célèbrent avec les rites brahmoïstes les cinq cérémonies de la vie de famille (*anoustans*) : actions de grâces pour la naissance d'un enfant, collation du nom, mariage, funérailles, commémoration des morts.

Des trois grandes branches du théïsme indien, la plus ancienne est évidemment la plus faible.

« Je ne pense pas, — m'écrit miss Collet, — que l'Adi Somadj ait beaucoup d'adhérents au delà des environs de Calcutta. Babou Débendra Nath Tagore est profondément révééré de tous ; mais son idéal de religion ne satisfait plus que quelques hommes âgés, qui prennent peu de part aux affaires publiques. » Comme toutes les orthodoxies qui veulent s'immobiliser au milieu du mouvement général des esprits, cette école conservatrice et timide me paraît condamnée. Il est probable qu'elle ne survivra guère au successeur de Ram Mohoun Roy.

Passons à la seconde branche. Comme l'on devait s'y attendre, l'Eglise de la Nouvelle Dispensation a été fortement ébranlée par le décès prématuré de son fondateur. L'esprit de querelles et de rivalité qui avait attristé Keshoub à la fin de sa vie, et que nous l'avons vu dénoncer jusqu'à son dernier souffle, sévit plus que jamais dans la congrégation centrale. On vit d'un côté la famille du Ministre avec le Collège apostolique (*Apostolic Durbar*) qu'il avait institué, de l'autre quelques-uns de ses plus anciens partisans, M. Mozoumdar à leur tête. A la vue de ces dissentiments, le Rév. Murray Mitchell en concluait dès 1885 à la division probable de cette société, si ce n'est à sa complète dissolution. Les faits n'ont pas justifié cette crainte.

Il est heureux qu'en quittant la terre l'Acharya ait laissé après lui un homme capable je ne dirai pas de le remplacer, mais de lui succéder avec honneur et de continuer son œuvre. Parent de K. C. Sen et son ami dès l'âge de neuf ans, compagnon de toute sa carrière, son collaborateur principal dans ses entreprises de réforme et son lieutenant dans ses luttes, Babou Protap Chander Mozoumdar a montré, dans le beau livre consacré à sa mémoire, qu'il savait le comprendre à fond et même le juger.

Sans avoir le génie créateur de Keshoub, son magnétique ascendant sur les âmes, ni peut-être sa concentration de volonté, son ardeur passionnée et l'extrême intensité de sa dévotion, P. C. Mozoumdar est assurément un des spécimens les plus distingués de la race indienne, modifiée par un commerce intime avec les idées et les mœurs de l'Occident. Instruit, de bonne compagnie, possédant parfaitement l'anglais et l'écrivant avec facilité, d'un tour d'esprit assez philosophique pour s'adresser aux intelligences les plus exigeantes, assez pratique pourtant et assez populaire pour parler à des auditoires mélangés, orateur intéressant, habile et persuasif, il n'a cessé de mettre une grande activité au service de son Eglise, où il se contente toujours, semble-t-il, du modeste titre de Secrétaire assistant. Un *Alma-*

nach brahmoïste de Calcutta n'indique en effet, pour la Nouvelle Dispensation, ni un Secrétaire, ni un Ministre.

M. Mozoumdar est le rédacteur d'une revue mensuelle, *The Interpreter*, dont la tendance et le ton paraissent excellents, d'après les numéros qui m'ont été prêtés. J'ai également entre les mains une conférence prononcée par lui aux Etats-Unis et publiée sous le titre anglais du *Protestantisme dans l'Inde*. Dans ce captivant discours, qui eut pour auditeurs près de deux cents pasteurs unitaires, il n'hésite pas à s'appeler un « protestant hindou », et à donner carrément la préférence au protestantisme brahmoïste, — pour lequel il est allé deux fois en Angleterre et en Amérique chercher des sympathies, — sur le protestantisme évangélique issu de notre grande Réformation. Il reproche à celui-ci de « protester contre tout », — le pape, l'Eglise, les hommes de génie, la Bible elle-même, — de n'avoir pas cet esprit de pauvreté et d'abnégation que les hindous s'attendent à rencontrer chez leurs réformateurs, et de se partager en sectes hostiles toujours prêtes à se sauter à la gorge. Une seule et courte citation :

« M. Cooke me dit l'autre jour que je restais dans le vestibule du christianisme. Après avoir réfléchi à ce compliment, j'en conclus que j'ai-

merais mieux m'échapper de ce vestibule que d'entrer dans l'arène où les gladiateurs théologiques tâchent de se plonger mutuellement leur poignard dans le cœur. » — Nouvelle preuve du scandale produit par nos perpétuelles dissensions dans les âmes les mieux disposées.

Dans ses conférences et ses écrits, P. C. Mozoumdar fait preuve de l'esprit le plus libéral. Si, du vivant de Keshoub, il s'est montré partial et véhément pour sa défense, nous le voyons s'élever maintenant à une noble impartialité, et reconnaître avec une entière franchise la part de vérité, les qualités particulières, la mission providentielle des deux sociétés rivales de la sienne. Fidèle à l'intention primitive et au plus ardent désir de son illustre prédécesseur, il s'efforce d'amener le rapprochement et plus tard la fusion des trois Eglises entre lesquelles se divise encore le monothéisme indien.

Quelques paroles d'un savant anglais, Tyndall, nous donnent à penser que, dans ses séjours en Angleterre (1875 et 1883), P. C. Mozoumdar n'a pas été sans influence sur les hommes instruits qui, malgré les Eglises de toute espèce dont cette île est remplie, demeurent sceptiques ou incrédules.

« Travaillant à la froide lumière de la raison, — lui dit le grand physicien, — nous manquons ici de la chaleur et de l'énergie que la vie reli-

gieuse communique. Cette vie-là est presque éteinte en Angleterre, et c'est pour l'avoir dit hautement que je suis devenu impopulaire. Ceux qui l'ont conservée peuvent seuls nous la rendre. Aussi nous tournons-nous vers vous avec un véritable espoir. Une fois déjà la lumière nous est venue de l'Orient. Puisse-t-elle nous en venir encore ! »

Le représentant actuel du brahmoïsme ne produirait pas une impression pareille, s'il ne dépassait de beaucoup, en sérieux moral et en ferveur communicative, la majorité des libéraux avancés qui forment l'aile gauche de notre protestantisme. Comme il le dit très justement lui-même, sa religion n'est pas critique, négative, destructive, elle ne sacrifie point la foi à la raison ; elle est au contraire positive, constructive, progressive, pleine de dévotion, de poésie et de sentiments chaleureux. Distinguant, — ce qu'on ne fait guère, — entre le théïsme *naturel* et le théïsme *révélé*, il se prononce pour ce dernier.

« Cette religion-là, dit-il, ne mourra jamais. Ainsi, depuis plus de cinquante années, le Brahmo Somadj a soutenu victorieusement le choc du temps et les assauts des circonstances ; en ce moment encore il apporte la lumière et la vie à des milliers de simples croyants dans notre grand pays. »

Quant à la manière dont P. C. Mozoumdar s'exprime sur son ancien inspirateur, elle est aussi correcte que possible. Jamais, affirme-t-il, nous ne tolérerions qu'on rendît à Ram Mohoun Roy; Débendra Nath Tagore et Keshoub Chander Sen, les fondateurs du Brahmo Somadj, les honneurs décernés dans d'autres religions au Bouddha, au Christ ou à Mahomet. « K. C. Sen a été un grand homme, un des plus nobles héros de notre race; il doit certainement être mis au rang des plus pieux et des plus excellents de notre époque; il y en a, je puis le déclarer, un grand nombre dans cette assemblée qui lui sont plus redevables qu'à aucune autre créature humaine, vivante ou morte. Pourtant, en lui accordant quelque chose qui ressemblât à des honneurs divins, on le dégraderait au lieu de l'exalter. Que dis-je? le vénérer simplement comme un prophète serait déjà contraire à l'esprit de notre religion, contraire aux principes qu'il a proclamés de sa propre bouche dans cette salle où je vous parle. »

J'emprunte cette citation à *l'Avenir du Brahmo Somadj*, sermon anniversaire improvisé à l'hôtel de ville de Calcutta en janvier 1885. Conformément à ces paroles, M. Mozoumdar s'est opposé en effet avec décision à la tendance superstitieuse qui menaçait de transformer en véritables

reliques les principaux souvenirs du réformateur, notamment la chaire où il prêchait et le tapis sur lequel il se tenait dans le Mandir. Cette tendance, que favorisaient la famille de Keshoub et le Durbar (Collège) apostolique, est vraisemblablement tout à fait vaincue aujourd'hui.

D'après les documents que j'ai pu consulter, et dont aucun ne présente une statistique à la fois complète et détaillée, huit Somadjs seulement se rattacheraient d'une façon formelle à la Nouvelle Dispensation. Il me paraît néanmoins certain que ce chiffre est singulièrement au-dessous de l'importance relative et réelle de cette seconde branche du brahmoïsme.

Passons à la troisième. Le Sadaran Somadj, ou Brahmo Somadj universel, constitué en 1878 sur une base représentative pour échapper à la dictature théocratique reprochée à Keshoub, n'est pas moins *progressif* de tendance que la Nouvelle Dispensation; mais, débarrassé de la doctrine de l'adesh et d'un cérémoniel non moins dangereux, il conquiert d'emblée la sympathie de la majorité des brahmos, sympathie que le calme de ses allures et la prudence de ses innovations lui ont conservée jusqu'à ce jour.

Au moment de sa fondation, il comptait, y compris les femmes, 425 membres, répartis entre trente congrégations. En 1884, le nombre des

membres inscrits s'élevait à 800 environ. Mais j'ai beau consulter le Rapport du Sadaran Somadj sur son douzième exercice, l'année 1889, je ne puis malheureusement y trouver ni le chiffre de ses adhérents à cette époque, ni celui des Somadjs en faisant partie.

J'y vois en revanche très clairement qu'il existait alors dans la péninsule indienne *deux cent trente-cinq Somadjs* ou Eglises théistes. Comme on n'en comptait que cent vingt-sept en 1880, cela fait une augmentation de cent huit en neuf ans.

La plupart de ces Somadjs sont indiqués en termes tels que je ne sais à laquelle des deux fractions du brahmoïsme progressif je dois les rattacher, ni même s'ils se sont prononcés pour l'une ou pour l'autre. Un certain nombre d'entre eux portent des noms spéciaux. Notons par exemple les *Prartana Somadjs* (proprement Réunions de prière) de l'Inde occidentale, les *Oupasana Somadjs* et les *Bacti Somadjs*. J'ai expliqué le mot *bacti*; *oupasana* signifie culte. En dépit de ces appellations diverses, tous ces groupes religieux, auxquels il faudrait ajouter bien des individus isolés, ont senti s'éveiller en eux les mêmes besoins et sont emportés, plus ou moins rapidement, par le courant réformateur auquel s'applique le nom général de brahmoïsme.

Il faut l'avouer, beaucoup de natifs dont la raison a été gagnée se montrent encore trop timides et trop peu courageux pour conformer strictement leur conduite à leur foi nouvelle ; c'est généralement le cas des théistes habitant Bombay et les contrées de l'Ouest. Quant aux brahmos *anoustaniques* ou résolument conséquents, ils se trouvent répandus en proportion inégale à travers le pays tout entier. La fédération qui en renferme le plus grand nombre est sans contredit le Sadaran Somadj, où l'anoustanisme est naturellement de rigueur pour le Comité exécutif, les ministres et tous les fonctionnaires.

L'ensemble de ce grand mouvement de réveil a toujours son centre au Bengale, présidence qui comprend à elle seule 130 Eglises brahmoïstes ; mais l'Inde méridionale en a 19, l'Inde occidentale 17, l'Assam 17, le Nord-Ouest 12, le Pendjab 5, etc. Calcutta compte cinq congrégations ; Bangalore, 4 ; Madras, Rangoun, Cattac. Maimensing, Rangour, Barisal, Bavanipour, 3 ; Bombay et plusieurs autres villes, 2. Sur le total des 235 Somadjs, *quatre-vingt-cinq* possèdent un Mandir.

Une philanthropie éclairée distingue les brahmos. Ils dirigent une *cinquantaine* de collèges, d'écoles de tout genre, nombre actuellement dépassé par leurs institutions religieuses et sociales. Ils ne rédigent pas moins de *quarante-trois* pu-

blications périodiques (journaux ou revues) en diverses langues : anglais, hindi, bengali, canarèse, beng, tamil, ourdou, télégou, marati. Les villes de Dacca, Bangalore et Madras en ont chacune trois, Lahore en a quatre, Calcutta *quatorze*.

Grâce à ce déploiement de zèle aussi intelligent que charitable, le populeux empire voit chaque année se constituer plusieurs Somadjs et s'élever plusieurs Mandirs. Ainsi, malgré le décès de K. C. Sen, le théisme éclectique, dont il fut le plus brillant interprète, n'a cessé dès lors de se propager, pénétrant par mille canaux cette vieille société indienne que des religions pétrifiées laissaient lentement dépérir.

Les résultats que nous venons de constater ne paraîtront insignifiants à aucun observateur compétent et impartial ; toutefois, pour en bien comprendre la portée, il faut se rappeler les faits suivants :

1° Fondé en 1830, le brahmoïsme est très jeune pour une religion. Encore ne possédons-nous pas de renseignements précis sur les deux dernières années.

2° Essentiellement libéral, il n'a fait usage, pour se répandre, que des armes spirituelles. Non seulement il n'a pas recouru, comme l'islam, à la guerre civile ou étrangère, mais il n'a

ni réclamé ni reçu du gouvernement cet appui, ces privilèges, ces honneurs, auxquels nos Eglises nationales, l'anglicanisme en particulier, doivent une grande partie de leur force.

3° Le mouvement théiste a eu contre lui l'immensité du territoire de l'Inde, la diversité des populations et de leurs idiomes, le complet amalgame des religions anciennes et des coutumes aussi impérieuses que les lois, l'intolérance à peu près universelle chez les natifs, le régime des castes, l'active et puissante concurrence des différentes missions chrétiennes, bref une rare accumulation de circonstances défavorables, une vraie montagne d'obstacles qui eût découragé des hommes moins résolus, et que la foi seule pouvait transporter.

4° Les brahmos anoustaniques ont été et sont encore en butte à une persécution qui, pour n'être ni officielle ni sanglante, ne laisse pas de leur infliger bien des angoisses, des privations et des douleurs.

En présence de telles difficultés, les succès obtenus par le Brahmo Somadj en une soixantaine d'années peuvent, me semble-t-il, être qualifiés d'étonnants.

§ III. *L'Avenir.*

Après nous être rendu compte, aussi exactement qu'on peut le faire à distance, de l'état actuel du théisme indien, il nous reste une dernière question à examiner : Que sommes-nous en droit d'attendre de ce renouveau religieux ?

Mais, avant d'aborder directement cette question délicate, il importe de mettre nos lecteurs en garde contre l'illusion que les Eglises chrétiennes et brahmoïstes travaillent seules au relèvement social des habitants de l'Inde. A côté d'elles, en effet, d'autres influences sont en jeu. Il existe, surtout dans le Pendjab, un certain nombre d'*Arya Somadjs* qui repoussent le polythéisme, tout en maintenant l'infailibilité des Védas et la métempsycose. Quelques associations brahmaniques, les *Darma Savas*, demeurées fidèles en apparence à l'ancienne orthodoxie hindoue, sont en réalité tout imprégnées de l'esprit critique moderne, qui tôt ou tard dissipera les superstitions. Les *Anjumans*, sociétés mi-religieuses et milittéraires, occupent une position analogue à l'égard du mahométisme.

« Il n'est pas, — dit le comte Goblet, — jusqu'aux populations non aryennes, encore à demi sau-

vages, qui ne semblent travaillées par des besoins de réforme religieuse. Ainsi, tandis qu'une partie d'entre elles abandonne graduellement ses croyances fétichistes pour se convertir à l'islam, au catholicisme ou à l'hindouisme, on a vu récemment surgir parmi les Bhils, tribu des monts Vindhya, un gourou, nommé Jourgi, qui prêche l'existence d'un Dieu unique, interdit l'usage des liqueurs fortes et condamne la destruction de tout être vivant. »

D'autre part, la libre pensée a gagné, à Madras, un petit noyau d'adeptes, qui se sont affiliés à la *National Secular Society*; la religion humanitaire d'Auguste Comte a trouvé, à Calcutta même, un représentant distingué dans un indigène nommé Dwarca Nath Mitter; enfin la secte théosophique dont la comtesse Blavatsky, morte récemment, est le principal écrivain semble avoir exercé dans l'Inde et les pays avoisinants une influence considérable. Dans la seule île de Ceylan, ses missionnaires ont, à ce qu'on assure, ramené au bouddhisme des milliers d'indigènes précédemment convertis par les missionnaires chrétiens¹.

« Que va-t-il sortir de cette fermentation? — se demande M. Goblet. — Le polythéisme hindou,

¹ *Fifty-eighth Annual Report of the British and Foreign Unitarian Association*. Londres, 1883, p. 48.

bien qu'il compte encore près de deux cents millions d'adeptes, présente des signes incontestables de décrépitude. Il est possible, probable même que son agonie se prolongera longtemps ; mais ses jours ne sont pas moins condamnés par les progrès de la civilisation. Le moment viendra donc où l'on devra compter avec cette question que M. Barth posait récemment sans entrevoir de réponse : *Quelle sera la foi de l'Inde, le jour où ses vieilles religions, condamnées à périr, mais s'obstinant à vivre, se seront définitivement effondrées ?* »

Quel que soit ce travail intérieur de transformation, les Indiens, si divisés au point de vue des croyances, ne sont pas près de se mettre d'accord au profit d'un culte quelconque. Nous devons sans doute espérer que de toutes les religions la meilleure, — pour ne pas dire la bonne absolument parlant, — l'emportera tôt ou tard sur ses émules ; mais cette victoire finale peut être réservée à un avenir bien éloigné. Tels que nous les connaissons, les hommes de tout pays restent généralement attachés aussi longtemps qu'ils le peuvent, et plus longtemps qu'ils ne le devraient, au type religieux de leurs ancêtres.

Sont-ils moralement obligés de l'abandonner, ils se laissent emporter par une personnalité marquante, par un grand courant d'opinion ou par le

rapport d'une secte avec leur tendance particulière, plutôt qu'ils ne comparent sérieusement les titres des divers systèmes en présence. Aussi n'est-ce pas la religion la plus pure qui, dans un laps de temps donné, attire d'ordinaire le plus grand nombre d'adhérents. Pour satisfaire les multitudes, il faut abaisser l'idéal ; c'est ainsi que presque toujours la qualité des membres d'une Eglise est en raison inverse de leur quantité.

Les annales de la chrétienté ne confirment que trop cette loi mathématique. En conquérant le monde romain et en participant au pouvoir civil, la religion du Christ a perdu en profondeur et en spiritualité ce qu'elle gagnait en étendue et en éclat extérieur. Au reste l'Evangile primitif est si grand, si glorieusement difficile à réaliser qu'aucune fraction du christianisme historique n'a jamais réussi à le représenter autrement que d'une manière péniblement inadéquate. Actuellement ses dénominations les plus différentes doivent l'action qu'elles peuvent exercer à deux éléments opposés : le fond vrai qui remonte à Jésus et à ses apôtres ; les adjonctions fausses que les siècles y ont apportées. Et ce qui complique encore la situation, c'est que, si certains défauts des chrétiens favorisent leur propagande, ils ont d'autres défauts qui lui nuisent et la condamnent à des résultats fort limités.

Nulle part ce conflit d'influences ne se fait autant remarquer que dans le grand pays qui nous occupe. Parmi les ferments de vie nouvelle qui agitent de nos jours toutes les couches sociales et les diverses contrées de l'Inde, l'esprit évangélique joue assurément le rôle principal. S'infiltrant sans interruption, soit indirectement par un contact intime avec les institutions et les coutumes européennes, soit directement par la lecture de nos saints livres, par l'exemple des chrétiens vivants et par les moyens de prosélytisme auxquels ils recourent, cet esprit exerce une action dont Keshoub s'est plu à reconnaître la puissance, et qui, sans aucun doute, ira longtemps en grandissant.

Cependant, — il ne faut pas nous le dissimuler, — cette salubre influence est singulièrement contre-balancée par le spectacle que donnent aux natifs les Eglises anglaises établies au milieu d'eux. Ces Eglises, je n'en disconviens pas, ont toutes des pasteurs dévoués, des membres excellents et d'admirables qualités ; mais, outre leurs divergences qui déroutent absolument l'observateur asiatique, et leurs rivalités qui l'étonnent et le scandalisent, elles portent un caractère commun qui suffirait à les frapper d'impopularité aux yeux des familles indigènes : elles sont éminemment occidentales. L'Indien ne s'y sent

pas chez lui. Il lui faut les mêmes vérités, les mêmes sentiments peut-être, mais exprimés, représentés autrement, conçus et réalisés selon le génie de sa race.

Rien ne me paraît plus difficile que de se former une juste idée des résultats obtenus par la mission dans une contrée aussi vaste et aussi lointaine que l'Inde. Le comte Goblet d'Alviella, qui l'a visitée, est du nombre des pessimistes, malgré le généreux intérêt qu'il a témoigné dans sa patrie (la Belgique) à la minorité protestante.

« Si les missionnaires chrétiens n'avaient pas l'habitude d'espérer contre toute espérance, ils se seraient, dit-il, depuis longtemps découragés devant l'inanité d'une propagande qui, après d'immenses sacrifices et un demi-siècle d'efforts constants, a converti à peine quelques centaines de mille indigènes sur une population de deux cent cinquante millions. »

Le savant belge appuie son assertion sur cet aveu significatif fait en 1874 par les évêques anglicans de l'Inde : « Rien ne peut confirmer l'opinion que le cœur du peuple ait été largement touché ou sa conscience sérieusement affectée. Il n'y a point de progrès du côté de la foi chrétienne... ; on constate plutôt un état de stagnation. »

Si ce témoignage paraît un peu ancien, un

écrivain français, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, en porte un tout semblable dans un livre qui sort de presse¹.

« A Calcutta, — dit cet intelligent voyageur, — un Anglais se lamentait devant moi du maigre succès des missions protestantes. Quelques Hindous se convertissent, le plus souvent par intérêt, pour être employés par les Européens. Au bout de quelques années, ils rentrent dans leur caste et dans leur secte. Les brahmes écoutent avec patience, tolérance, curiosité. Leur religion est chose trop fuyante et multiple pour se laisser prendre corps à corps. Impossible de la réfuter comme les missionnaires anglais prétendent réfuter les mahométans. Au lieu de périr ou de s'arrêter devant l'obstacle que lui opposent les apôtres du christianisme, si puissante est la vitalité de l'hindouisme, si grande sa faculté d'adaptation qu'il l'entoure, l'enveloppe, l'absorbe et poursuit sa croissance, plus riche d'une nouvelle idée philosophique et religieuse. C'est ainsi que les brahmes offrent d'admettre le Christ parmi les trois cent trente millions de dieux du panthéon hindou, pourvu qu'il leur soit permis de le considérer comme une des formes de Vichnou,

¹ *Dans l'Inde*, par ANDRÉ CHEVRILLON. Paris, Hachette, 1891. — On attend beaucoup de ce jeune auteur, formé à l'école de M. Taine, dont il est le neveu.

incarné pour les Européens. C'est ainsi qu'à Calcutta la nouvelle secte des *brahmos* adopte le déisme moral des libres penseurs anglais. Existence d'un Dieu personnel, éternel, distinct de la création, gouvernement paternel du monde, distinction de l'âme et du corps, peines et récompenses futures, ils s'assimilent les principes généraux de la philosophie moyenne et raisonnable qui est courante en Angleterre. De même, autrefois, l'hindouisme, après avoir non pas rejeté, mais lentement éliminé les éléments dogmatiques du bouddhisme, s'est nourri de son suc. Douceur, charité universelle, étendue jusqu'aux animaux, ascétisme, par tous ces traits, l'âme de Çakya-Mouni habite encore la Péninsule. »

« Les missionnaires ont peu de succès dans l'Inde, — écrit le même auteur. — On calcule qu'une conversion revient à vingt-cinq mille francs et quatre sous (1000 liv. sterl. 2 den.), et quand le converti serait convaincu, quand il se travaillerait pour entrer dans la forme anglaise, il est clair qu'il n'arrivera qu'à se travestir. Car les habitudes intellectuelles et morales d'un peuple, comme les organes d'une plante, ont pour condition nécessaire une certaine combinaison infiniment complexe de circonstances, dont la principale est la série entière de ses états antérieurs. Il a fallu tout le passé pour les former. »

En revanche, un ouvrage américain, récemment traduit en français, nous fait entendre la note optimiste¹. D'après le Dr Pierson, « la population chrétienne indigène s'est décuplée deux fois en cinquante ans, et, pendant les trois dernières décades, la proportion a monté de cinquante à soixante, puis à quatre-vingt-dix pour cent. » Enfin Max Müller doit avoir dit de l'Inde qu'il ne connaissait aucun pays aussi mûr pour le christianisme.

Comment se décider entre deux jugements si contraires ? A quelle cloche donner la préférence ? Il y a probablement du vrai dans les deux points de vue ; mais il est impossible, sans une étude toute spéciale du sujet, de montrer exactement où commence l'exagération de chacun d'eux. Ce que l'on peut supposer selon toutes les vraisemblances, ou plutôt ce qu'on peut affirmer d'une manière générale, c'est que d'un côté très peu d'individus, surtout dans les classes cultivées, ont abandonné la religion de leur enfance pour embrasser sérieusement l'Évangile ; c'est que d'un autre côté le christianisme importé par les dominateurs de l'Inde a exercé et exerce de plus en plus un salubre ascendant sur les mœurs, les principes et les croyances des populations demeurées fidèles chacune à son culte traditionnel.

¹ *La Crise des Missions*, par le Dr ARTHUR PIERSON.

Ce double fait ressort avec une parfaite clarté des termes dans lesquels le gouvernement de l'Inde résumait, il y a peu d'années, l'impression que lui faisait cette œuvre. Nous lisons en effet dans le Livre Bleu de 1886 : « Nulle statistique ne rendra le bien accompli par les missionnaires. Le ton élevé de leur prédication impose à ceux-là mêmes qu'elle ne convertit pas. Leurs enseignements ont inculqué au peuple de nouvelles idées, non seulement sur les questions purement religieuses, mais sur la nature du mal, sur l'obligation de la loi et les mobiles qui doivent diriger l'homme. Insensiblement l'idéal moral du peuple se relève. »

Nous l'avons vu, K. C. Sen va plus loin encore. « La société hindoue, dit-il, est toute pénétrée par l'Évangile, à tel point que nous respirons, pensons et nous mouvons dans une atmosphère complètement christianisée. Notre nation a été relevée, éclairée par l'influence du christianisme : un pouvoir supérieur, Jésus-Christ, a conquis, subjugué nos cœurs. Ce n'est pas le gouvernement anglais, c'est le Christ qui règne sur l'Inde. »

Très bien ! Mais sous quelle forme le christianisme a-t-il le plus de chances de poursuivre et de consommer son œuvre de rénovation ? Nous nous trouvons ainsi placés en face de cette question précise : Dans leur lutte commune contre le

paganisme indien, quelle puissance sera la plus forte, l'Évangile compris à l'européenne et représenté par les Églises anglaises, ou l'éclectisme christianisé du Brahmo Somadj ?

Ne nous le dissimulons pas en effet, si le réformateur du Bengale a refusé de porter le nom de chrétien, il faisait pourtant l'effet d'être à sa manière un disciple du Christ, de l'être plus réellement que beaucoup de clergymen de l'Église anglicane ou de nos ministres protestants.

Aussi M. Naville écrit-il très justement de lui : « Lorsqu'il croit que sa pensée religieuse peut se rattacher au texte des Védas aussi bien qu'aux documents juifs et chrétiens, il se trompe. Dieu n'est pas le résultat d'une synthèse, c'est l'idée qui a été conservée par le peuple d'Israël, pour être ensuite répandue dans le monde. De même que nombre de chrétiens de nom sont païens plus qu'ils ne le savent, Chander Sen est chrétien, et spécifiquement chrétien, plus qu'il ne s'en rend compte. Son interprétation des dogmes, ses vues sur le mode de la préexistence du Christ, sur la Trinité, sur la sainte cène soulèvent sans doute bien des objections ; mais sa notion du péché et sa manière d'entendre la conversion du cœur par la destruction de l'égoïsme sont évangéliques. Bien des Occidentaux peuvent gagner quelque chose au contact de la piété de ce fils de l'Orient. »

Un des professeurs les plus influents de Lausanne, M. Astié, se rencontre avec le philosophe de Genève dans cette façon d'apprécier Keshoub. « Notre Hindou, dit-il, est éminemment chrétien. Le péché n'est pas, à ses yeux, une robe de Déjanire, dont un destin implacable nous aurait revêtus en naissant : il nous parle de repentance, d'une victoire possible sur le péché, etc. »

Grâce à cette prédominance de l'élément évangélique, à l'intelligente conservation d'anciennes coutumes nationales et au fait que les Somadjs, exclusivement composés de natifs, portent le cachet de la race indienne, le brahmoïsme, surtout celui des branches progressives, peut lutter avantageusement avec le christianisme occidental des missionnaires anglo-saxons. Aussi les brahmos de toute catégorie, pleins de confiance en l'avenir, signeraient-ils cette enthousiaste déclaration de P. C. Mozoumdar : « Il ne nous reste dans l'esprit aucun doute que la religion du Brahmo Somadj ne devienne la religion de l'Inde, bien plus, la religion du monde entier. Tous ceux qui se préoccupent sincèrement de Dieu, de pureté, de piété, de fraternité, de salut, de vie éternelle, finiront, sous une forme ou sous une autre, par en accepter la foi et l'esprit. » Cette vivacité d'espérance est évidemment une force, un signe de vitalité et une garantie de succès.

Témoignage plus remarquable encore, puisqu'il ne provient pas d'un adepte : un Anglais haut placé, qui connaît à fond l'état spirituel de la péninsule et qui fait autorité en ces matières, sir Richard Temple, a exprimé publiquement l'assurance ¹ que le brahmoïsme serait prochainement embrassé par tous les hindous cultivés.

Sans être aussi affirmatif sur ce point, le professeur bruxellois que j'ai eu bien des fois l'occasion de citer, M. Goblet d'Alviella, arrive à ces deux conclusions : 1^o La réforme de l'hindouisme ne viendra pas du dehors, mais du dedans. 2^o De tous les mouvements religieux observables dans l'Inde, celui dont nous avons esquissé l'histoire répond mieux que tout autre au courant actuel de la pensée hindoue.

Ce double jugement me paraît fondé ; il concorde du moins avec tout l'ensemble des faits que la présente étude nous a permis de constater. Il serait assurément, de notre part, prétentieux et naïf de vouloir prédire quel sera l'avenir du Brahmo Somadj. Nous avons affaire à deux inconnues dont le mystère ne se dévoilera que peu à peu, et qui joueront l'une et l'autre un rôle dominant dans les destinées de cette jeune Eglise.

La première de ces inconnues, c'est la façon plus ou moins normale dont le théïsme indien se dé-

¹ *Fortnightly Review*, janvier 1883.

veloppera ; ce sont notamment les rapports qu'il entretiendra je ne dirai pas avec les chrétiens, mais avec Jésus-Christ lui-même, et les rapports mutuels des trois sociétés qui le composent aujourd'hui. La seconde inconnue, qui se rattache intimement à la première et en dépend dans une très grande mesure, relève également du domaine moral, c'est-à-dire de la liberté. Elle consiste dans l'attitude que prendront vis-à-vis de la prédication brahmoïste, dans toutes les contrées de l'Inde, ceux auxquels elle parviendra. Pour que le mouvement réformateur réalise les espérances qu'il a fait concevoir, il faut, à mon avis, qu'il soit toujours plus animé du pur esprit chrétien ; qu'il fonde toujours mieux ses diversités de tendance et de culte dans une unité supérieure ; qu'enfin les hommes convaincus de l'existence d'un seul Dieu et de la parfaite spiritualité de la vraie religion professent ouvertement leurs nouvelles croyances, en rompant hardiment en visière avec tous les usages qui portent le cachet de l'idolâtrie.

J'aime, on le voit, à considérer le monothéisme des brahmos, celui de Keshoub en particulier, non comme un adversaire, mais comme un auxiliaire et un avant-coureur du christianisme. Ne devons-nous pas en effet tenir pour des amis et des associés les croyants courageux qui luttent,

au prix de tant de sacrifices, contre le panthéisme, les superstitions et l'immoralité de leur patrie, et qui parlent de notre Maître avec tant de vénération et d'enthousiasme?

Avant de terminer, il m'est doux de reproduire quelques lignes de la plume d'un auteur auquel j'ai dû faire de fréquents emprunts, à cause de sa compétence unique en ces matières et de sa remarquable impartialité; je veux parler de miss Sophia Dobson Collet, l'éditeur du *Brahmo Year-Book* publié pendant tant d'années à Londres, et rédigé avec une hauteur de vues et une largeur de cœur qui m'ont frappé. Qu'il me soit permis d'ajouter un renseignement à l'adresse des lecteurs orthodoxes qui se méfieraient de ses jugements, supposant qu'ils ont été prononcés du point de vue de la libre pensée. Cette noble femme est partie de l'unitarisme et a passé par l'incrédulité pour arriver à un christianisme vivant et très positif, mais si personnel et si indépendant qu'elle a voulu entrer par le baptême dans « l'Eglise du Christ », sans devenir membre d'une secte quelconque. L'esprit sectaire est évidemment aux antipodes de sa nature et de ses principes.

« D'après le Nouveau Testament, — écrit miss Collet ¹, — le Christ est *la lumière qui éclaire*

¹ *Year-Book for 1881*, p. 6.

tout homme venant au monde. Malheureusement cette déclaration a été si peu prise à cœur par la chrétienté que, de nos jours, elle retentit à nos oreilles comme une nouveauté et une hérésie. Si toutefois, comme j'en suis persuadée, c'est une vérité fondamentale, il en résulte que toutes les âmes visiblement illuminées par cette lumière *appartiennent réellement au Christ*, et que, quelles que soient d'ailleurs leurs notions théologiques *à son sujet*, elles sont plus ou moins en contact *avec sa personne*.

« Peu de chrétiens, je pense, pourront lire ces pages sans avoir le sentiment que tel est le cas pour un grand nombre de brahmos. Leur but est le nôtre : établir le règne de Dieu dans le cœur de tout homme et de toute femme, dans toute communauté et dans toute nation. Ils croient comme nous à la paternité divine et à la fraternité humaine. Ils se confient comme nous au Seigneur qui sonde les cœurs et rachète le pécheur pénitent. Ils se réjouissent comme nous dans la communion du Dieu saint et parfait, et dans le fidèle accomplissement de l'œuvre qui lui est agréable. Ils espèrent comme nous l'immortelle vie qui nous assurera cette joie pour toute l'éternité. »

Sachons donc abdiquer toute étroitesse, et ne refusons pas notre fraternel intérêt aux vaillants

réformateurs de l'Inde. Faisons mieux : confessions en toute modestie que leurs succès si rapides et si décidés doivent avoir pour causes certaines qualités qui nous font défaut. Laissons-nous émouvoir à jalousie, et prenons la résolution de suivre leurs généreux exemples, d'égaliser leurs mâles vertus.

Si les représentants du christianisme anglais ont vraiment l'ambition de régénérer la population de l'immense péninsule soumise à leur puissance, il leur faut de toute nécessité rompre avec la routine de leur différentes Eglises, et se rapprocher des brahmos progressifs en remplissant les conditions suivantes :

Respecter absolument les droits de la science. Reviser leur dogmatique pour la purifier de tous les éléments qui sont venus corrompre l'Evangile intégral et primitif. Distinguer la religion et la théologie. Fonder leur foi non sur l'autorité infaillible d'un livre, mais sur Jésus-Christ, dont la divine personnalité se manifeste directement à l'âme humaine.

Pratiquer la morale qu'ils professent. Donner une plus grande valeur à la simplicité de vie, à l'ascétisme, à la ferveur, à l'humilité. Mettre l'amour au-dessus de tout. Rechercher les raisons du charme étrange qu'exercent, jusque dans

nos capitales, les cultes et les philosophies de l'Orient ¹.

Répudier tout cléricalisme. Laisser une grande liberté à l'exercice des dons individuels, notamment au ministère des hommes spécialement qualifiés pour la parole publique. Dans l'organisation des Eglises, se garder d'imposer aux natifs aucune forme européenne, aucun joug étranger ; les amener, au contraire, à se constituer et à se gouverner en toute autonomie selon leurs besoins, leurs lumières et leurs goûts. Leur donner en même temps l'impression que notre religion est vraiment catholique, en ce sens qu'elle satisfait les légitimes aspirations de l'âme humaine, qui sont les mêmes dans tous les temps et sous tous les cieux.

Par de radicales innovations, transformer le culte habituel des Anglais de manière à le rendre varié, chaleureux et attrayant. Se dévouer, dans un esprit de pauvreté volontaire, à l'évangélisation des masses et au relèvement des misérables ; ne pas négliger pour cela les hommes instruits, mais plutôt s'attacher à les persuader en leur exposant avec une entière franchise ce que nous savons et croyons, et en leur présentant un christianisme parfaitement moral et spirituel.

¹ M. Goblet parle de plusieurs Européens devenus musulmans ou hindous, et de *conversions moins retentissantes, mais plus sérieuses et plus nombreuses, aux idées philosophiques de l'Inde* (p. 389).

Enfin travailler à la réforme sociale, non par l'ingérence du gouvernement britannique, mais par l'action sur les individus, et par tous les moyens capables d'éclairer l'opinion dans les diverses couches de la société indienne.

On le voit, mes *desiderata* sont nombreux et visent les différents aspects du christianisme occidental, tel que les populations de l'Inde le reçoivent de leurs éducateurs. Plusieurs d'entre eux, sans doute, ont déjà trouvé plus ou moins complète satisfaction dans telle ou telle des innombrables sectes de l'Angleterre ou des Etats-Unis; mais d'une façon générale ces réclamations, trop timidement soutenues, n'ont pas encore été sérieusement examinées, et n'ont par conséquent pas provoqué, dans la méthode des missionnaires de l'anglicanisme¹ et du protestantisme, cette profonde transformation qui me paraît désirable, nécessaire et urgente.

Si les membres du Brahmo Somadj à leur tour pouvaient et voulaient nous entendre, nous aurions aussi quelques conseils à leur adresser. Nous leur dirions :

La réforme dont vous êtes les fruits et les instruments a bien mérité de votre pays; mais ne

¹ On sait que beaucoup d'anglicans, — ceux de la Haute Eglise et d'autres encore, — repoussent le nom de *protestants* et préfèrent s'appeler *catholiques*.

la croyez pas terminée ! Ne craignez pas de marcher en avant, de vous modifier, de revoir même votre constitution, si vous y êtes conduits par cet Esprit de vérité que vous devez suivre jusqu'au bout et coûte que coûte. Quelque grand qu'ait été Keshoub Chander Sen, il est demeuré faillible, il a pu s'arrêter trop tôt. Après avoir si sincèrement reconnu la supériorité de Jésus sur les autres initiateurs religieux, et proclamé avec tant d'ardeur son caractère unique et vraiment divin, n'a-t-il pas manqué de logique en ajoutant : *Gardez-vous d'accepter le christianisme ?* N'eût-il pas dû plutôt vous engager à devenir *chrétiens*, — chrétiens dans un sens inédit, en comprenant mieux que notre Occident n'a su le faire la pensée et le cœur du Sauveur, en réalisant avec plus de résolution l'austère et sublime idéal que le Christ a fait resplendir aux yeux de tous les peuples et de toutes les générations ?

Votre illustre compatriote a certes eu grandement raison de faire ressortir les éléments de vérité qui se trouvent au fond des crédos les plus disparates. Mais n'est-il pas tombé dans une exagération patente, lorsqu'il est allé jusqu'à dire que *toutes les religions du monde sont également vraies* ? Cette assertion paradoxale n'est-elle pas condamnée par les faits ? Soyez éclectiques, soyez larges ;

mais sous prétexte d'harmonie ne niez pas les différences, ne confondez pas les contraires.

Continuez l'œuvre de Keshoub en perfectionnant son éclectisme. Faites-vous un critère qui vous permette de juger les différents systèmes dans leur ensemble et dans leurs détails, et d'en classer les éléments selon leur réelle importance. Osez enfin, si la voix de votre conscience et de votre cœur vous y pousse, osez vous prononcer pour l'Évangile, auquel vous pourrez subordonner, sans danger comme sans infidélité, tout ce que vous aurez découvert de bon et de beau dans les traditions du Levant. L'Évangile, en effet, culte esprit et vie, offre seul une base suffisante pour la construction de cette vaste synthèse après laquelle nous soupirons autant que vous. Aussi chaque pas que vous ferez de ce côté-là, les regards fixés comme les mages sur l'étoile de Bethléem, vous rapprochera-t-il du but que vous ont proposé vos nobles chefs : Radja Ram Mohoun Roy, Débendra Nath Tagore et surtout Keshoub Chander Sen.

Théistes indiens, le voulant ou non, vous servirez de pont entre une religion vieillie et une religion éternellement jeune, vous préparez dans votre patrie l'empire béni du Fils de l'homme. Mais vous me paraissez destinés à une mission plus enviable encore. Saurez-vous la comprendre

et l'accepter ? En marchant sur les traces du Ministre de Calcutta, vous pouvez, sur la terre ardente des rishis, fonder une chrétienté nouvelle, dont le type, conforme à vos mœurs antiques et à votre génie national, rivalise, pour ne pas dire plus, avec celui de nos meilleures Eglises d'Europe et d'Amérique. Quoi qu'il en soit, frères orientaux, nous vous tendons la main à travers la distance, et nous vous crions avec une cordiale sympathie : Plus haut ! toujours plus haut ! *Excelsius !*

FIN

APPENDICE

NOTE I

Radja Ram Mohoun Roy.

(Voir page 18.)

Dès son arrivée en Angleterre, Ram Mohoun Roy gagna la sympathie de tous les partis par l'affabilité de ses manières, non moins que par la culture de son esprit. Garcin de Tassy, qui le rencontra l'année suivante à Paris, trace son portrait en ces termes :

« Son physique répondait à ses belles qualités morales ; il avait une physionomie noble et expressive ; son teint était extrêmement brun, presque noir ; mais son nez régulier, ses yeux brillants et animés, son front large, la beauté de ses traits, rendaient son visage remarquable. Il était bien proportionné ; sa taille était de six pieds. Son costume était habituellement bleu. Il portait un châle blanc, roulé sur ses épaules, qui descendait par devant jusqu'à la ceinture. Il ceignait sa tête d'un turban, à la manière des musulmans de l'Inde. »

NOTE II

Babou Débendra Nath Tagore.

(Voir page 59.)

Désireux de ne diminuer en rien le rôle de Débendra Nath Tagore, qui rendit assurément d'immenses services au Brahmo Somadj, nous reproduirons en abrégé les témoignages de miss Collet et du pandit Siva Nath Sastri.

Un concours de circonstances extraordinaires amenèrent Débendra à sentir subitement, à l'âge de vingt ans, la vanité de tous les plaisirs terrestres, et à examiner de la façon la plus sérieuse sa propre nature, ses besoins et ses aspirations. C'est ainsi qu'il se joignit au Brahmo Somadj. Mais, s'étant rendu compte que le mouvement théiste avait dégénéré soit quant à sa doctrine, soit quant à son utilité, il n'épargna aucun effort pour lui communiquer une direction plus normale et une plus grande puissance. Parmi les moyens auxquels il eut recours, citons l'établissement de plusieurs écoles, la fondation d'une société pour la propagation de la vérité (la *Tatvabodini Sava*), et, dès 1843, la publication d'une revue mensuelle, la *Tatvabodini Patrica*, qui devint promptement le meilleur journal indigène, et qui a conservé jusqu'à ce jour une excellente réputation.

Cependant, s'il s'occupait d'œuvres pratiques, Débendra Nath roulait dans son esprit des pensées plus directement religieuses. Il voyait avec peine que le Somadj, tel que l'avait laissé Ram Mohoun Roy, était un simple auditoire, un centre de ralliement où des personnes de croyances diverses venaient, semaine après semaine, entendre des discours et des hymnes. En s'y joignant, on ne s'engageait à rien, on ne perdait rien, on ne risquait rien. Beaucoup de ceux qui assistaient à ces services vivaient chez eux en idolâtres, ignorant encore complètement ce qu'est le culte en esprit et en vérité. Débendra travailla sans retard à combler cette grave lacune. En 1843, il fit accepter

par le Brahmo Somadj une résolution solennelle qui, après avoir défini les attributs de la Divinité, renfermait deux promesses de nature à modifier profondément la vie individuelle et domestique : 1^o le vœu de s'accoutumer à la prière journalière ; 2^o celui de renoncer à l'idolâtrie. Il fut le premier à signer cette convention, par laquelle ses amis se lièrent aussi, et qui lui attira toute sorte de souffrances et de persécutions. Il raconte lui-même dans une de ses conférences comment il errait loin de sa demeure, malgré la pluie ou l'ardent soleil, certains jours où sa famille adorait la déesse Dourga, dans le simple but d'éviter toute participation à des cérémonies idolâtres.

Dans les six ou sept années qui suivirent, des centaines de prosélytes signèrent cet engagement, et plusieurs Somadjs provinciaux s'établirent en divers endroits du pays.

En même temps se préparait un changement doctrinal d'une haute importance. Nous en avons dit quelques mots. Jusqu'alors les Védas avaient été tacitement reconnus comme l'autorité suprême en matière religieuse ; mais des doutes s'élevèrent sur ce point, et l'on manifesta le désir que l'infailibilité attribuée à ces livres sacrés fût soumise à un impartial examen. Débendra dirigea cette recherche, en envoyant, à ses frais, à Bénarès quatre jeunes brahmines, qui se procurèrent, lurent et copièrent tous les Védas. Le résultat de leurs investigations fut l'affranchissement du théisme indien à l'égard de la religion nationale.

Le *Brahmo Darma*, exposé de principes de la religion du « seul vrai Dieu », est le plus parfait monument du génie religieux de Débendra ; il consiste en passages empruntés aux *Upanishads* et suivis de ses propres commentaires.

« Auparavant, — écrit Siva Nath Sastri, — le brahmoïsme n'existait qu'à l'état de tendance spéculative. C'est Débendra qui lui donna l'attrait de la vie, en enseignant le secret de la prière et de la communion spirituelle. C'est lui qui apprit aux brahmos à adorer Dieu comme l'âme de leurs âmes et la vie de leurs vies, lui qui leur montra le chemin par sa pieuse et noble personnalité. Nous avons le souvenir très vif de l'époque où nous étions suspendus à ses lèvres, recevant avec une affection filiale et la plus profonde vénération chacune de ses paroles. Un simple regard de ses yeux brillants et expressifs éveillait alors

dans notre poitrine d'étranges émotions, et nous faisait sentir que Dieu était proche. Sa nature sérieuse et méditative, son cœur chaleureux et expansif, son tour d'esprit délicat et poétique, par dessus tout l'admirable pureté de sa vie, tout s'unissait pour nous présenter son brahmoïsme comme une réalité vivante, et pour le désigner lui-même comme la plus haute personnification de la piété. »

NOTE III

Le Grand Dévot Ram Crishna.

(Voir page 99.)

L'idée de la maternité divine acquit une valeur considérable aux yeux de K. C. Sen lorsqu'il se fut lié avec un jeune hindou pauvre, mal mis, sans apparence, mais d'un caractère original et d'une intense piété. Ram Crishna, — surnommé le *Paramhansa* (Grand Dévot) de Dacshineshvar, — adorait avec le mysticisme le plus passionné le principe féminin de la Divinité, ou la Mère suprême, sous le nom de *Cali*.

Quant aux femmes terrestres, il leur reconnaissait un immense pouvoir, qu'elles emploient ordinairement, pensait-il, à se faire aimer elles-mêmes, au détriment de Dieu ; aussi faisait-il depuis plusieurs années les plus méritoires efforts pour échapper à leur funeste influence, comme pour triompher de toutes les autres tentations. Marié, il avait avec son épouse des rapports exclusivement spirituels.

Malgré le jugement sévère qu'il croyait devoir porter sur la conduite habituelle des femmes, il semblait leur assigner, quant à leur nature et leur idéal, un rang supérieur à celui des hommes. Voyant en elles toutes des incarnations de la déesse Cali, il les traitait avec la vénération d'un bon fils pour sa mère. En rencontrait-il une sur son chemin, — quelle qu'elle fût, même une pauvre petite fille, — il se prosternait devant elle la face en terre. Ces égards, ce respect ému, cette admirable pureté dans ses relations avec le sexe faible et fascinateur, s'ajoutant au culte

de la Mère invisible, imprimaient à la religion de Ram Crishna un cachet de tendresse et d'élévation qu'il m'a paru intéressant de relever. Pareille découverte, au milieu des sectes orientales, est une agréable surprise.

NOTE IV

L'Immortalité d'après Keshoub.

(Voir page 133.)

Les fragments ci-dessous, tirés d'un discours prononcé en 1876 et intitulé : *Notre Foi et nos Expériences*, me paraissent bien choisis pour faire connaître la façon de raisonner de K. C. Sen, — façon synthétique, juste dans ses traits généraux, mais quelque peu prolix et manquant de précision. Si sa logique était plus serrée, l'orateur serait amené à conclure en faveur de l'immortalité conditionnelle. Car, si nous puissions volontairement notre vie en Dieu, « nous pouvons cesser de l'y puiser, » comme l'a remarqué Charles Secrétan. Je traduis aussi littéralement que possible ce beau morceau.

« Je doute qu'il soit sage de chercher des preuves séparées en faveur d'un monde à venir. Quelle meilleure preuve pourrions-nous avoir de notre propre immortalité que le fait de l'existence de Dieu ? Celui qui croit au Dieu vivant a déjà cru tacitement à la vie future. De fait, les deux doctrines sont inséparablement associées dans les profondeurs de notre être. L'idée de l'immortalité est virtuellement contenue dans l'idée de la Divinité ; il s'agit simplement de l'en faire sortir. Le Père infini au-dessus de nous et la patrie éternelle devant nous se rencontrent en un foyer unique dans l'œil de la foi, et l'on peut dire qu'ils sont saisis en même temps par notre conscience intuitive. Pour la religion naturelle, le théisme pur, il ne peut y avoir ni Divinité sans un univers invisible, ni immortalité sans Divinité. Tourné vers le ciel, l'œil intuitif contemple Dieu ; dirigé en avant, il découvre notre vraie patrie dans le monde à

venir. Un père sans patrie, une patrie sans père, voilà deux anomalies contre lesquelles notre nature proteste.

« Une analyse plus philosophique de la foi théiste nous fournit, comme dernier fait, un profond sentiment de dépendance, dans lequel ces deux doctrines plongent leur racine. Dès la première lueur de sa foi, l'âme sent que, pour sa vie comme pour toute autre chose, elle dépend du Dieu vivant. « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. » Tel est le crédo primitif de l'âme enfant. Vous y distinguez déjà clairement l'idée fondamentale de l'immortalité. L'âme est convaincue que sa vie est et continuera d'être en Dieu. Je vis dans l'infini Pouvoir vital : c'est la doctrine de Dieu. Je continuerai de vivre dans ce pouvoir : c'est la doctrine de l'immortalité. Si nous n'avons pas de vie hors de Dieu, nous ne pouvons autrement que de regarder Dieu et notre existence future comme deux parties intégrantes du même fait. Comment séparer l'une de l'autre ?

« Certes, en rejetant la croyance à l'immortalité, vous niez implicitement tous les attributs importants de la Divinité ; ainsi vous rejetez le vrai Dieu. S'il n'y avait point d'au delà pour compléter et perfectionner notre existence actuelle, la sagesse, la puissance, la miséricorde et la justice de Dieu seraient toutes compromises gravement, et nous n'aurions plus à honorer et adorer qu'une déité imparfaite et bornée. Admettez que la dissolution des corps est le chapitre dernier de la vie humaine : le grand Dieu se trouve, par le fait, exclu de votre théologie.

« Ainsi tous les vrais croyants se trouvent obligés par des preuves positives et négatives à recevoir du même coup, comme éléments d'une seule et indivisible vérité, les dogmes de la Divinité et de l'immortalité. Dès qu'il entre dans le cœur du fidèle, le Seigneur y apporte avec lui le ciel, la maison à plusieurs demeures où le monde moral se consummera, où la félicité et la gloire éternelles attendent ses enfants. Si donc vous reconnaissez Dieu, vous devez croire à ce ciel, et vous efforcer de vivre ici-bas justement, afin de n'être pas indignes d'occuper votre place là-haut. »

« Les hommes vraiment spirituels ne désirent point un pays des songes, un paradis fantastique, agréable à nos sens ; ils ne

demandent point à Dieu un ciel à venir ; ils demandent la vie de Dieu, et tiennent tout désir d'un autre ciel pour une impiété, un sacrilège. Vivre jour et nuit dans le Seigneur, — leurs pensées, leurs sentiments, leurs actions, tout leur être concentré en lui seul, — voilà le seul ciel qu'ils recherchent. Heureuse l'âme qui, toujours et dans toutes les circonstances, demeure avec amour dans le Seigneur, car elle demeure dans le ciel ! ... Si nous savions, par une éducation convenable, garder toujours vivante en nous la conscience du Dieu immanent, la soigner tendrement en tout lieu, parmi les mille devoirs de ce monde, nous vivrions certes déjà dans le ciel. Efforcez-vous donc, mes amis, d'avoir le sentiment de ce ciel spirituel comme d'une réalité présente, en vivant tout à fait dans l'Esprit de Dieu ; et bannissez tout rêve illusoire d'un paradis lointain, au-dessus des nuages. Rappelez-vous que Dieu est le ciel, et cherchez le ciel en Dieu... Quelle belle idée le Bagavata nous donne de la piété véritable ! Le Seigneur y décrit le fidèle dans les termes suivants : — Je suffis à mon disciple ; il se sent tout enveloppé de célestes délices ; il m'a livré son cœur, et ne souhaite rien en dehors de moi. Il ne désire plus le salut, et même il dédaigne les cieux au-dessus de nos têtes. »

NOTE V

Envoi des Apôtres.

(Voir page 171.)

Il vaut la peine de reproduire ici le discours adressé par K. C. Sen aux apôtres, le jour de leur consécration. Le résumé suivant, emprunté au *New Dispensation Journal*, est de la plume même de l'orateur.

« Ne m'honorez pas comme votre maître. Je suis votre serviteur, je suis votre ami. Vous êtes mes maîtres. Aussi le traitement qu'un serviteur peut attendre de ses maîtres, un ami de ses amis, voilà ce que je vous demande. Je suis envoyé

par Dieu pour vous servir, et mon Père m'a dit fréquemment que, si je renonce jamais à ce service, mon salut sera compromis. C'est pourquoi, je vous en conjure, ne m'empêchez pas d'accomplir ma mission. Mon céleste Maître veut m'employer à votre service ; je dois donc rester humble, et n'ai nulle raison de me glorifier.

« Je ne vous envoie point comme Jésus, le grand prophète, envoyait ses disciples. Nos relations mutuelles sont d'une espèce bien différente. Je ne suis qu'un soldat de votre armée. Vous tenez votre mandat des prophètes et des apôtres qui nous ont précédés sur la terre. Vous et moi sommes envoyés par Jésus, Çakya Mouni, Chaitanya et les autres grands serviteurs de Dieu. Ils nous ont envoyés dans le monde prêcher leurs vérités. En vous parlant ainsi, j'essuie la poussière de leurs pieds. Vous n'êtes pas mes apôtres : au contraire, vous et moi, nous sommes ensemble leurs apôtres. Ils sont nos pères et nos aïeux spirituels. Nous sommes nés une seconde fois de leur inspiration. Avant que je vous reconnusse pour apôtres, ces prophètes célestes vous avaient ordonnés et envoyés en cette qualité. Je ne fais que répéter leurs paroles. Dans cette salle, dans vos cœurs mêmes ces prophètes divins sont présents, vous adressant vocation pour votre œuvre. Ils vous disent de prendre à cœur les souffrances d'hommes pécheurs et malheureux.

« Vos frères et vos sœurs enfoncent dans l'océan de l'athéisme et de l'impiété. Comment pourriez-vous rester tranquilles en voyant tout cela ? Les esprits de Jésus, de Moïse, de Chaitanya, vous parlent directement avec chaleur. Vous ne pouvez demeurer froids en entendant leurs paroles enflammées. Notre Mère suprême, la mère de tous les prophètes, vous donne aussi cet ordre : « Apôtres de la Nouvelle Dispensation, allez et sauvez mes enfants. Voici, le scepticisme et le vice sont en train de les détruire. Courez à leur aide avec toute votre puissance. Si vous avez quelque affection pour votre céleste Mère, hâtez-vous de sauver ses enfants. »

« Apôtres, obéissez au divin appel et courez sans retard à l'exécution de votre tâche.

« Souvenez-vous de votre crédo : un seul Dieu, une seule Ecriture, une seule famille de prophètes. Aimez le seul vrai

Dieu et célébrez-le chaque jour. Par ce culte journalier sanctifiez votre vie. Parvenez intérieurement, dans votre esprit, à la communion avec les saints qui sont au ciel. Mangez leur chair, buvez leur sang, et changez votre corps en vase consacré à Dieu. Conciliez dans votre conduite la parfaite sagesse, le parfait ascétisme, la parfaite piété, la parfaite conscience, la parfaite joie et la parfaite sainteté. Ne vous contentez pas d'une portion de l'une ou l'autre de ces vertus.

« Ne convoitez point les plaisirs et la prospérité du monde. Entretenez votre vie par la nourriture provenant de la mendicité. Soyez heureux du bonheur des autres et souffrez de leurs souffrances. Regardez l'humanité tout entière comme une famille unique. Ne haïssez pas et ne tenez pas pour des étrangers les hommes d'autres castes ou d'autres religions. Soyez ascètes, mais vivez dans le monde au milieu des autres hommes. Qu'ils vivent en vous, et qu'eux et vous viviez d'un commun accord en Dieu. Vous trouverez dans l'unité le salut et la paix. Frères apôtres, ne recherchez ni or ni argent. Soyez mendiants. Ne vous inquiétez pas du lendemain. Celui qui se préoccupe de nourriture et de vêtement est un incrédule. Dieu vous est tout en tout. Vous ne devez rien désirer que les pieds du Seigneur. Vous serez guidés par lui, mangeant le pain qu'il vous donnera et non les aliments impurs du monde, qui souillent à la fois l'âme et le corps. Dormez sur le lit que le Seigneur vous procurera.

« Allez dans toutes les directions, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident, et prêchez la Nouvelle Dispensation. Que nul égard pour les hommes ne vous fasse mélanger avec elle ce qui ne lui appartient pas. Si la population d'une contrée ne veut point vous entendre, secouez la poussière de vos pieds et allez ailleurs. Ne vous irritez pas, ne désirez pas vous venger. Si certaines personnes vous traitent en ennemis, que la paix de vos prières descende sur leur tête. Soyez pauvres et patients en esprit. Triomphez de l'hostilité par l'amour. Soyez émus de pitié, en voyant l'orgueil et la vanité de ceux qui sont dans l'erreur.

« Que la paix et la pureté coulent partout où vous irez. Si vous entrez dans un village, faites sentir aux habitants qu'une

lumière nouvelle s'est levée sur eux. La gloire ne se trouve point dans l'orgueil, mais dans une conscience nette. Ne souhaitez jamais les plaisirs de ce monde ; mais quand Dieu vous accorde quelque bonheur, recevez-le avec gratitude et humilité. Si vous n'acceptez pas les joies et les plaisirs qu'il vous donne et ne supportez pas les douleurs qui viennent de lui, vous êtes également rebelles. Ne soyez jamais assez hardis pour commander au Seigneur. Ne dites pas : « Envoie-moi des épreuves, » ou « Envoie-moi des plaisirs. » Tout ce qui se fait dans le règne de Dieu se fait par sa volonté. Vous êtes aujourd'hui ici, demain là, aujourd'hui en honneur, demain en déshonneur. Ne vous effrayez pas et ne vous agitez pas ; car tout ce que Dieu fait ou laisse faire est pour votre bien. Ne pressez personne de vous donner des aliments ou de l'argent. Le Dieu infini s'est chargé de vous. Faites son œuvre avec des cœurs pleins de foi. Qui ne travaille pas n'est pas digne de récompense. Faites seulement l'œuvre du Seigneur et cherchez son royaume : certainement alors il vous donnera le nécessaire ici-bas et dans le ciel.

« Que votre foi soit ferme, et ne reculez pas quand on voudra la mettre à l'épreuve. Ne faites rien qui puisse amener des hommes ou des femmes à tomber dans l'erreur ou la superstition. Si par l'exemple de vos fautes ou de votre paresse d'autres sont induits à vivre dans le péché, vous en serez responsables. Partout où vous verrez le vice luttant contre la vertu et l'impureté tentant la chasteté, combattez en véritables héros pour décider la victoire de la chasteté et de la vertu. Comme vous avez dégagé vos propres âmes des filets du monde, dégagez-en les âmes de vos frères.

« Apôtres de la Nouvelle Dispensation, ce que vous avez appris de votre Dieu dans le secret, allez maintenant le proclamer à son de trompe. Manifestez un amour nouveau, une vérité nouvelle, une inspiration nouvelle, et attirez tous vos auditeurs, hommes et femmes, dans le troupeau de la Nouvelle Dispensation. »

NOTE VI

L'Inde demande : Qui est le Christ?

Voici quelques fragments de la célèbre conférence prononcée par Keshoub le 9 avril 1879, et dont nous avons indiqué la portée dans notre chapitre V, p. 191 à 195. Nous recourons à la traduction publiée par M. Naville.

« Ne croyez pas, compatriotes, que ce soit un pouvoir temporel, quelque formidable qu'il soit, qui a fait la conquête de notre grand pays. Qui gouverne l'Inde? Quelle est la puissance qui tient en ses mains les destinées de l'Inde aujourd'hui? Vous vous trompez si vous pensez que ce soit l'habileté politique de lord Lytton dans le gouvernement, ou le génie militaire de sir Frederick Haines sur les champs de bataille, qui domine l'Inde. Ce n'est ni la politique, ni la diplomatie qui ont soumis le cœur indien. Ce n'est ni l'éclat des baïonnettes, ni le feu des canons de l'armée britannique qui ont assujéti la nation. Non, les armées ne pourront jamais conquérir le cœur d'un peuple! Ni force musculaire, ni bravoure ne feront fléchir une tête ou un cœur d'homme devant un pouvoir étranger. L'influence spirituelle et la persuasion morale pourront seules s'assurer l'attachement et l'obéissance de l'Inde. Tel a été le cas pour notre pays.

« Messieurs, vous ne pouvez nier que vos cœurs n'aient été touchés, conquis, subjugués par un pouvoir supérieur. Ce pouvoir, ai-je besoin de vous le dire? c'est celui du Christ. C'est Christ qui gouverne l'Inde britannique et non pas le gouvernement anglais. Pour conquérir ce vaste empire, l'Angleterre a envoyé une prodigieuse force morale dans la personne et dans le caractère de ce puissant prophète. Nul autre que Jésus, nul autre que Jésus, nul autre que Jésus ne mérite de posséder à jamais ce brillant, ce précieux diadème : l'Inde ; — et Jésus le possèdera !.... »

« Nous voyons en Jésus un homme sans égoïsme et un parfait ascète. Car si un homme renonce à lui-même, à quoi de plus peut-il renoncer? Comparé au Christ, le plus pauvre, le plus

humble des ascètes semble posséder de grands biens. Le Fils de l'homme n'avait en vérité pas où reposer sa tête. Son lendemain était toujours incertain. C'est pourquoi je dis que cet homme extraordinaire ne pensait jamais à lui et vivait en Dieu. Ce caractère unique de complet renoncement est le miracle le plus frappant que j'aie vu dans l'histoire du monde et qu'il soit possible à l'esprit de concevoir. Si ceci est le principe fondamental de la vie et du caractère du Christ, nous comprenons maintenant pourquoi il sentait presque instinctivement qu'il avait une préexistence spirituelle. Préexistence ! ne vous étonnez pas, messieurs.

« Je proclame aujourd'hui le Christ devant cette assemblée comme le Prince des idéalistes, et sa religion comme l'idéalisme suprême. Il croyait à l'idéal, il aimait l'idéal, il se nourrissait d'idéal. Mais le type le plus vrai, le plus pur, le plus élevé de l'idéalisme n'est pas ce qu'on appelle ordinairement de ce nom, c'est celui du Christ. Christ était tout idéalisme. Son esprit reposait dans le sein de Dieu longtemps avant son existence terrestre. Il habitait en son Père avant de venir habiter sur la terre, et c'est là qu'il savait qu'il retournerait après avoir terminé sa carrière terrestre. La vie du Christ est comme un courant d'eau circulaire, dont la source et l'embouchure se trouveraient dans le même océan. Ainsi la vie du Christ sort de la Divinité et rentre dans la Divinité. Comme son esprit roule en avant et en arrière, en haut et en bas, il se trouve dans le passé habitant en Dieu, même avant la création, et dans l'avenir récompensant les croyants, châtiant les incrédules rassemblés après la mort devant le siège du Juge. Il se voyait lui-même habitant éternellement en Dieu, avant la création et après sa mort.

« Ses pensées, ses sentiments, sa sagesse, sa lumière, son énergie, sa vitalité, émanent de l'Esprit divin et retournent à l'Esprit divin. Il est né du Père, et après son séjour terrestre c'est vers le Père qu'il est retourné. Il existait donc dans le ciel avant son apparition terrestre. Christ n'a-t-il pas dit qu'avant qu'Abraham fût, il était ? Comment donc et sous quelle forme existait-il dans le ciel ? Comme une idée, comme un plan de vie, comme une dispensation prédéterminée, comme pureté de caractère, non pas concrète mais abstraite, comme lumière

non encore manifestée. C'est sous cette forme que le Christ demeurerait de toute éternité dans le sein du Père.

« Regardant à lui-même avec cette lumière, Christ devait croire à sa préexistence. Sa vie terrestre avait certainement un commencement, mais la vie divine en lui ne pouvait en avoir. La sainteté assurément n'a pas de commencement ; l'amour ne peut en avoir, la vérité ne peut commencer à exister. Car ces choses demeurent en Dieu à travers toute l'éternité. Tout ce qui est bon et vrai est coéternel à Dieu. Bien que le Christ homme soit né, tout ce qui était divin en lui existait éternellement en Dieu. En effet, le Christ n'était que la manifestation, sous forme humaine, d'idées et de sentiments qui reposaient éternellement dans le sein du Père. Laissez-moi vous expliquer cela plus clairement en deux ou trois mots.

« Avant que le monde fût, le Dieu éternel existait, et dans son sein dormait Jésus, ou plutôt le Jésus idéal. Christ était là avec ses disciples, ses apôtres, ses prophètes, avec toute l'image de l'économie de la Providence postérieurement développée et réalisée dans la dispensation chrétienne. Le chêne existe virtuellement dans le gland. La petite graine plantée par la main toute-puissante, graine dont est sorti le merveilleux univers avec ses formes variées de beauté et de sublimité, contient la vie et le caractère de Jésus.

« Dans la plénitude du temps, le Christ est sorti de son germe. Il n'est qu'une évolution, une manifestation. Manifestation de quoi ? Du Père ? Non. Le Père existait déjà comme le Créateur infini et s'était manifesté dans la création. Une seule manifestation était nécessaire : celle du Fils.

« Le monde avait besoin de voir le Fils. Un exemple de véritable amour filial était nécessaire. Les principes abstraits de morale, de religion, de devoir avaient, il est vrai, été expliqués, sous diverses formes, par les docteurs et les prophètes dans les âges précédents. Mais le monde ne s'était pas conformé à leurs doctrines, et les hommes se trouvaient être les enfants désobéissants du Seigneur. Il y avait désobéissance de tous côtés. Pour le salut de l'homme, il était donc urgent et absolument nécessaire qu'un exemple d'obéissance filiale fût manifesté. C'est pourquoi le Seigneur s'ôta, si je puis m'exprimer ainsi, cette moitié de sa

sainte nature qui avait quelque parenté avec la position et le caractère du Fils, puis, la revêtant de chair, d'os et de sang, il l'envoya dans le monde...

« Ainsi le Fils fut incarné et non le Père. Les cieux et la terre se réjouirent, parce qu'un Fils était né, et que le vrai type humain était révélé. Ce n'était pas le Père qui venait habiter parmi nous, mais son bien-aimé Fils qui était un avec lui, parce qu'il était fait de *divine humanité*. Ce n'est pas le Père qui a été fait chair, mais c'est la Parole qui demeurait en lui.

« C'est ainsi que le Christ existait en Dieu avant qu'il fût créé. Il y a un Christ incréé et un Christ créé. Il y a l'idée du Fils et le Fils incarné, qui tirent leur vitalité et leur inspiration du Père. C'est la vraie doctrine de l'incarnation.

« Otez au Christ tout ce qui est divin, tout ce qui est de Dieu, il ne reste plus de Christ. Le résidu est un gaz éthéré qui ne supporterait pas la plus légère pression ; touchez-le et voyez : il s'évapore. Touchez le Christ humain, corporel, et il s'évanouira, tant il a peu de réalité. L'idée divine, la vie divine qui est incarnée dans le Christ est sa substance ; c'est cette substance qui vit à jamais, et que nous aimons et révérons. Quand il est descendu du ciel sur la terre avec sa mission sacrée, comment a-t-il vécu et parlé ? Il a vécu et parlé dans ce monde comme quelqu'un dont la vie était Dieu, dont la sagesse était Dieu, et en qui Dieu était tout en tout. Il n'enseigna pas de sèches règles de morale. Il n'enseigna qu'une seule doctrine : *la Divinité dans l'humanité*. ».....

« Il sentait qu'il n'était qu'une goutte d'eau perdue dans le vaste océan. Jamais il ne pensait à lui-même. Il n'y avait pas de vie pour lui hors de la Divinité. Il plongeait dans l'Esprit divin, et c'est là qu'il repose immergé. Aussi longtemps qu'il a été sur la terre, il a enseigné la doctrine de la communion idéaliste, et partout il allait disant qu'il habitait continuellement dans le Père, et que le Père demeurait continuellement en lui... »

« Rappelez-vous, peuple de cette contrée, vous qui portez le nom de chrétiens, que ce n'est pas en présentant à nos compatriotes un Christ occidental qu'on régénèrera l'Inde. Si vous le voulez, présentez à la nation anglaise le côté anglais du Christ, qui a plusieurs côtés. Si vous le désirez, présentez un Christ

allemand aux Allemands, un Christ américain au peuple américain. Mais si vous voulez nous réformer, nous hindous, présentez-nous un Christ avec un caractère hindou. Quand vous nous apportez le Christ, ne nous l'apportez pas comme un Européen civilisé, mais comme un Asiatique ascète, dont les richesses sont la communion et la prière.

« L'horrible forme d'ascétisme qui prévaut dans ce pays, et qui ne consiste que dans la mortification de soi-même, est en vérité nuisible et pernicieuse. Le vrai ascétisme inculqué par le Christ signifie simplement ceci : « Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par dessus. » Allez en avant, mes amis chrétiens, d'un district à un autre, d'une province à une autre, répandant les richesses de l'ascétisme du Christ. Allez en avant comme des missionnaires apostoliques, comme ceux des temps anciens, remplis de l'inspiration et de l'esprit ascétique du Maître, et vous serez sûrs de marcher en conquérants et de conquérir. »

« Jeunes hommes de l'Inde, vous qui êtes si zélés pour la cause de la réforme, portez votre attention sur ce point. Croyez et rappelez-vous ce que le Christ a dit, et soyez prêts à le recevoir. Il viendra dans l'accomplissement des temps. Il viendra à vous. Il viendra comme un ascète, comme un *yogui*, comme la vie de Dieu dans l'homme, comme un fils obéissant et humble, car Christ n'est pas autre chose.

« Le fiancé viendra. Ne soyez pas endormis comme les vierges folles, mais préparez vos lampes, mettez vos plus beaux habits et allez en avant avec l'enthousiasme et la joie que les nations orientales déployaient en de semblables occasions. Oh ! le fiancé viendra. Il n'est pas dit à quel moment.

« Inde, Inde bien-aimée, pare-toi de tous tes bijoux, de tes pierreries les plus étincelantes, afin qu'au jour des noces nous trouvions une fiancée belle et glorieuse !

« Le fiancé viendra. Que l'Inde soit prête au temps convenable ! »

NOTE VII

Le Nava Samita
ou la Nouvelle Loi de la vie.

(Voir page 222.)

Voici, en abrégé, les *Lois sacrées des Aryas de la Nouvelle Dispensation*, ou le *Nouveau Code* par lequel K. C. Sen a essayé de montrer aux brahmos comment il entendait leurs devoirs dans toutes les relations de la vie.

« La maison du croyant doit être propre, chacune de ses parties et de ses chambres également soignée. Les lois de l'hygiène sont les lois de Dieu. Il faut veiller non seulement à la propreté, mais à la beauté de l'habitation; la verdure et les fleurs doivent être employées largement pour la parer et la parfumer. Dans chaque demeure une pièce sera mise à part pour servir de sanctuaire domestique; tous les objets ou ornements dont on y aura fait usage pendant le culte seront tenus propres, mais on n'y autorisera aucun des symboles de l'idolâtrie. Des mottos convenables peuvent décorer les murs.

« Le maître de la maison doit se lever tôt, ayant dormi sept heures. Son premier acte consistera à remercier et louer Dieu; puis il prendra quelque exercice corporel, parcourra les journaux et règlera les affaires qui réclament de lui une attention immédiate. Il se baignera dans de l'eau pure; pendant le bain il se rappellera que l'acte de se laver est sacré, et *il contempera Dieu dans les eaux brillantes, qui purifient le corps et l'âme*. Il se souviendra aussi du baptême de Christ. Etant sorti du bain et ayant mis un vêtement propre, il entrera dans le sanctuaire domestique, et s'y assoira sur le tapis ou le siège qui lui a été destiné. Il y aura là, en effet, des sièges assignés spécialement à chacun; ils seront toujours tenus en ordre. Le service divin aura ensuite lieu tel qu'il a été organisé. Les principales prières seront nouvelles chaque jour; et ceux qui

prieront doivent se rappeler qu'ils ont non seulement à adresser des demandes au Seigneur, mais à attendre son exaucement, vu qu'il répond à toute requête sincère.

« Après ses dévotions, le chef de famille prendra ses repas. Il ne le fera pas d'une manière insouciant et charnelle, mais avec des dispositions spirituelles. Comme le bain lui a remis en mémoire le baptême sacré, le repas lui rappellera la sainte eucharistie. Il rendra grâces avant de manger, et regardera Dieu comme celui qui donne aux aliments leur vertu nutritive. La nourriture sera simple et économique ; on ne boira point de vin, et ceux qui ont prononcé le vœu de pauvreté ou d'abnégation s'abstiendront de viande. La maîtresse de maison décidera quels aliments doivent être préparés, et le médecin de la famille en déterminera le genre et la qualité. Tout air morose sera banni des repas, que le chef de famille présidera en souriant et en causant avec bonne humeur ; après quoi il se rendra avec une stricte ponctualité à ses occupations journalières. Mais, avant de commencer son ouvrage, il s'en remettra à la miséricorde et à la direction de Dieu. Qu'il soit dans sa boutique, à sa banque, au tribunal ou au conseil, il doit se rappeler que les yeux de l'Eternel sont sur lui, et que l'endroit où il travaille est sacré aussi bien que les instruments dont il se sert. Il doit travailler activement et fidèlement, non par accès et par bonds, conservant son égalité d'esprit et sa gaieté au milieu des soucis et des vexations des affaires. Si ses passions se réveillent, il proférera des prières éjaculatoires, suppliant Dieu de le délivrer. Il se rappellera que le vrai travail est un vrai culte.

« Après son œuvre quotidienne, le maître de maison cherchera des amusements. Le travail, puis le délassement ; il ne sacrifiera jamais une de ces choses à l'autre, attendu que toutes deux sont de Dieu. Les exercices et jeux innocents sont tous bons, mais la récréation la plus pure et la plus élevée est la musique, qui sera traitée avec honneur.

« Le maître de maison consacrera à l'étude une partie de son temps, mais il évitera les lectures sans profit. Il se formera une bibliothèque d'ouvrages de choix. Il lira sans excès, avec modération, en se donnant la peine de digérer et d'assimiler. Il ne faut pas trop de livres d'imagination et point de

livres licencieux ; les livres athées seront tenus en abomination. Toutes les Ecritures seront lues avec respect et sans esprit sectaire.

« Quelque faible que soit son revenu, le père de famille en dépensera une portion en charités. Il honorera le pauvre et le nécessiteux, et donner sera regardé par lui comme un privilège. La charité ne sera pas irrégulière, mais deviendra une institution domestique. Une partie des provisions mensuelles seront mises à part pour les indigents, ainsi que les vieux habits et d'autres vieilles choses. On fera des dons aux sociétés de bienfaisance, et si la fortune d'un homme diminue, il n'a pas le droit d'abandonner les pauvres. La charité doit se répartir comme suit : nourrir les affamés, offrir de l'eau aux altérés, vêtir ceux qui sont nus, soigner les malades, bâtir des maisons pour ceux qui manquent d'abri, consoler les affligés, adoucir les souffrances de la veuve et de l'orphelin, fournir des livres à l'étudiant pauvre, contribuer à l'établissement et à l'entretien d'hôpitaux, d'écoles et d'églises. Telles sont les œuvres ordinaires de la charité ; tu y appliqueras ton cœur, ton énergie et tes ressources, quand l'occasion s'en présentera. Outre cela, en cas de famine ou d'épidémie, tu aideras de tout ton pouvoir. Dans les grandes chaleurs tu donneras des boissons rafraîchissantes, dans les mois froids des vêtements chauds. Tu éviteras cependant d'encourager la paresse et le paupérisme ; et tu feras tes aumônes aussi secrètement que possible, car, souviens-t'en, la vraie charité ne vient pas de la main, mais du cœur.

« Toutes les relations domestiques doivent être tenues pour très sacrées, et le foyer regardé comme la demeure du Seigneur. Les enfants doivent obéir à leurs parents, et travailler de corps et d'esprit pour accomplir leur devoir filial. Les parents doivent élever leurs enfants d'une façon simple et naturelle, sans les embarrasser d'un trop grand nombre de prescriptions. Il ne faut pas contraindre la jeunesse à recevoir une théologie rigoureuse, mais lui donner de très bonne heure une instruction morale. Le père et la mère doivent avoir leur rôle respectif dans l'instruction de l'enfant, afin que son éducation soit complète. Développez chez les enfants le goût pour la poésie et la beauté de la nature, cultivez en eux l'amour des fleurs,

et qu'ils prennent part au jardinage. S'il y a un jardin attaché à la maison, qu'ils aillent observer les plantes et les fleurs. Et s'il y a dans l'habitation des animaux apprivoisés ou des oiseaux, qu'ils apprennent à les traiter avec bonté, à les nourrir et à les caresser.

« Les frères et les sœurs doivent s'aimer chaleureusement l'un l'autre.. Quand le mariage les sépare, ils doivent conserver des relations affectueuses, et ne pas rompre avec un frère ou une sœur pour plaire à un mari ou à une femme. Le mariage est une institution divine, qu'il faut honorer comme telle. Les époux sont égaux, et ne doivent pas soulever la question d'une supériorité de sexe. Qu'aucun n'essaie de dominer l'autre, mais que tous deux s'acquittent des devoirs qui leur sont assignés. L'infidélité conjugale est le plus grand des péchés. Le mari et la femme doivent s'aimer passionnément l'un l'autre, et, comme le véritable hymen est l'union des âmes, être toujours plus complètement mariés à mesure qu'ils avancent dans la vie.

« Traitez vos serviteurs tendrement, et pourvoyez à leurs besoins comme s'ils étaient des enfants confiés à votre sollicitude. Payez-leur régulièrement leurs gages, et ne les écrasez pas de travail. Evitez qu'ils soient tentés par suite de votre imprévoyance ou de votre extravagance. Vous pouvez les punir quand ils ont manqué à leurs devoirs, mais vous devez les récompenser quand ils ont été fidèles, et faire régner parmi eux une stricte moralité.

« Vous célébrerez des cérémonies domestiques, sans toutefois attacher trop d'importance à un symbolisme pompeux. A la naissance d'un enfant il y aura des réjouissances dans la maison, et l'on rendra des actions de grâces à Dieu devant l'autel de la famille. C'est la cérémonie du *Fat Carma*. La suivante est le *Nam Caran*, par lequel on donne un nom au nouveau-né. Celui-ci sera baigné, orné de bois de santal écrasé et de fleurs, et vêtu d'habits neufs. Le père priera pour sa prospérité, puis le ministre officiant, l'ayant pris dans ses bras, prononcera une prière et la bénédiction. Après cela, la mère et les parentes mettront un peu de nourriture dans la bouche de l'enfant, enfin les amis et les connaissances offriront des présents et des souhaits.

« Quand le garçon (ou la fille) aura suffisamment grandi et sera élevé, on l'amènera devant le précepteur religieux et il passera par l'initiation. Cette cérémonie est appelée *Dicsha*. Elle sera suivie par la cérémonie du mariage, dont les rites spéciaux ont été fréquemment publiés.

« Les funérailles seront célébrées avec la solennité qui convient. Les hymnes, les prières et les noms de Dieu seront psalmodiés près du lit du mourant. Lorsque la vie aura disparu, le corps sera lavé et préparé, ensuite les amis et les parents l'accompagneront à l'endroit de la crémation. Quand il sera totalement consumé, les cendres en seront portées à la demeure du mort, déposées dans un vase et confiées à la terre. Après la période de deuil (elle durera pour le moins sept jours), le *Shrada*, cérémonie des honneurs rendus au défunt, sera célébré avec des prières et des cantiques ; à cette occasion, il sera fait des dons à diverses œuvres qui en sont dignes.

« En dehors de ces cérémonies, il est encore prescrit de prendre certains engagements. C'est ainsi qu'on peut prononcer les vœux de victoire sur ses passions, de veuvage, de célibat, de vie apostolique, le vœu des ascètes chefs de famille et le vœu des dévots. »

BL

1235

.5

K4B9

Byse
du Bengale

234749

MAY 1950

FEB 4 '88

Bindery

MAY 31 1950

HK

MAY 31 1950

Apr 12 1960

Shul
Jae



48 423 707

BL

1235

.5

K4B9

234749

Byse

Au Bengale

NOV 12 1958

H. Konig

Shul

APR 12 1960

BL 1235

.5

K4B9

234749

BL
1235
.5

Byse
Bengale

K4B9

234749

1000 1400 1900

Bindery

FEB 4 '88

MAY 31 1956

HK

Shelby

APR 12 50

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 423 707

TBL

234749

1235

Byse

5

K4B9

Au Bengale

N. K. on

Shul

234749

P-1235

5

K4B9

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 423 707